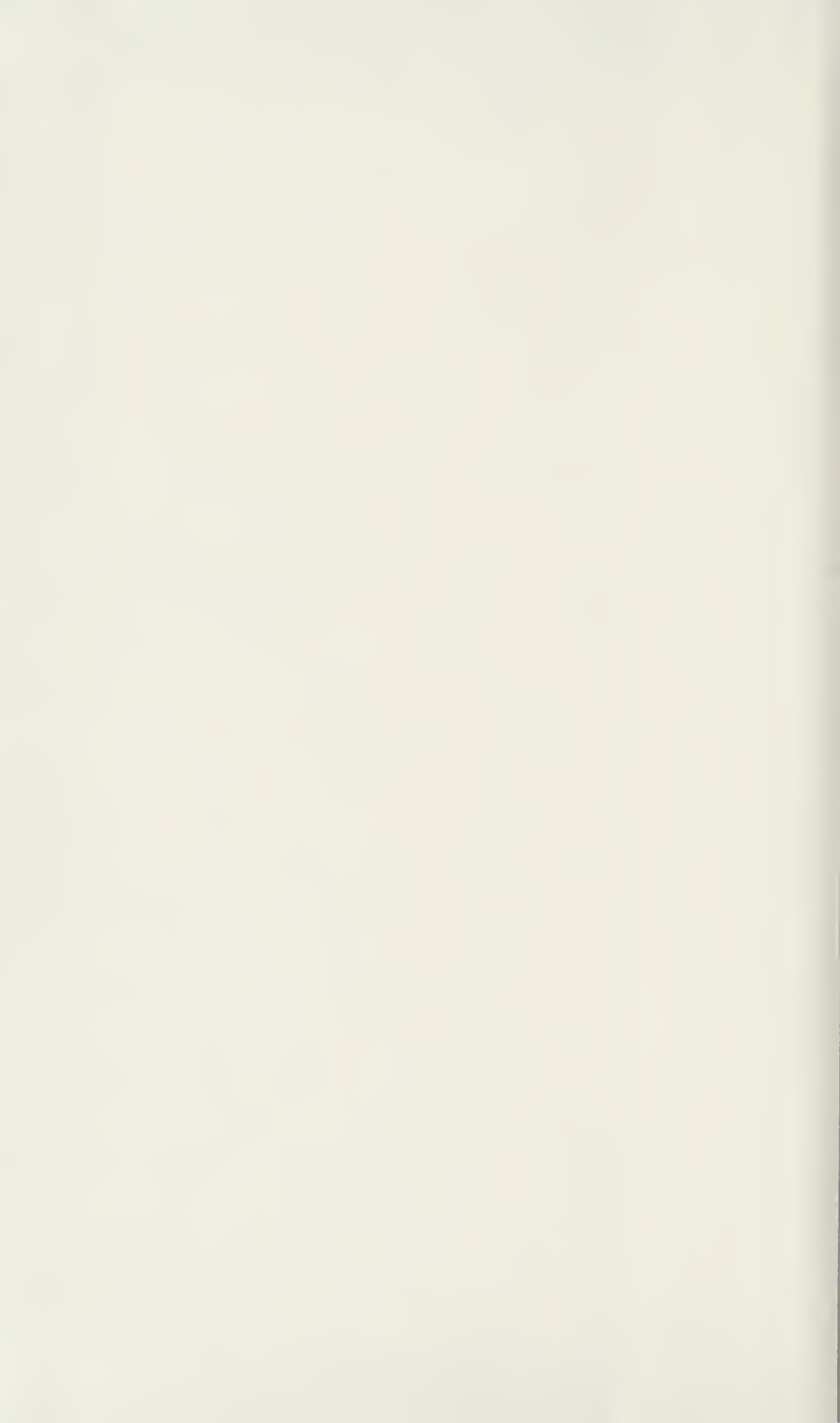


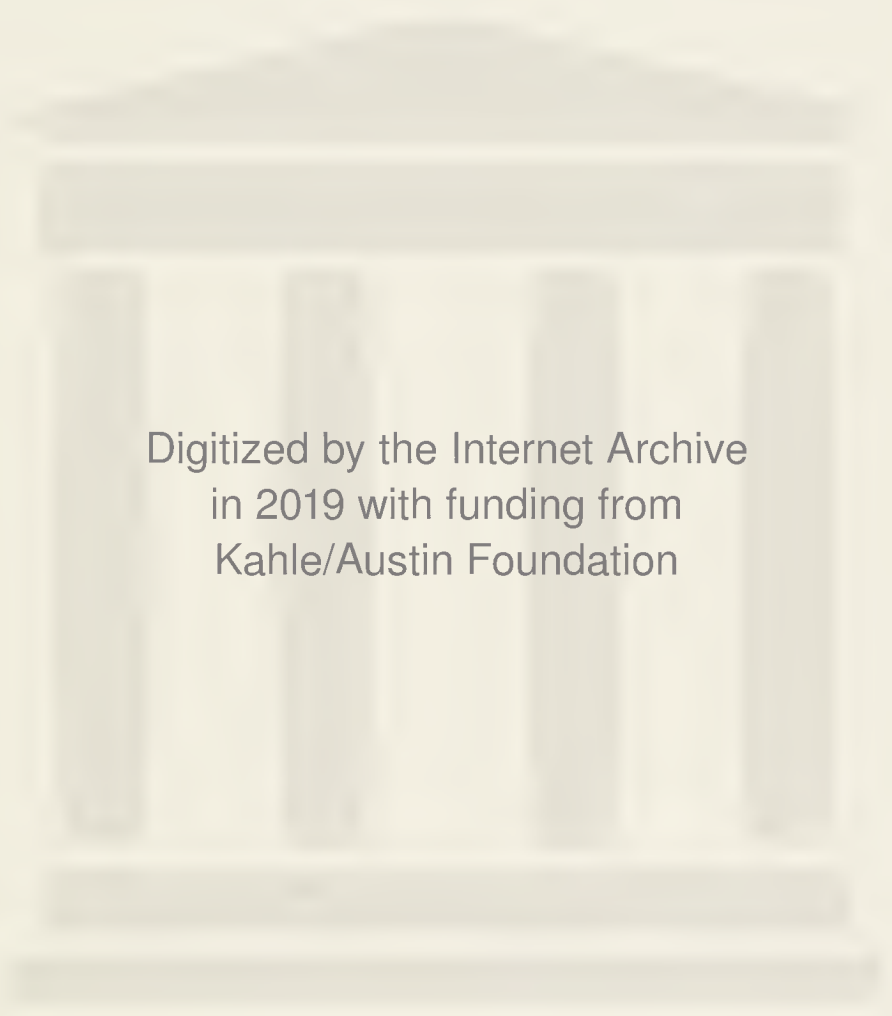
*L'illusion
de la fin*

ou

La grève des événements

Jean Baudrillard





Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

COLLECTION L'ESPACE CRITIQUE
DIRIGÉE PAR PAUL VIRILIO

L'illusion de la fin

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

OUBLIER FOUCAULT, 1977.

L'EFFET BEAUBOURG, 1977.

DE LA SÉDUCTION, 1979.

SIMULACRES ET SIMULATION, 1981.

LE MIROIR DE LA PRODUCTION, 1985.

L'AUTRE PAR LUI-MÊME, Habilitation, 1987.

COOL MEMORIES, 1987.

COOL MEMORIES II, 1990.

LA TRANSPARENCE DU MAL, 1990.

LA GUERRE DU GOLFE N'A PAS EU LIEU, 1991.

Chez d'autres éditeurs

LE SYSTÈME DES OBJETS, Les Essais, Gallimard, 1968.

LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION, Le Point, Denoël, 1970.

POUR UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU SIGNE, Les Essais,
Gallimard, 1972.

LE MIROIR DE LA PRODUCTION, Casterman, 1973.

L'ÉCHANGE SYMBOLIQUE ET LA MORT, Sciences Humaines, Gallimard,
1976.

À L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES, Cahiers d'Utopie, 1978.

LE PC OU LES PARADIS ARTIFICIELS DU POLITIQUE, Cahiers d'Utopie, 1978.

LES STRATÉGIES FATALES, Grasset, 1983.

LA GAUCHE DIVINE, Grasset, 1984.

AMÉRIQUE, Grasset, 1986.

JEAN BAUDRILLARD

“L’illusion
de la fin

ou
la grève des événements”

Galilée

DATA LIBRARY
TRINITY UNIVERSITY
PETERSBURGH, ONTARIO

© Éditions Galilée, 1992
9, rue Linné, 75005 Paris

ISBN 2-7186-0411-5 ISSN 0223-0335-3095

« Les Choses peuvent arriver à un état de Détraquement plus grand qu'elles-mêmes, c'est-à-dire à une complétude d'altération, où leur existence aura moins de valeur qu'une zéro-existence, et à un remplacement devenu tentation maléfique... »

Macedonio FERNANDEZ

C'est dans le vide absolu qu'a lieu l'événement absolu. Le vide ne devait donc être que relatif, puisque la mort est restée virtuelle.

Pataphysique de l'An 2000

« Une idée pénible : qu'au-delà d'un certain point précis du temps, l'histoire n'a plus été réelle. Sans s'en rendre compte, la totalité du genre humain aurait soudain quitté la réalité. Tout ce qui se serait passé depuis lors ne serait plus du tout vrai, mais nous ne pourrions pas nous en rendre compte. Notre tâche et notre devoir seraient à présent de découvrir ce point et, tant que nous ne le tiendrions pas, il nous faudrait persévérer dans la destruction actuelle. »

Elias CANETTI

Il y a diverses hypothèses plausibles quant à cet évènement de l'histoire. L'expression de Canetti : « la totalité du genre humain aurait soudain quitté la réalité » évoque irrésistiblement la vitesse de libération nécessaire à un corps pour échapper à la force de gravitation d'un astre ou d'une planète. Selon cette image, on peut supposer que l'accélération de la modernité, technique, événementielle,

médiatique, l'accélération de tous les échanges, économiques, politiques, sexuels, nous a portés à une vitesse de libération telle que nous avons échappé à la sphère référentielle du réel et de l'histoire. Nous sommes « libérés » dans tous les sens du terme, tellement libérés que nous sommes sortis d'un certain espace-temps, d'un certain horizon où le réel est possible parce que la gravitation est encore assez forte pour que les choses puissent se réfléchir, et donc avoir quelque durée et quelque conséquence.

Une certaine lenteur (c'est-à-dire une certaine vitesse, mais pas trop), une certaine distance, mais pas trop, une certaine libération (énergie de rupture et de changement), mais pas trop, sont nécessaires pour que se produise cette sorte de condensation, de cristallisation significative des événements qu'on appelle l'histoire, cette sorte de déploiement cohérent des causes et des effets qu'on appelle le réel.

Au-delà de cet effet gravitationnel qui maintient les corps sur orbite, tous les atomes de sens se perdent dans l'espace. Chaque atome poursuit sa propre trajectoire à l'infini et se perd dans l'espace. C'est exactement ce que nous vivons dans nos sociétés actuelles, qui s'emploient à accélérer tous les corps, tous les messages, tous les processus dans tous les sens et qui, avec les media modernes, ont créé pour chaque événement, chaque récit, chaque image, une simulation de trajectoire à l'infini. Chaque fait, politique, historique, culturel, est doté d'une énergie cinétique qui l'arrache à son propre espace et le propulse dans un hyperspace où il perd tout son sens, puisqu'il n'en reviendra jamais. Inutile de recourir à la science-fiction : nous avons dès maintenant, ici et maintenant, avec notre informatique, nos circuits et nos réseaux, cet accélérateur de particules qui a définitivement brisé l'orbite référentielle des choses.

Pour ce qui est de l'histoire, le récit en est devenu impossible, puisqu'il est par définition (*re-citatum*) la récurrence possible d'une séquence de sens. Or chaque événement, à travers l'impulsion de diffusion et de circulation totale, est libéré pour lui seul – chaque fait devient atomique, nucléaire, et poursuit sa trajectoire dans le vide. Pour être diffusé à l'infini, il doit être fragmenté comme une particule. C'est ainsi qu'il peut atteindre une vitesse de non-retour, qui l'éloigne définitivement de l'histoire. Chaque ensemble, culturel, événementiel, doit être fragmenté, désarticulé, pour entrer dans les circuits, chaque langage doit se résoudre en dispositif binaire pour circuler non plus dans nos mémoires mais dans celle, électronique et lumineuse, des ordinateurs. Aucun langage humain ne résiste à la vitesse de la lumière. Aucun événement ne résiste à sa diffusion planétaire. Aucun sens ne résiste à son accélération. Aucune histoire ne résiste à la centrifugation des faits, ou à leur court-circuit en temps réel (dans le même ordre d'idées : aucune sexualité ne résiste à sa libération, aucune culture ne résiste à sa promotion, aucune vérité ne résiste à sa vérification, etc.).

La théorie non plus n'est plus en état de « réfléchir » quelque chose. Elle ne peut qu'arracher les concepts à leur zone critique de référence, leur faire franchir un point de non-retour – elle aussi passe dans l'hyperespace de la simulation – ce en quoi elle perd toute validité « objective », mais gagne considérablement en affinité réelle avec le système actuel.

La seconde hypothèse, quant à l'évanouissement de l'histoire, est l'inverse de la première, elle tient non plus à l'accélération, mais au ralentissement des processus. Elle vient, elle aussi, directement de la physique.

La matière retarde le passage du temps. Plus précisément, le temps à la surface d'un corps très dense semble aller au ralenti. Le phénomène s'accroît si la densité s'accroît. L'effet de ce ralentissement sera d'allonger la longueur d'onde de la lumière émise par ce corps, telle qu'elle sera reçue par l'observateur. Passé une certaine limite, le temps s'arrête, la longueur d'onde devient infinie. L'onde n'existe plus. La lumière s'éteint.

L'analogie est évidente avec le ralentissement de l'histoire lorsqu'elle frôle le corps astral des « majorités silencieuses ». Nos sociétés sont dominées par ce processus de masse, non seulement au sens sociologique et démographique, mais aussi dans le sens de « masse critique », de franchissement d'un point de non-retour. C'est là leur événement le plus considérable : l'avènement, au fil même de leur mobilisation, de leur processus révolutionnaire (elles sont toutes révolutionnaires au regard des siècles passés), d'une force d'inertie équivalente, d'une immense indifférence, et de la puissance silencieuse de cette indifférence. Cette matière inerte du social ne résulte pas d'un manque d'échanges, d'information ou de communication, elle résulte au contraire de la multiplication et de la saturation des échanges. Elle naît de l'hyperdensité des villes, des marchandises, des messages, des circuits. Elle est l'astre froid du social et, aux alentours de cette masse, l'histoire se refroidit. Les événements se succèdent et s'anéantissent dans l'indifférence. Neutralisées, mithridatisées par l'information, les masses neutralisent l'histoire en retour et jouent comme écran d'absorption. Elles-mêmes n'ont pas d'histoire, pas de sens, pas de conscience, pas de désir. Elles sont le résidu potentiel de toute histoire, de tout sens, de tout désir. Toutes ces belles choses, en se déployant dans notre modernité, ont fomenté une contre-

partie mystérieuse, dont la méconnaissance détraque aujourd'hui toutes les stratégies politiques et sociales.

Cette fois, c'est le contraire : l'histoire, le sens, le progrès n'arrivent plus à trouver leur vitesse de libération. Ils n'arrivent plus à s'arracher à ce corps trop dense qui ralentit leur trajectoire, qui ralentit le temps au point que, dès maintenant, la perception, l'imagination du futur, nous échappent. Toute transcendance sociale, historique, temporelle, est absorbée par cette masse dans son immanence silencieuse. Déjà, les événements politiques n'ont plus une énergie autonome suffisante pour nous émouvoir et donc se déroulent comme un film muet dont nous sommes collectivement irresponsables. L'histoire prend fin là, non pas faute d'acteurs, ni faute de violence (de la violence, il y en aura toujours davantage), ni faute d'événements (des événements, il y en aura toujours plus, grâces soient rendues aux media et à l'information !), mais par ralentissement, indifférence et stupéfaction. L'histoire n'arrive plus à se dépasser, à envisager sa propre finalité, à rêver de sa propre fin, elle s'ensevelit dans son effet immédiat, elle s'épuise dans les effets spéciaux, elle implose dans l'actualité.

Au fond, on ne peut même pas parler de la fin de l'histoire, car elle n'aura pas le temps de rejoindre sa propre fin. Ses effets s'accélèrent, mais son sens se ralentit, inexorablement. Elle finira par s'arrêter et par s'éteindre, comme la lumière et le temps aux abords d'une masse infiniment dense...

L'humanité, elle aussi, a eu son big bang : une certaine densité critique, une certaine concentration des hommes et des échanges commande à cette explosion que nous appelons

histoire, et qui n'est que la dispersion de noyaux denses et hiératiques des civilisations antérieures. Aujourd'hui, c'est l'effet réversif : le dépassement du seuil de la masse critique, en termes de populations, d'événements, d'information, commande au processus inverse d'inertie de l'histoire et du politique. Dans l'ordre cosmique, nous ne savons pas si nous avons atteint cette vitesse de libération telle que nous serions dans une expansion définitive (cela restera sans doute éternellement incertain). Dans l'ordre humain, dont les perspectives sont plus limitées, il se peut que l'énergie même de libération de l'espèce (l'accélération des naissances, des techniques et des échanges au fil des siècles) crée un surcroît de masse et de résistance qui l'emporte sur l'énergie initiale et nous entraîne donc dans un mouvement impitoyable de contraction et d'inertie.

Que l'Univers soit en expansion infinie ou rétractile vers un noyau infiniment dense et infiniment petit dépend de sa masse critique (sur laquelle la spéculation elle-même est infinie, en fonction de l'invention de particules nouvelles). Analogiquement, que notre histoire humaine soit évolutive ou involutive dépend peut-être de la masse critique de l'humanité. L'histoire, le mouvement de l'espèce a-t-il atteint la vitesse de libération nécessaire pour triompher de l'inertie de la masse ? Sommes-nous pris, comme les galaxies, dans un mouvement définitif qui nous éloigne les uns des autres à une vitesse prodigieuse, ou bien cette dispersion à l'infini est-elle destinée à prendre fin, et les molécules humaines destinées à se rapprocher les unes des autres selon un mouvement inverse de gravitation ? La masse humaine, qui grandit tous les jours, peut-elle commander à une pulsation de ce genre ?

Troisième hypothèse, troisième analogie. Mais il s'agit toujours du point de disparition, du point d'évanescence, du *vanishing point*, cette fois du côté de la musique. C'est ce que j'appellerai l'effet stéréophonique. Nous sommes tous obsédés par la haute fidélité, par la qualité du « rendu » musical. Sur la console de notre chaîne, armés de nos tuners, de nos amplis et de nos baffles, nous mixons, nous réglons, nous multiplions les pistes, à la recherche d'une musique infaillible. Est-ce encore de la musique ? Où est le seuil de haute fidélité, au-delà duquel la musique disparaît en tant que telle ? Elle ne disparaît pas faute de musique, elle disparaît pour avoir franchi ce point limite, elle disparaît dans la perfection de sa matérialité, dans son propre effet spécial. Au-delà de ce point, il n'y a plus de jugement ni de plaisir esthétique, c'est l'extase de la musicalité, et c'est sa fin.

La disparition de l'histoire est du même ordre : là aussi, nous avons franchi cette limite où, à force de sophistication événementielle et informationnelle, l'histoire cesse d'exister en tant que telle. Diffusion immédiate à haute dose, effets spéciaux, effets seconds, fading – et ce fameux effet Larsen, produit en acoustique par la trop grande proximité d'une source et d'un récepteur, en histoire par la trop grande proximité, et donc l'interférence désastreuse d'un événement et de sa diffusion – court-circuit entre la cause et l'effet, comme entre l'objet et le sujet expérimentateur en microphysique (et dans les sciences humaines !). Toutes choses qui entraînent une incertitude radicale sur l'événement, comme la trop haute fidélité entraîne une incertitude radicale sur la musique. Elias Canetti le dit bien : au-delà rien n'est plus vrai. C'est cela qui fait qu'aujourd'hui la petite musique de l'histoire elle aussi nous échappe, elle

s'évanouit dans la microscopie, ou dans la stéréophonie de l'information.

Au cœur même de l'information, c'est l'histoire qui est hantée par sa disparition. Au cœur de la hi-fi, c'est la musique qui est hantée par sa disparition. Au cœur de l'expérimentation, c'est la science qui est hantée par la disparition de son objet. Au cœur de la pornographie, c'est la sexualité qui est hantée par sa disparition. Partout le même effet stéréophonique, de proximité absolu du réel : le même effet de simulation.

Par définition, ce *vanishing point*, ce point en deçà duquel *il y avait* de l'histoire, *il y avait* de la musique, est irréparable. Où doit s'arrêter la perfection stéréo ? Les bornes en sont constamment reculées, puisque ce sont celles de l'obsession technique. Où doit s'arrêter l'information ? À cette fascination du « temps réel », équivalent de la haute fidélité, on ne peut faire qu'une objection morale, qui n'a pas beaucoup de sens.

L'outrepassement de ce point est donc irréversible, contrairement à ce que semble espérer Canetti. Nous ne retrouverons plus la musique d'avant la stéréo (sinon par un effet de simulation technique supplémentaire), nous ne retrouverons plus l'histoire d'avant l'information et les media. L'essence originelle de la musique, le concept originel de l'histoire ont disparu, parce que nous ne pourrons plus jamais les isoler de leur modèle de perfection, qui est en même temps leur modèle de simulation, de leur assumption forcée dans une hyperréalité qui les efface. Nous ne saurons plus jamais ce qu'étaient le social ou la musique avant de s'exaspérer dans leur perfection inutile d'aujourd'hui. Nous ne saurons plus jamais ce qu'était l'histoire avant de s'exaspérer dans la perfection technique de l'information – nous

ne saurons plus jamais ce qu'étaient toutes choses avant de s'évanouir dans l'accomplissement de leur modèle.

Du coup, la situation redevient originale. Que nous sortions de l'histoire pour entrer dans la simulation n'est que la conséquence du fait que l'histoire elle-même n'était au fond qu'un immense modèle de simulation. Non pas au sens où elle n'aurait eu d'existence que le récit qu'on en fait ou l'interprétation qu'on en donne, mais au regard du temps où elle se déroule, ce temps linéaire qui est à la fois celui de la fin et d'un suspense illimité de la fin. Le seul temps où une histoire peut prendre place, c'est-à-dire une succession de faits non insensés, et s'engendrant de cause à effet, mais sans nécessité absolue et tous en déséquilibre sur l'avenir. Tellement différent de celui des sociétés rituelles, où toutes choses sont achevées dans l'origine et où la cérémonie retrace la perfection de cet événement originel. Par opposition à cet ordre du temps *accompli*, la libération du temps « réel » de l'histoire, la production d'un temps linéaire et différé peut apparaître comme un processus purement artificiel. D'où vient ce suspense, d'où vient que ce qui doit s'accomplir (Jugement dernier, salut ou catastrophe) doive le faire à la fin des temps, et viser on ne sait quelle échéance incalculable ? Ce modèle de linéarité a dû sembler parfaitement fictif, parfaitement absurde et immatériel, à des cultures qui n'avaient aucun sens d'une échéance différée, d'un enchaînement successif et d'une finalité. Un scénario qui aura d'ailleurs bien du mal à s'imposer. Les premiers temps du christianisme seront marqués par une résistance véhémente à voir reporté l'avènement du Royaume de Dieu. L'acceptation de cette perspective « historique » de salut, c'est-à-dire son inaccomplissement dans l'immédiat, ne va

pas sans violence, et toutes les hérésies reprendront ce leitmotiv de l'accomplissement immédiat de la promesse. Quelque chose comme un défi au temps. Des collectivités entières sont allées jusqu'à se donner la mort pour hâter l'avènement du Royaume. Puisque celui-ci leur était promis à la fin des temps, il n'était que de mettre fin au temps tout de suite.

Toute l'histoire s'est accompagnée d'un défi millénaire (millénariste) à la temporalité de l'histoire. À la perspective historique, qui déplace continuellement les enjeux sur une fin hypothétique, s'est toujours opposée une exigence fatale, une stratégie fatale du temps, qui veut brûler les étapes et passer au-delà de la fin. On ne peut pas dire qu'une de ces tendances l'ait véritablement emporté sur l'autre, et dans le cours même de l'histoire la question est restée brûlante : faut-il ou ne faut-il pas attendre ? Depuis la convulsion messianique des premiers chrétiens, par-delà les hérésies et les révoltes, il y a toujours eu ce désir de l'anticipation de la fin, par la mort éventuellement, par une sorte de suicide séducteur qui vise à détourner Dieu de l'histoire, et à le placer devant ses responsabilités, celles de l'au-delà de la fin, celles de l'accomplissement. Que fait d'ailleurs le terrorisme, sinon conjurer à sa façon la fin de l'histoire ? Il tente de piéger le pouvoir par un acte immédiat et total. Sans attendre l'échéance finale, il se met dans la position extatique de la fin, espérant introduire les conditions du Jugement dernier. Défi illusoire bien sûr, mais qui fascine toujours, car profondément ni le temps ni l'histoire n'ont jamais été acceptés. Chacun reste conscient de l'arbitraire, du caractère artificiel du temps et de l'histoire. Et nous ne sommes jamais dupes de ceux qui nous demandent d'espérer.

En dehors même du terrorisme, n'y a-t-il pas une lueur

de cette exigence parousique dans le fantasme global de catastrophe qui plane sur le monde contemporain ? Exigence de résolution violente de la réalité, quand celle-ci nous échappe dans une hyperréalité sans fin ? Car l'hyperréalité met fin à l'échéance même du Jugement dernier, ou de l'Apocalypse, ou de la Révolution. Toutes les fins entrevues nous échappent, et l'histoire n'a aucune chance de les réaliser, puisqu'elle aura pris fin entre-temps (c'est toujours l'histoire du Messie de Kafka : il arrive trop tard, un jour trop tard, et ce décalage est insupportable). Alors, autant court-circuiter le Messie, autant avancer la fin. Ça a toujours été la tentation démoniaque : falsifier les fins et le calcul sur les fins, falsifier le temps et l'occurrence des choses, en précipiter le cours, dans l'impatience de l'accomplissement, ou par la secrète intuition que la promesse de l'accomplissement est de toute façon, elle aussi, fausse et diabolique.

Il n'est pas jusqu'à notre obsession du temps réel, de l'instantanéité de l'information, qui ne corresponde à un millénarisme secret : annuler la durée, le temps différé, annuler l'ailleurs de l'événement, anticiper sur sa fin par exemption du temps linéaire, saisir les choses presque avant qu'elles aient eu lieu. En ce sens, le temps réel est un artifice bien plus grand encore que celui du temps différé, et en même temps il en est la dénégation – si nous voulons avoir la jouissance immédiate de l'événement, si nous voulons le vivre dans l'instant, comme si nous y étions, c'est que nous n'avons plus aucune confiance dans le sens ou la finalité de l'événement. La même dénégation se repère dans des comportements apparemment inverses – de tout historialiser, de tout archiver, de tout mémoriser de notre passé et de celui de toutes les cultures. N'est-ce pas là le symptôme d'un pressentiment collectif de la fin, que c'en est fini de

l'événement et du temps vivant de l'histoire, et qu'il faut s'armer de toute la mémoire artificielle, de tous les signes du passé, pour affronter l'absence de futur et les temps glaciaires qui nous attendent ? Les structures mentales et intellectuelles ne sont-elles pas en train de s'enterrer, de s'ensevelir dans les mémoires, dans les archives, en quête d'une résurrection improbable ? Toutes les pensées s'enterrent avec la prudence de l'An 2000. Elles flairent déjà la terreur de l'An 2000. Elles adoptent d'instinct la solution de ces cryogénisés qu'on plonge dans l'azote liquide en attendant d'avoir trouvé le moyen de les faire survivre.

Ces sociétés qui n'attendent plus rien d'un avènement futur et font de moins en moins confiance à l'histoire, qui s'enterrent derrière leurs technologies prospectives, derrière leurs stocks d'information et dans les réseaux alvéolés de la communication, où le temps est enfin anéanti par la circulation pure – ces générations ne se réveilleront peut-être jamais, mais elles n'en savent rien. L'An 2000 n'aura peut-être pas lieu, mais elles n'en savent rien.

La réversion de l'histoire

Quelque part dans les années 80 du xx^e siècle, l'histoire a pris son virage dans l'autre direction. Une fois dépassé l'apogée du temps, le sommet de la courbe de l'évolution, le solstice de l'histoire, alors commence la déclivité des événements, le déroulement en sens inverse. Comme pour l'espace cosmique, il y aurait une courbure de l'espace-temps historique. Par le même effet chaotique dans le temps que dans l'espace, les choses vont de plus en plus vite lorsqu'elles approchent de leur échéance, tout comme l'eau accélère mystérieusement sa course aux approches de la cascade.

Dans l'espace euclidien de l'histoire, le chemin le plus rapide d'un point à un autre est la ligne droite, celle du Progrès et de la Démocratie. Mais ceci ne vaut que pour l'espace linéaire des Lumières. Dans le nôtre, l'espace non euclidien de la fin du siècle, une courbure maléfique détourne invinciblement toutes les trajectoires. Liée sans doute à la sphéricité du temps (visible à l'horizon de la fin du siècle

comme celle de la terre à l'horizon de fin de journée) ou à la subtile distorsion du champ de gravité.

Ségalen dit que sur la Terre devenue sphère chaque mouvement qui nous éloigne d'un point commence par là même à nous en rapprocher. Ceci est vrai du temps aussi. Chaque mouvement apparent de l'histoire nous rapproche imperceptiblement de son point antipodique, voire de son point de départ. C'est la fin de la linéarité. Dans cette perspective, le futur n'existe plus. Mais s'il n'y a plus de futur, il n'y a plus de fin non plus. *Ce n'est donc même pas la fin de l'histoire.* Nous avons affaire à un processus paradoxal de réversion, à un effet réversif de la modernité qui, ayant atteint sa limite spéculative et extrapolé tous ses développements virtuels, se désintègre en ses éléments simples selon un processus catastrophique de récurrence et de turbulence.

Par cette rétroversion de l'histoire à l'infini, par cette courbure hyperbolique, le siècle même échappe à sa fin. Par cette rétroaction des événements, nous échappons à notre propre mort. Métaphoriquement donc, nous n'atteindrons même pas l'échéance symbolique de la fin, l'échéance symbolique de l'An 2000.

Peut-on échapper à cette rétrocourbure de l'histoire, qui la fait revenir sur ses pas et effacer ses propres traces, échapper à cette asymptote fatale qui nous fait en quelque sorte rembobiner la modernité comme une bande magnétique? Nous sommes tellement habitués à nous repasser tous les films, ceux de fiction comme ceux de notre vie, tellement contaminés par la technique rétrospective que nous sommes bien capables, sous le coup du vertige contemporain, de faire redéfiler l'histoire comme un film à l'envers.

Sommes-nous voués, dans le vain espoir de ne pas persévérer dans la destruction actuelle, comme dit Canetti, à la mélancolie rétrospective de tout revivre pour tout corriger, de tout revivre pour l'élucider (c'est un peu comme si la psychanalyse étendait son ombre sur toute notre histoire – quand les mêmes événements, les mêmes conjonctures se reproduisent presque dans les mêmes termes, quand les mêmes guerres éclatent entre les mêmes peuples, et que tout ce qui était révolu resurgit comme mû par un fantasme irrépressible, on pourrait voir à l'œuvre presque une forme d'inconscient et de processus primaire), sommes-nous tenus de citer tous les événements passés à comparaître, de tout réinstruire en termes de procès ? Un délire de procès s'est emparé de nous ces temps derniers, en même temps qu'un délire de responsabilité, justement quand celle-ci devient de plus en plus insaisissable. Refaire une histoire propre – blanchir tous les processus monstrueux : à travers la prolifération des scandales, le (res)sentiment obscur est que c'est l'histoire elle-même qui est un scandale. Rétroprocessus qui peut nous entraîner dans un délire d'origine, jusqu'en deçà de l'histoire, jusqu'à la convivialité animale, jusqu'à la niche primitive, comme c'est déjà le cas dans le flirt écologique avec une origine impossible.

Le seul moyen d'y échapper, de couper avec cette récession et cette obsession, serait de se placer d'emblée sur une autre orbite temporelle, de sauter par-dessus notre ombre, par-dessus l'ombre du siècle, de prendre un raccourci elliptique, et de passer au-delà de la fin, en ne lui laissant pas le temps d'avoir lieu. Cela aurait du moins l'avantage de préserver ce qui reste de l'histoire, au lieu de la soumettre à une révision déchirante, et de la livrer à ceux qui vont en autopsier le cadavre, comme on autopsie son enfance dans

une analyse interminable. Cela signifierait du moins d'en conserver le souvenir et la gloire, alors que nous sommes en train, sous couleur de révision et de réhabilitation, d'annuler un à un tous les événements qui nous ont précédés, en les forçant au repentir.

Si nous pouvions échapper à ce moratoire de fin de siècle, à cette échéance retardée qui ressemble étrangement à un travail de deuil, et à un travail de deuil *raté*, qui consiste à tout revoir, tout réécrire, tout restaurer, tout ravalier, pour produire, semble-t-il, dans un élan paranoïaque, une comptabilité parfaite en fin de siècle, un bilan universellement positif ; le règne des droits de l'homme sur toute la planète, la démocratie partout, l'effacement définitif de tous les conflits, et si possible l'effacement de nos mémoires de tous les événements « négatifs » – si donc nous pouvions échapper à ce travail de blanchissement, de polissage international auquel on voit aujourd'hui toutes les nations conspirer à l'envi, si nous nous épargnions cette extrême-onction démocratique par où s'annonce le Nouvel Ordre Mondial, nous laisserions au moins aux événements qui nous ont précédés leur gloire, leur caractère, leur sens, leur singularité. Alors que nous avons l'air tellement pressés de masquer le pire avant le dépôt de bilan (tout le monde a secrètement peur du bilan terrifiant que nous allons offrir en l'An 2000) qu'il ne nous restera plus rien de notre histoire en cette fin de millénaire, plus rien de son illumination, de sa violence événementielle. S'il y a un trait distinctif de l'événement, de ce qui fait événement et donc a valeur d'histoire, c'est qu'il est irréversible, et que quelque chose en lui excède toujours le sens et l'interprétation. Or c'est justement l'inverse que nous voyons aujourd'hui : tout ce qui est arrivé en ce siècle, en termes de progrès, de libération, de révo-

lution, de violence, est sur le point d'être révisé dans le bon sens.

Le problème est là : est-ce que le mouvement de la modernité est réversible, et cette réversion elle-même est-elle irréversible ? Jusqu'où peut aller cette forme rétrospective, ce rêve de fin de millénaire ? N'y a-t-il pas un « mur de l'histoire », analogue à celui du son ou de la vitesse, et qu'elle ne pourrait pas franchir dans son mouvement palinodique ?

L'ascension du vide vers la périphérie

À l'aube des années 90, en filigrane d'événements inattendus et dans la perspective d'autres imprévisibles, naquit chez quelques amis l'idée d'une Agence elle-même invisible, anonyme et clandestine, l'Agence Stealthy, indifféremment nommée :

ANATHEMATIC ILLIMITED
TRANSFATAL EXPRESS
VIRAL INCORPORATED
INTERNATIONAL EPIDEMICS

Captatrice d'événements irréels, pour en désinformer le public, elle est demeurée elle-même irréelle. Elle a rempli ainsi parfaitement son rôle, échappant à tous les radars, formule unique et à jamais virtuelle.

Ce qu'elle sous-entendait, c'est qu'il n'y a plus d'idées aux prises avec des faits – ça, c'était l'« Utopie » des années 60 et 70 – qu'il n'y a plus vraiment d'acteurs aux prises

avec les événements, ni d'intellectuels aux prises avec leur sens, mais une tourmente d'événements sans importance, sans acteurs véritables et sans interprètes autorisés : l'*actio* disparaît en même temps que l'*auctoritas*. Il ne reste plus que l'actualité, l'« action » au sens cinématographique et l'« auction », la mise à prix de l'événement dans la surenchère de l'information. L'événement pris non plus dans l'action, mais dans la spéculation et dans la réaction en chaîne, s'enchaînant vers les extrêmes d'une facticité que nulle interprétation ne peut plus rejoindre.

La simulation, c'est justement ce déroulement irrésistible, cet enchaînement des choses comme si elles avaient un sens, alors qu'elles ne sont régies que par le montage artificiel et le non-sens. La mise aux enchères de l'événement par la désinformation radicale. La mise à prix de l'événement contre sa mise en jeu, contre tout enjeu historique. Si enjeu il y a, il reste occulte, énigmatique, il se résout en des événements qui n'ont pas vraiment lieu. Et je ne parle pas là des événements ordinaires, mais des événements de l'Est, de la guerre du Golfe, etc. Or, ce que voulait l'Agence, c'était justement opposer à cette simulation une désimulation radicale, c'était *lever le voile sur le non-lieu des événements*. Et donc se faire occulte et énigmatique à leur image, pour frayer la voie à un certain vide, à un certain non-sens, au contraire des media acharnés à combler tous les interstices. Se mouvoir dans le vide des événements, comme le boucher de Tchouang-Tseu dans le vide interstitiel du corps. Bien sûr, ce type d'intervention subreptice, sournoise, dans le sens du vide, contre l'infatuation grotesque, ubuesque, de l'information et de la scène politique, n'était qu'un rêve, et à force d'être occulte et énigmatique, elle a fini par ne pas plus avoir lieu que les événements eux-mêmes. Elle est

tombée dans le même trou noir, dans le même espace virtuel que les non-événements dont elle devait parler (secrètement, à l'insu de tous, tout en restant opérationnelle, à l'image de ces événements nouveaux, qui sont médiatiques ou ne sont pas). Paradoxe apparemment insoluble. Mais l'idée n'est pas morte.

L'Agence Stealthy correspondait à la grève des événements, à la grève de l'histoire. Elle était, comme l'histoire, abonnée aux événements absents, cherchant à donner la plus exacte non-information concernant cette absence d'événements, cette grève illimitée avec occupation de l'histoire, de l'espace vide sur lequel planent encore les fantômes du Pouvoir, comme les grévistes occupent l'usine, l'espace vide du Travail, sur lequel plane encore le fantôme du Capital.

C'est comme si les événements se transmettaient le mot d'ordre de grève. De proche en proche, tous désertent leur temps, le transformant en une actualité vide, où n'a plus lieu que le psychodrame visuel de l'information. Et cette grève des événements entraîne le lock-out de l'histoire. Le fait que ce ne soit plus l'événement qui génère l'information, mais le contraire, a des conséquences incalculables. Car c'est tout le travail du négatif qui disparaît à l'horizon des media – exactement comme le travail disparaît à l'horizon du capital. Là aussi, les rapports se sont inversés : ce n'est plus le travail qui sert à la reproduction du capital, c'est le capital qui produit et reproduit le travail. Parodie gigantesque des rapports de production.

Ce dérèglement des effets et des causes ne relève plus de la conscience critique, mais de la seule ironie objective. L'Agence se devait donc d'échapper non seulement à la tentation de l'information sur les événements en grève, mais

aussi à l'enchaînement du discours critique, pour capter l'originalité de ce non-événement, qui est celle d'une ironie objective. Car l'ironie radicale de notre histoire, c'est que les choses n'ont plus vraiment lieu, tout en ayant l'air – le contraire de la ruse traditionnelle de l'histoire, qui faisait que des changements essentiels se produisaient sans en avoir l'air.

Quand on pense qu'on a pris pour argent comptant les événements de l'Est, avec leur pesant-or de liberté et de « valeurs démocratiques », et la guerre du Golfe, avec son pesant-or de Droits de l'homme et de Nouvel Ordre Mondial ! Ces événements mis à prix bien au-dessus de leur valeur – il en est de la scène de l'histoire comme du marché de l'art aujourd'hui. Contre cette inflation spéculative, qui laisse tout le monde énervé, c'est-à-dire à la fois surexcité et indifférent, tétanique et apathique, contre ces événements gidouille, dignes de la Grande Gidouille de l'Histoire, il fallait trouver une forme ironique de dérèglement de l'information, une forme oisive de l'écriture qui réponde à l'événementialité oisive de notre temps, en même temps qu'une forme subtilement catastrophique qui corresponde à l'échéance de la fin du siècle. Il fallait retrouver, dans cette grève des événements, le filigrane de la dissuasion, la forme déceptive qui commande à la nullité de notre temps.

La dissuasion est une forme très particulière d'action : elle est *ce qui fait que quelque chose n'a pas lieu*. Elle domine toute notre période contemporaine, qui ne tend plus tellement à produire des événements qu'à faire que quelque chose n'ait pas lieu, tout en ayant l'air d'un événement historique. Ou bien ils ont lieu en place d'autre chose, qui n'a pas eu lieu. La dissuasion touche aussi bien la guerre,

l'histoire, le réel, les passions. Elle donne lieu (!) à des événements étranges, qui ne font pas du tout avancer l'histoire, mais la rejouent à l'envers, en épousent la courbure inverse, inintelligible pour notre sens historique (n'a de sens historique que ce qui va dans le sens de l'histoire), qui n'ont plus de puissance négative (progressiste, critique, révolutionnaire), puisque *leur seule négativité est dans le fait qu'ils n'aient pas lieu*. Troublant.

L'empire de la dissuasion s'étend même sur le passé. Elle peut annuler toute certitude quant aux faits et aux témoignages. Elle peut déstabiliser la mémoire comme elle déstabilise toute prévision. C'est une force diabolique qui anéantit le passage à l'acte réel de l'événement, ou s'il a pourtant lieu, s'il a eu lieu, sa crédibilité.

Peut-être cette courbure des choses qui fait qu'elles n'ont plus de sens ni de fin linéaire n'est-elle qu'une dépression au sens météorologique du terme – le vide que nous ressentons n'étant pas fonction d'une défection du sens ni de la mémoire, mais d'une attraction étrange venue d'ailleurs. Peut-être l'atonie, la catatonie que nous vivons, est-elle à interpréter en sens inverse – non pas comme un vide laissé par le reflux des événements passés, mais comme un vide dû à l'effet d'aspiration, à l'effet de succion d'un événement futur, d'une masse événementielle proche qui attire à elle par anticipation tout l'oxygène que nous respirons, et crée par là une dépressurisation brutale de la sphère sociale, politique, culturelle et mentale ?

Hypothèse pataphysique, celle de l'anti-gravité, de l'anti-densité, celle d'une science des solutions imaginaires qui s'élève au-dessus de la physique et de la métaphysique. Dans les *Gestes et opinions du docteur Faustroll*, Jarry dessine déjà le profil de cette attraction étrange, due au renversement

des principes de la physique : « La science actuelle se fonde sur le principe de l'induction : la plupart des hommes ont vu le plus souvent tel phénomène précéder ou suivre tel autre, et en concluent qu'il en sera toujours ainsi... Mais au lieu d'énoncer la loi de la chute des corps vers un centre, que ne préfère-t-on celle de *l'ascension du vide vers la périphérie*, le vide étant pris comme unité de non-densité, hypothèse beaucoup moins arbitraire que le choix d'une unité concrète de densité positive. »

L'attraction inverse par le vide, au lieu de celle du plein par le plein. C'est peut-être ce qui donnerait à nos événements cette coloration particulière, cette saveur, ou plutôt cette fadeur de vide et cette inanité. Tels qu'ils adviennent, ils seraient déjà des *vanishing events*, de peu de sens parce qu'ils seraient déjà tournés vers le vide. Contre la vieille physique du sens : une gravitation nouvelle, la vraie, la seule, l'attraction par le vide – sans doute la loi naturelle la plus fondamentale.

Cela expliquerait bien des anomalies, y compris celle de l'univers mental et du champ « psychologique ». Ainsi nos formes d'action et de mobilité ne tiennent-elles plus tellement de la pulsion positive que de l'expulsion et de la répulsion. Mobilité centrifuge des particules qui cherchent à se libérer de la densité et à rejoindre quoi ? Une périphérie mystérieuse de l'espace, une anti-gravité. Ainsi échapperait-on à la forme lourde, à la gravité du « désir » conçu comme attraction positive, par l'excentricité beaucoup plus subtile de la séduction, qui serait, pour reprendre de vieilles cosmogonies qui ne manquaient pas de charme, l'échappée belle, hors du corps, de molécules beaucoup plus légères, qui ne connaissent qu'une ligne de fuite, celle du vide (ainsi

du langage poétique où chaque particule trouve sa résolution dans la résonance anagrammatique).

Des nouveaux événements, on peut dire qu'ils creusent devant eux le vide où ils s'engouffrent. Il semble qu'ils n'aient qu'une hâte, celle de se faire oublier. Ils ne laissent guère de place à l'interprétation, sinon à toutes simultanément, par où ils échappent à toute volonté de sens, et à l'attraction lourde d'une histoire continue, pour entrer sur l'orbite légère d'une histoire discontinue. Ils arrivent plus vite que leur ombre – imprévus pour la plupart – mais n'ont pas de conséquences. Événements météoriques, qui relèvent de la même inconséquence chaotique que celle des formations nuageuses. Ainsi, dans les événements de l'Est, on a l'impression d'une longue accumulation négative et d'une résolution soudaine, comme la conclusion évidente et instantanée d'opérations qui nous échappent. Dans ces conditions, de tels événements pourtant considérables laissent un goût étrange de déjà-arrivé, de déroulement rétrospectif, et qui n'augure en rien d'un avenir significatif. Notre seul étonnement est de n'avoir pas su les prévoir, et notre seul regret, de ne savoir en tirer les conséquences. L'écran de l'histoire varie au même rythme intempestif que les phénomènes naturels.

On a l'impression que les événements précipitent tout seuls, dérivent imprévisiblement vers leur point de fuite – le vide périphérique des media. De même que les physiciens n'ont plus de leurs particules qu'une vision de trajectoire sur un écran, de même nous n'avons plus des événements la pulsation, mais seulement le cardiogramme, non plus la représentation ni la mémoire, mais seulement l'encéphalogramme (plat), non plus le désir ni la jouissance, mais seulement le psychodrame et la vision cathodique.

C'est un peu comme dans la procréation *in vitro* : on transporte l'embryon d'événement réel dans l'utérus artificiel de l'information, et là on accouche de multiples fœtus orphelins qui n'ont plus ni père ni mère. L'événement a droit aux mêmes pratiques procréatives que la naissance et aux mêmes pratiques euthanasiques que la mort.

C'est à cela sans doute que nous devons cet effet de physique amusante : l'impression que les événements collectifs ou individuels, sont précipités dans un trou de mémoire. Cette défaillance est sans doute due à ce mouvement de réversion, à cette courbure parabolique de l'espace historique. Car le passé ne peut se représenter, il ne peut être réfléchi que s'il nous pousse dans l'autre sens, celui d'un avenir quelconque. La rétrospective est solidaire d'une prospective qui permet de désigner quelque chose comme dépassé, comme révolu, et donc comme ayant vraiment eu lieu. Si par quelque étrange révolution, nous repartons en sens inverse et involuons dans cette dimension du passé, alors nous ne pouvons plus nous le représenter. Le rayonnement de la mémoire s'incurve et fait de chaque événement un trou noir. Nous vivons cela subjectivement aussi, dans la soudaine déperdition de nos souvenirs, dans la rupture de continuité des noms, des visages, des formes connues. Il ne s'agit pas, dans cette sorte de catastrophe de la mémoire, d'un oubli naturel ni d'un refoulement inconscient. C'est cette inversion du champ de gravitation temporelle qui fait que les signes du passé n'ont plus de masse spécifique, de masse nucléaire suffisante pour les retenir, ni le miroir du présent pour les réfléchir. Les trous de mémoire sont un peu comme ceux de la couche d'ozone, par où notre écran protecteur se désagrège. Mais peut-être aussi ne sont-ils pas assez grands pour que ce qui s'y engouffre se mette à

tourbillonner, libérant les particules légères des particules lourdes, élargissant et approfondissant le trou noir, par où les corps morts libéreront leur substance aérienne, comme chez Dante ou Giordano Bruno. C'est dans le vide absolu qu'a lieu l'événement absolu. Le vide ne devait donc être que relatif, puisque la mort est restée virtuelle.

La grève des événements

Ce qui s'est perdu, c'est la gloire de l'événement, son aura, comme dirait Benjamin. Pendant des siècles, l'histoire s'est vécue sous le signe de la gloire, sous le signe d'une illusion très forte qui joue sur la pérennité du temps, en ce qu'elle est héritée des aïeux et rejaillira sur les descendants. Cette passion semble aujourd'hui dérisoire. Ce que nous recherchons, ce n'est plus la gloire, mais l'identité, ce n'est plus une illusion, c'est au contraire une accumulation de preuves – tout ce qui peut servir de témoignage d'une existence historique, alors que la tâche était jadis de se perdre dans une dimension prodigieuse, l'« immortalité » dont parle Hannah Arendt, et dont la transcendance égalait celle de Dieu (la gloire et le salut se sont longtemps disputé l'âme des hommes, comme la passion et la compassion, rivales devant l'Éternel).

L'événement prodigieux, celui qui ne se mesure ni à ses causes ni à ses conséquences, celui qui crée sa propre scène et sa propre dramaturgie, n'existe plus. L'histoire s'est peu

à peu rétrécie au champ probable de ses causes et de ses effets, et plus récemment encore au champ de l'actualité, de ses effets « en temps réel ». Les événements ne vont pas plus loin que leur sens anticipé, leur programmation et leur diffusion. Seule *cette grève des événements* constitue une véritable manifestation historique, ce refus de signifier quoi que ce soit, ou cette capacité de signifier n'importe quoi. C'est là la véritable fin de l'histoire, la fin de la Raison historique.

Mais ce serait trop beau si nous en avons fini avec l'histoire. Car il est possible que non seulement l'histoire ait disparu (plus de travail du négatif, plus de raison politique, plus de prestige de l'événement), mais qu'il nous faille encore *alimenter sa fin*. Tout se passe comme si nous continuions à fabriquer de l'histoire, alors que nous ne faisons, en accumulant les signes du social, les signes du politique, les signes du progrès et du changement, qu'alimenter la fin de l'histoire. Laquelle, cannibale et nécrophage, réclame toujours de nouvelles victimes, de nouveaux événements pour en finir un peu plus. Le socialisme en est un bel exemple. C'est à lui qu'aura été dévolue, par la faillite de la raison historique qu'il a prétendu incarner, cette gestion de la fin de l'histoire, cette alimentation de la fin.

On se demandait jadis ce qui pouvait advenir après l'orgie (*after the orgy*) – travail de deuil ou mélancolie ? Ni l'un ni l'autre sans doute, mais un interminable ravatement de toutes les péripéties de l'histoire moderne et de ses processus de libération (des peuples, du sexe, du rêve, de l'art et de l'inconscient, bref de tout ce qui a constitué l'orgie de notre temps), sous le signe du pressentiment apocalyptique de la fin de tout cela. À la fuite en avant nous préférons l'apo-

calypse rétrospective, et le révisionnisme en toutes choses – toutes nos sociétés sont devenues révisionnistes, elles repensent tout en douceur, elles blanchissent leurs crimes politiques, leurs scandales, elles lèchent leurs plaies, elles alimentent leur fin. La célébration et la commémoration elles-mêmes ne sont que la forme douce du cannibalisme nécrophage, la forme homéopathique du meurtre en douceur. C'est le travail des héritiers, dont le ressentiment envers le mort est sans fin. Les musées, les jubilés, les festivals, les œuvres complètes, les moindres fragments inédits, tout cela témoigne que nous entrons dans une ère active de ressentiment et de repentir.

Les comportements exaltants, commémoratifs, font évidemment partie de cette flagellation collective. En France, nous sommes particulièrement gâtés : c'est un véritable rituel de deuil et de condoléances qui s'abat sur notre vie publique. Et tous nos monuments sont des mausolées : la Pyramide, l'Arche, le musée d'Orsay, belle chambre pharaonique, la Grande Bibliothèque, cénotaphe de la culture. Sans compter la Révolution, un monument à elle seule, dont le bicentenaire a constitué la plus belle simulation événementielle de la fin du siècle.

Il y a deux formes d'oubli : soit l'extermination lente ou violente de la mémoire, soit la promotion spectaculaire, le passage de l'espace historique dans l'espace publicitaire – les media devenant le lieu d'une stratégie temporelle de prestige... C'est ainsi que nous nous sommes fabriqué, à grand renfort d'images publicitaires, une mémoire de synthèse qui nous tient lieu de référence primitive, de mythe fondateur, et surtout qui nous tient quitte de l'événement réel de la Révolution.

« La Révolution n'est pas à l'ordre du jour en France

parce que la grande Révolution a eu lieu, et qu'elle a servi d'exemple à toutes les autres depuis deux siècles... Toute notre démarche dans la France d'aujourd'hui est de faire qu'il n'y ait pas de révolution » (Louis Mermaz). C'est ainsi : elle a eu lieu, c'est terminé, elle n'aura plus jamais lieu. Tout notre système repose sur cette anticipation négative. Non seulement nous n'arrivons plus à produire une histoire nouvelle, mais nous n'arrivons même pas à en assurer la reproduction symbolique. Nous construisons un opéra à la Bastille. Réhabilitation dérisoire : on y servira au peuple de la musique royale. Il n'en jouira d'ailleurs pas davantage, ce sont les gens cultivés qui y viendront, vérifiant la règle qui veut que les privilégiés consacrent volontiers par l'art et le plaisir les lieux où les autres sont morts.

Peut-on suggérer au peuple de prendre cet opéra d'assaut et de le démanteler à la date symbolique du 14 juillet ? Peut-on lui suggérer de promener au bout d'une pique les têtes sanglantes de nos modernes gouverneurs culturels ?

Mais nous ne faisons plus l'histoire, nous sommes réconciliés avec elle, et nous la protégeons comme un chef-d'œuvre en péril. Les temps ont changé. Nous avons aujourd'hui une « vision » de la Révolution parfaitement pieuse en termes des Droits de l'homme – même pas nostalgique : une vision recyclée dans les termes du confort intellectuel post-moderne. Une vision qui permet d'éliminer Saint-Just du *Dictionnaire de la Révolution*. « Rhétorique surfaite », dit François Furet, parfait historien du repentir de la Terreur et de la gloire.

Il y a ceux qui laissent les morts enterrer les morts, et il y a ceux qui ne se lassent pas de les déterrer pour les achever. N'ayant réussi ni leur meurtre symbolique ni leur

travail de deuil, il ne leur suffit pas que les autres soient morts, il leur faut encore les déterrer pour les empaler – c'est le complexe de Carpentras (après celui de Timisoara : le truquage télévisuel des cadavres), le complexe de la profanation.

Rien n'est plus propice à cette opération que le centième anniversaire de leur mort. Rimbaud, van Gogh, Nietzsche, l'année 91 aura été exceptionnelle en termes de basses œuvres profanatrices.

On peut voir là une sorte de comportement suicidaire, dans cette compulsion de l'élite culturelle et intellectuelle à exalter des penseurs qui n'ont que du mépris pour elle et qui en sont la condamnation vivante : Céline, Artaud, Bataille, Nietzsche. Serait-ce par une de ces défaillances de l'instinct que ce dernier diagnostiquait déjà il y a un siècle, et qui caractérise une espèce condamnée par incapacité de juger ce qui est bon pour elle ? Si la gauche était une espèce, et si la culture obéissait aux lois de la sélection naturelle, il y a longtemps qu'elle aurait disparu. Flirtant avec ce qui la nie, mourant d'une contradiction totale entre sa pensée critique et son action, tentant de réconcilier son subconscient critique et sa présence au pouvoir en faisant de la culture un mode de gouvernement. Tout cela fait déjà partie des formes du repentir.

Il n'y a pas que les terroristes qui se repentent. Les intellectuels leur ont frayé la voie – les sartriens et autres ayant fourni dès les années 50 l'avant-garde du repentir. Aujourd'hui, le siècle entier se repent, le repentir de classe (ou de race) prend partout le dessus sur l'orgueil et la conscience de classe. C'est le signe que le siècle s'intellectualise. Il s'intellectualise aujourd'hui comme il s'est

embourgeoisé voici un siècle. Et le terme d'« intellectuel » disparaîtra un jour comme a disparu celui de « bourgeois », qui ne ridiculise plus aujourd'hui que celui qui l'emploie.

Cette autodissolution, commune à l'Ouest et à l'Est, est visible dans la dégradation des structures de pouvoir et de représentation (ainsi plus la sphère politique s'intellectualise, plus elle nie secrètement sa propre volonté de gouverner, et ce ressentiment envers elle-même est la source de toutes les corruptions), mais aussi dans les stratégies multiples de réenchantement des valeurs, des cultures, des différences. Nous dépensons toute son énergie dans la résistance à notre propre fin, dont nous n'avons alors ni la jouissance ni le vertige. Mieux vaudrait une gigantesque nuit du 4 août, une grande nuit des Droits de l'homme où l'humanité entière y renoncerait comme les aristocrates renoncèrent jadis à leurs privilèges, et où le renoncement prendrait la figure de l'excès. Que peut-il advenir qui nous arrache au ressassement de notre culture ?

Il semble que nous soyons assignés à la rétrospective infinie de tout ce qui nous a précédés. Ce qui est vrai de la politique et de la morale semble vrai de l'art aussi. Tout le mouvement de la peinture s'est retiré du futur et déplacé vers le passé. L'art actuel en est à se réapproprier les œuvres du passé, proche ou lointain, ou même déjà contemporain. C'est ce que Russell Connor appelle le rapt de l'art moderne. Bien sûr, cette réappropriation se veut ironique. Mais l'humour là-dedans n'en est que l'invocation transparente. Comme la trame usée d'un tissu, c'est une ironie qui ne résulte que de la désillusion des choses, une ironie fossile. Le clin d'œil qui consiste à installer le nu du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet en face du *Joueur de cartes* de Cézanne, comme on coiffe un singe d'un chapeau d'amiral, n'est plus

que l'ironie publicitaire qui submerge aujourd'hui le monde artistique. C'est l'ironie du repentir, et du ressentiment vis-à-vis de sa propre culture. Sans doute le repentir et le ressentiment constituent-ils le stade ultime de l'histoire de l'art, comme ils constituent, selon Nietzsche, le stade ultime de la généalogie de la morale. C'est une parodie, ou plutôt une palinodie de l'art et de l'histoire de l'art (péripétie reflétant celle de l'histoire tout court) – une parodie de la culture par elle-même en forme de vengeance, caractéristique d'une désillusion radicale. C'est comme si l'histoire faisait ses propres poubelles et cherchait sa rédemption dans les détrit.

Hélas ! La fin de l'histoire est aussi la fin des poubelles de l'histoire. Même plus de poubelles pour inhumer les vieilles idéologies, les vieux régimes, les vieilles valeurs. Où allons-nous jeter le marxisme, qui avait justement inventé les poubelles de l'histoire ? (Il y a cependant une justice, puisque ceux mêmes qui les ont inventées sont tombés dedans.) Conclusion : s'il n'y a plus de poubelles de l'histoire, *c'est que l'Histoire elle-même est devenue une poubelle*. Elle est devenue sa propre poubelle. Comme la planète elle-même est en train de le devenir.

Lorsque la glace gèle, tous les excréments font surface. Ainsi lorsque la dialectique fut gelée, on a vu remonter tous les excréments sacrés de la dialectique. Quand le futur est congelé, et même déjà le présent, on voit remonter tous les excréments du passé.

Le problème devient alors celui des déchets. Il ne se pose pas seulement pour les substances matérielles, y compris atomiques, mais pour les idéologies défuntes, les utopies révolues, les concepts morts, les idées fossiles qui continuent

de polluer notre espace mental. Les déchets historiques et intellectuels sont un problème plus grave encore que les déchets industriels. Qui nous débarrassera des sédimentations de la bêtise séculaire ? Quant à l'histoire, ce déchet vivant, ce monstre agonisant qui continue de se dilater après sa mort, comme le cadavre chez Ionesco, comment s'en débarrasser ?

L'impératif écologique est que tous les déchets doivent être recyclés. Sinon ils vont tourner indéfiniment comme des satellites autour de la Terre, elle-même retournée à l'état de déchet cosmique. Ce qui se passe avec l'histoire est la préfiguration de ce dilemme : ou bien crever sous les déchets indégradables des grands empires, des grands récits, des grands systèmes devenus caduques par leur gigantisme, ou bien recycler tous ces déchets sous la forme synthétique d'une histoire hétéroclite, telle que nous le faisons aujourd'hui sous le signe de la Démocratie et des Droits de l'homme, qui ne sont jamais que la somme confuse du retraitement de tous les résidus de l'histoire – résidus de broyage où flottent tous les fantômes ethniques, linguistiques, féodaux et idéologiques des sociétés antérieures. Amnésie, anamnèse, revival anachronique de toutes les figures du passé – royauté, féodalité – ont-elles d'ailleurs jamais vraiment disparu ? La démocratie elle-même, forme proliférante, plus petit commun dénominateur de toutes nos sociétés libérales, cette démocratie planétaire des Droits de l'homme est à la liberté réelle ce que Disneyland est à l'imaginaire. Elle offre, par rapport à l'exigence moderne de liberté, les mêmes caractéristiques que le papier recyclé.

En fait, il n'y a pas de problème insoluble des déchets. Le problème est résolu par l'invention post-moderne du recyclage et de l'incinérateur. Les Grands Incinérateurs de

l'histoire, de la cendre desquels est ressuscité le Phénix de la post-modernité ! Il faut se rendre au fait que tout ce qui était non dégradable, non exterminable, est aujourd'hui recyclable, et donc qu'il n'y a pas de solution finale. Nous n'échapperons pas au pire, à savoir que *l'Histoire n'aura pas de fin*, puisque les restes, tous les restes – l'Église, le communisme, la démocratie, les ethnies, les conflits, les idéologies – sont indéfiniment recyclables. Ce qui est fantastique, c'est que rien de ce qu'on croyait dépassé par l'histoire n'a vraiment disparu, tout est là, prêt à ressurgir, toutes les formes archaïques, anachroniques, intactes et intemporelles comme les virus au fond du corps. L'histoire ne s'est arrachée au temps cyclique que pour tomber dans l'ordre du recyclable.

La décongélation de l'Est

Hourra ! L'histoire est ressuscitée !

L'événement de la fin du siècle est en marche. Tout le monde respire à l'idée que l'histoire, un moment asphyxiée par l'emprise de l'idéologie totalitaire, reprend son cours de plus belle avec la levée du blocus des pays de l'Est. Le champ de l'histoire est enfin réouvert au mouvement imprévisible des peuples et à leur soif de liberté. Contrairement à la mythologie dépressive qui accompagne généralement les fins de siècle, celle-ci semble devoir inaugurer une recrudescence éclatante du processus final, une espérance nouvelle et une relance de tous les enjeux. Arrière tous les mauvais augures de la fin de l'histoire. Comment mettre en doute la réalité et la vitalité de celle-ci, quand de tels événements ont lieu sous nos yeux ?

Vu de près, l'événement est un peu plus mystérieux, et serait beaucoup plus proche d'un objet « historique » non identifiable. Extraordinaire péripétie sans doute que cette décongélation des pays de l'Est, que cette décongélation de

la liberté. Mais que devient la liberté lorsqu'elle est décongelée ? Opération périlleuse, dont le résultat est équivoque (en dehors du fait qu'on ne peut plus recongeler ce qui a été décongelé). L'URSS et les pays de l'Est ont constitué, en même temps qu'un congélateur, un test et un milieu expérimental pour la liberté, parce qu'elle y était séquestrée et soumise à de très hautes pressions. L'Occident, lui, n'est qu'un conservatoire, ou mieux un dépotoir de la liberté et des Droits de l'homme. Si l'ultracongélation était la marque distinctive, et négative, de l'univers de l'Est, l'ultrafluidité de notre univers occidental est encore plus scabreuse puisque à force de libération et de libéralisation des mœurs et des opinions, le problème de la liberté ne peut tout simplement plus y être posé. Il est virtuellement résolu. En Occident, la liberté, l'Idée de la Liberté, est morte de sa belle mort : on l'a bien vu, dans toutes les commémorations récentes. À l'Est, elle a été assassinée, mais le crime n'est jamais parfait. Il sera expérimentalement très intéressant de voir ce qu'il en est de la liberté lorsqu'elle refait surface, lorsqu'on la ressuscite après qu'on en a effacé tous les signes. On va voir ce qu'il en est d'un processus de réanimation, de réhabilitation *post mortem*. La liberté décongelée n'est peut-être pas si belle à voir. Et s'il s'avérait qu'elle n'a qu'une hâte, celle de se négocier en ferveur automobile et électroménagère, voire psychotropique et pornographique, c'est-à-dire à s'échanger immédiatement en liquidités occidentales, c'est-à-dire passer d'une fin de l'histoire par congélation à une fin de l'histoire par ultrafluidité et circulation ? Car ce qui est passionnant dans ces événements de l'Est, ce n'est certes pas de les voir docilement rallier une démocratie convalescente, en lui apportant une énergie fraîche (et des marchés nouveaux), c'est de voir se télescoper deux moda-

lités spécifiques de la fin de l'histoire : celle où elle prend fin par le gel, dans les camps de concentration, et celle où elle prend fin au contraire dans l'expansion totale et centrifuge de la communication. Solution finale dans les deux cas. Et il se peut que la décongélation des Droits de l'homme soit l'équivalent socialiste de la « dépressurisation de l'Occident » : une simple déperdition dans le vide occidental des énergies séquestrées à l'Est pendant un demi-siècle.

La ferveur des événements peut être trompeuse : si celle des pays de l'Est n'est qu'une ferveur de désidéologisation, qu'une ferveur mimétique pour les pays libéraux où toute liberté s'est déjà échangée contre la facilité technique de vivre, alors nous saurons ce que vaut définitivement la liberté, et qu'elle ne se retrouve peut-être jamais une seconde fois. L'histoire ne repasse jamais les plats. Par contre – et ça, c'est l'aspect imprévisible, pour nous, pour l'Occident (le Bien ne peut quand même pas demeurer tel quel quand l'empire du Mal s'effondre !) – cette décongélation de l'Est peut être aussi néfaste à long terme que l'excès de gaz carbonique dans les hautes couches de l'atmosphère, en créant un effet de serre politique, un tel réchauffement des relations humaines sur la planète, par fonte des banquises communistes, que les rivages occidentaux en seront submergés. Curieusement, alors que nous redoutons absolument comme une catastrophe la fonte climatique des glaces et des banquises, nous y aspirons démocratiquement de toutes nos forces sur le plan politique.

Si jadis l'URSS avait jeté son stock d'or sur le marché mondial, elle l'aurait complètement déstabilisé. Si les pays de l'Est remettent en circulation l'immense stock de liberté qu'ils ont gardé au froid, ils vont là aussi déstabiliser le métabolisme très fragile des valeurs occidentales, qui veut

que la liberté n'y apparaisse plus comme action, mais comme forme virtuelle et consensuelle de l'interaction, non comme drame, mais comme psychodrame universel du libéralisme. Une injection soudaine de liberté comme relation vivante, comme transcendance violente et active, comme Idée, serait en tout point catastrophique pour notre forme de redistribution climatisée des valeurs. C'est pourtant ce que nous leur demandons : l'idée de la liberté, en échange des signes matériels de celle-ci. Contrat parfaitement diabolique, où les uns risquent de perdre leur âme, et les autres leur confort.

Les sociétés masquées (les sociétés communistes) sont démasquées. Quel est leur visage ? Nous, il y a longtemps que nous sommes démasqués, que nous n'avons plus ni masques ni visage. Nous sommes aussi sans mémoire. Nous en sommes à chercher dans l'eau la mémoire sans traces, c'est-à-dire à espérer (que Benveniste ne m'en veuille pas) qu'il reste encore quelque chose, quand même les traces moléculaires ont disparu. Ainsi de notre liberté : nous aurions bien du mal à en produire quelque signe, et nous en sommes à postuler son existence infinitésimale, impalpable, indétectable, dans un milieu à si haute dilution (programmatische, opérationnelle) que seul son spectre flotte encore dans nos mémoires.

La source de la liberté en Occident est tellement tarie (témoin la commémoration de la Révolution) qu'il nous faut tout espérer des gisements de l'Est, enfin ouverts et découverts. Mais ce stock de liberté une fois libéré (l'Idée de la Liberté étant devenue aussi rare qu'une ressource naturelle), que peut-il s'ensuivre, sinon, comme sur tout marché, une intense énergie superficielle des échanges, puis un effondrement rapide des énergies différentielles et des valeurs.

Que signifie la glasnost ? La transparence rétroactive de tous les signes de la modernité, en accéléré et de seconde main (c'est presque un remake post-moderne de notre version originale de la modernité) – de tous les signes positifs et négatifs confondus, c'est-à-dire pas seulement des Droits de l'homme, mais des crimes, des catastrophes, des accidents, dont on note une joyeuse recrudescence en ex-URSS depuis la libéralisation du régime. Voire la redécouverte de la pornographie et des extraterrestres, tout cela frappé jusqu'ici de censure, mais fêtant sa réapparition en même temps que tout le reste. C'est cela qui est expérimental dans cette décongélation globale : nous voyons que les crimes, les catastrophes, atomiques ou naturelles, que tout ce qui a été refoulé fait partie des Droits de l'homme (le religieux aussi bien sûr, et la mode, sans exclusive aucune) – et cela est une bonne leçon de choses démocratiques. Car nous voyons ressurgir là tout ce que nous sommes, tous les emblèmes soi-disant universels de l'humain dans une sorte d'hallucination idéale et de retour du refoulé, y compris ce qu'il y a de pire, de plus banal et de plus éculé, dans la « culture » occidentale, et pour quoi désormais il n'y aura plus de frontières. C'est donc une heure de vérité pour cette culture, comme l'a été l'affrontement aux cultures sauvages du monde entier dont on ne peut pas dire qu'elle se soit vraiment bien tirée. L'ironie des choses est telle que c'est nous peut-être un jour qui serons forcés de sauver la mémoire historique du stalinisme, alors que les pays de l'Est ne s'en souviendront plus. Il nous faudra garder congelée la mémoire de ce tyran qui, lui, tenait congelé le mouvement de l'histoire, parce que cette époque glaciale fait aussi partie du patrimoine universel.

Ces événements sont remarquables sous un autre aspect. Ils forcent à s'interroger sur le tournant que prend ici l'histoire, non pas vers sa fin (qui faisait encore partie du fantasme linéaire de l'histoire), mais vers son retournement et son effacement systématique. Nous sommes en train d'effacer tout le XX^e siècle. Nous sommes en train d'effacer un à un tous les signes de la guerre froide, peut-être même tous les signes de la Seconde Guerre mondiale, et ceux de toutes les révolutions politiques ou idéologiques du XX^e siècle. La réunification de l'Allemagne et bien d'autres choses sont inévitables, non pas dans le sens d'un sursaut en avant de l'histoire, mais dans le sens d'une réécriture à l'envers de tout le XX^e siècle, qui va occuper largement les dix dernières années de la fin du siècle. Au train où nous allons, nous serons bientôt revenus au Saint Empire romain germanique. Et c'est cela peut-être l'illumination de cette fin de siècle, et le véritable sens de cette formule controversée de la fin de l'histoire. C'est que nous sommes en train, dans une sorte de travail de deuil enthousiaste, de ravalier tous les événements marquants de ce siècle, de le *blanchir*, comme si tout ce qui s'était passé là (les révolutions, la partition du monde, l'extermination, la transnationalité violente des États, le suspense nucléaire) – bref l'histoire dans sa phase moderne – n'était qu'un imbroglio sans issue, et que tout le monde s'était mis à la défaire cette histoire avec le même enthousiasme qu'on avait mis à la faire. Restauration, régression, réhabilitation, revival des vieilles frontières, des vieilles différences, des singularités, des religions, résipiscence, même au niveau des mœurs – il semble que tous les signes de libération acquise depuis un siècle s'atténuent et peut-être finiront-ils par s'éteindre un à un : nous sommes dans un gigantesque processus de *révisionnisme*, non pas idéologique,

mais un révisionnisme de l'histoire elle-même, et nous semblons pressés d'y arriver avant la fin du siècle – peut-être dans le secret espoir, avec le nouveau millénaire, de recommencer à zéro ? Si nous pouvions tout restaurer dans l'état initial ? Mais lequel ? Celui d'avant le XX^e siècle, d'avant la Révolution ? Jusqu'où peut nous mener cette résorption, ce ravalement ? Ça peut aller très très vite (comme le montrent les événements à l'Est) justement parce qu'il ne s'agit pas d'une construction, mais d'une déconstruction massive de l'histoire, qui prend quasiment une forme virale et épidémique.

La stratégie de la dissolution

Toute forme de repentir est fastidieuse, et toutes les commémorations sont fastidieuses, puisqu'elles ne font qu'illustrer le repentir. Dans ce sens, même les événements de l'Est, même cet aggiornamento fantastique des pays satellites et de l'URSS, qui n'a pourtant rien d'une commémoration, illustrent eux aussi ce repentir de l'histoire, ce mouvement de *l'istoria repentita*. Ni une régression, ni une fin, mais un repentir.

La figure du « repentir » apparaît en Italie au tournant des années 80. Elle est née chez les gauchistes, aux extrêmes de la modernité politique, dont elle est en quelque sorte le virage post-moderne – ils virent leur cuti et servent ainsi de vaccin à la société libérale contre toute tentation radicale. Cette conversion était impensable auparavant (les procès de Moscou relèvent encore de l'autocritique, qui est une valeur moderne, alors que le repentir est post-moderne). Mais elle n'est que la première phase d'une réversion générale, qui ne s'arrête pas aux extrêmes : le repentir passe du gauchisme

au communisme, puis à tout le mouvement révolutionnaire. Il touche d'abord les avant-gardes, pointe de la modernité, puis il reflue jusqu'au noyau massif, jusqu'aux idéologies collectives. C'est toute l'histoire qui se repent des « excès » de la modernité (et le stalinisme fut certainement un de ces excès). Mais, par-delà les excès, c'est tout le mouvement de la modernité qui est touché. Non seulement la révolution, mais l'évolution moderne elle-même touche à son point de repentir.

Le repentir fait partie de la post-modernité – le recyclage des formes passées, l'exaltation des résidus, la réhabilitation par le bricolage, la sentimentalité éclectique. Avec une tendance pour la haute dilution et les intensités basses. Dans ce sens, le stalinisme était la modernité, et les événements récents de « libération » correspondraient plutôt à une chute de tension post-moderne. D'ailleurs, leur étonnante facilité, leur rapidité, est le signe évident qu'on dégringole la pente de l'histoire. Au lieu de les créditer d'un plus de modernité, d'histoire, de liberté, on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un processus entropique. Ce recouvrement de dette démocratique, cet alignement sur un modèle de liberté facile et désintensifié, cette dislocation d'un bloc d'altérité correspondent-ils à un surcroît d'énergie et de complexité, ou au contraire à la dispersion d'une énergie potentielle, à une dégradation de l'énergie en chaleur ? Certes par là le monde se réchauffe, mais ne rejoint-il pas un stade plus avancé d'énergie superficielle, celle de la communication, celle des échanges purement caloriques, la forme la plus basse de l'énergie ? La règle est aujourd'hui que tout doit rentrer dans la circulation mondiale. Tout événement qui rentre dans le jeu de la libération n'est que l'extension d'un modèle physique de la circulation et de la communication, d'un

modèle dominant de consensus et de régulation des échanges, et dans ce sens profondément fastidieux (la forme par contre peut être originale et avoir des conséquences extraordinaires – Mai 68 était ainsi un épisode politiquement pauvre, mais dont l'événement fut génial).

De plus, sur quoi vont s'ouvrir les pays de l'Est libérés ? Sur la configuration libérale des Droits de l'homme et sur une économie de marché. Mais l'économie libérale qui triomphe aujourd'hui n'est plus du tout la version première, historique et moderne, de l'économie de marché. Nous sommes dans une version expurgée, expurgée de toutes ses contradictions, de l'infrastructure conflictuelle qui fut celle du capitalisme historique (héroïque, pourrait-on dire). Une économie de marché qu'aucune force sociale ne combat plus, qu'aucune force concurrentielle n'anime plus, qu'aucun projet collectif n'impulse dans le futur – bref, une économie qui n'est plus politique, mais transpolitique, et peut-être même transéconomique dans son incohérence, une économie de spéculation et de krach virtuel. La production, le marché, l'idéologie, le profit, l'utopie (le profit lui-même est une utopie), tout cela était moderne, l'économie capitaliste concurrentielle était moderne – la nôtre, irréaliste et spéculative, sans même l'idée de production, de profit et de progrès, n'est plus moderne, elle est post-moderne. Et si les pays de l'Est y accèdent, ils entreront dans l'ère de la post-modernité, et pas du tout dans celle de la modernité.

Même chose pour l'« économie libérale » des Droits de l'homme. Des peuples entiers se précipitent vers un objectif « historique » de liberté qui n'existe plus du tout sous la forme dont ils rêvent, vers une forme de représentation « démocratique » qui agonise elle aussi depuis longtemps sous la spéculation (celle, statistique, des sondages, celle

médiatique de l'information). L'illusion démocratique est universelle, liée au degré zéro de l'énergie civile. De la liberté il ne reste que l'illusion publicitaire, c'est-à-dire le degré zéro de l'Idée, et c'est elle qui règle notre régime libéral des Droits de l'homme.

Nous rêvons tous sans doute dans quelque inconscient collectif de la résurrection de l'histoire, mais il ne faut pas prendre ses rêves pour des réalités. Cet état confus de décongélation, de réhabilitation, de rédemption libérale et d'assomption des Droits de l'homme, cet état de choses fait partie d'un réchauffement de l'histoire et non d'une effervescence révolutionnaire. Il ne faudrait pas confondre l'extase et la béatification. Or nous sommes actuellement en pleine phase de béatification, de consensus religieux sur les valeurs acquises (ou déjà perdues). D'où, soit dit en passant, l'étonnante prééminence médiatique de la figure du pape, qui traverse le monde entier (même le Sahel islamique !) en bénissant toutes les formes de métissage et de repentir, tout en s'assurant des formes durables de servitude volontaire. La religion formelle étend son empire, tout comme l'économie spéculative étend le sien à travers la Bourse et les mouvements de capitaux. Dans les nouvelles formes de religion comme dans les nouvelles formes de spéculation, nous vivons l'illustration éclatante de ce que Hegel appelle « la vie, mouvante en soi, de ce qui est mort ».

Autre chose laisse pressentir qu'il ne s'agit pas à l'Est d'un véritable sursaut de l'histoire. C'est la facilité étrange avec laquelle tous ces pouvoirs communistes se sont effondrés. Ils n'ont pas été vaincus : il a suffi qu'on y touche pour qu'eux-mêmes s'aperçoivent qu'ils n'existaient plus. C'est comme dans les dessins animés, lorsque le funambule qui

se balance au-dessus du gouffre voit soudain qu'il n'y a pas de fil – il tombe d'un seul coup, il passe sans transition de l'imaginaire dans le réel (c'est le ressort fondamental des cartoons). Cela rejoint l'effondrement magique du sens dans le trait d'esprit. Dans le *Witz*, c'est comme si la structure linéaire du langage n'avait jamais existé et du coup s'effondre d'elle-même, avec une évidence incompréhensible. Il ne s'agit pas d'une « libération » du langage, ni de sa dislocation sous l'effet de contenus inconscients, mais d'une forme accidentelle extrême où le langage semble vouloir, au-delà de son opération volontaire, se prendre à son propre vertige. Freud a bien décelé ces attracteurs étranges que sont la condensation, le déplacement, l'ellipse, la réversibilité. Des formes, et non pas des valeurs. Et c'est justement à une théorie des formes, plus qu'à une quelconque théorie des rapports de forces, que doivent être rapportés les événements récents. Les systèmes communistes n'ont pas succombé à un ennemi externe, ni même à un ennemi interne (sinon ils auraient résisté), mais à leur propre inertie, profitant en quelque sorte de l'occasion pour disparaître (ils en avaient peut-être assez d'exister ?). Des systèmes entiers se sont désimmunisés et effondrés en eux-mêmes, comme ces immeubles subtilement dynamités d'avance. Ils se sont engouffrés dans leur propre vide. Or cette forme-là d'enchaînement, de réaction en chaîne, de supraconductivité de l'événement, cette forme-là est merveilleuse, comme celle du trait d'esprit, comme tout ce qui échappe aux lois rationnelles de la communication. Ce qui s'est passé à l'Est n'est pas passé par les voies de l'idéologie et de la violence historique. C'est presque un événement viral, donc mystérieux dans sa forme – un peu comme tout ce qui nous arrive aujourd'hui par la voie des modèles et des images.

Cette forme seule est impressionnante et peut agir elle-même comme attracteur étrange – sur l'Ouest en particulier.

Le spectacle de ces pouvoirs qui implorent avec une telle facilité devrait faire trembler ceux de l'Ouest, ou ce qu'il en reste, car ils n'existent guère davantage. Nous avons connu en 1968 l'épisode d'un pouvoir s'effondrant presque sans violence, comme convaincu de son inexistence par le simple miroir des foules et de la rue. Ce sont d'ailleurs des images de 68, avec la même ambiance, les mêmes visages, qui nous sont venues de Prague et de Berlin. L'inexistence du pouvoir est certes moins visible à l'Ouest, à cause de sa haute dilution et de la transparence qui lui permet de survivre. À l'Est, il était opaque, et à haute concentration, si bien qu'il a suffi d'une dose de plus, comme dans un cristal instable pour le faire se liquéfier.

Il est donc possible que les pays de l'Est nous refilent ce modèle de déconfiture virale, de virulence déconstructive des pouvoirs. En échange, nous leur refiletions notre virus libéral, notre compulsion d'objets et d'images, de media et de communication, virus dévastateur cette fois de la société civile. Virus contre virus. Il s'agirait au fond dans tout cela du dernier épisode de la guerre froide, une sorte de contamination réciproque entre les deux blocs jadis protégés l'un de l'autre par l'existence du mur. Derrière l'apparente victoire de l'Occident, il est évident au contraire que l'initiative stratégique est venue de l'Est, non plus cette fois par agression, mais par désagrégation, par une sorte d'autoliquidation offensive qui prend tout l'Occident au dépourvu. Dans l'éternelle situation dissuasive des deux blocs, situation bloquée, l'avantage ne pouvait que revenir à la partie qui, d'une façon ou d'une autre, se retrouverait désarmée. Par la force des choses, qui peut correspondre à l'intelligence

de sa propre faiblesse, Gorbatchev a su prendre ce virage stratégique du désarmement, de la déconstruction réelle de son propre bloc, et par là de tout le dispositif mondial. C'est en quelque sorte le trait d'esprit du communisme agonisant. Car la déstabilisation quasi volontaire du bloc oriental, avec la complicité des peuples, est aussi une déstabilisation de l'Occident. Méfions-nous de la vision candide d'une histoire gelée qui tout d'un coup se réveille et reprend automatiquement, telle une tortue, le chemin de la mer (de la démocratie). C'est bien plus compliqué que cela.

Une fois levée l'hypothèque du Mur, on s'aperçoit qu'il protégeait peut-être encore plus l'Ouest que les pays de l'Est. Une fois passée l'illusion triomphale d'une annexion de l'Est par l'Ouest, pour la plus grande gloire de la démocratie bien sûr, on pressent que ça pourrait bien être le contraire – l'Est cannibalisant l'Ouest par le chantage aux Droits de l'homme et à la misère.

L'arme de l'Est, ce n'est plus la bombe H, c'est Tchernobyl, c'est l'accident, le virus accidentel, le virus de sa propre décomposition – Tchernobyl, dont le nuage radioactif, en franchissant les frontières beaucoup mieux que les divisions blindées, a préfiguré l'écroulement du Mur et la contamination progressive du monde occidental. Bush peut bien désarmer en faisant semblant d'avoir gagné la guerre froide, c'est l'URSS et Gorbatchev qui ont inventé la véritable bombe à dépression, la plus sûre, celle qui fait de sa propre dépression une bombe.

Le bloc de l'Est détruisant allègrement ses propres fondements idéologiques et bureaucratiques, c'est plus qu'une péripétie ou une ruse de l'histoire, c'est un trait d'esprit, un trait de renversement ironique, qui force l'histoire à se lire à l'envers. Peut-être un tel défi involontaire ne pouvait-

il venir que des confins d'un empire dont aucune lueur d'ironie, sinon crépusculaire, n'était parvenue en un demi-siècle. L'allemand qualifierait d'*Ubermut* cette sorte d'humour transcendante, d'allégresse historique du renversement. La véritable liberté n'est certes pas celle des Droits de l'homme, c'est celle qui jaillit de cette tournure ironique de l'histoire (l'actualité n'est jamais en reste d'ironie, même à l'Ouest : Noriega bafouant Bush et se réfugiant à la chancellerie du Vatican, ça ne manque pas d'un certain humour).

De toute façon, ce qui va se passer dans cette transfusion du Bien et du Mal, au-delà du ravalement des libertés et de l'alignement des façades démocratiques, reste un mystère.

Car le Mal n'est pas simplement le refoulé. S'il n'était que cela, il suffirait de le défourler, de le « libérer » comme on est partout en train de le faire (à l'Est en particulier, où la barrière du Mal est levée). Mais on va bientôt s'apercevoir que le Mal est autre chose que cela, qu'il passe fort bien à travers toute libération, et qu'en démantelant l'empire visible du Mal, on libère du même coup la forme profonde du maléfice. Le Mal profite de la transparence (glasnost) et devient la transparence des choses mêmes.

Le Mal était visible, opaque, localisé dans les territoires de l'Est. Nous l'avons exorcisé, libéré, liquidé. Mais a-t-il cessé pour autant d'être le Mal ? Pas du tout : il est devenu fluide, liquide, interstitiel, viral – c'est cela la transparence du Mal. Ce n'est pas lui qui est transparent au sens où on verrait à travers, c'est lui qui transparait à travers toutes choses, quand elles perdent leur image, leur miroir, leur reflet, leur ombre, quand elles n'offrent plus de substance, de distance ni de résistance, quand elles deviennent à la fois immanentes et insaisissables par excès de fluidité et de luminosité. Tant que le Mal était opaque, obscène, oblique,

obscur, il y avait encore une transcendance du Mal, et on pouvait le tenir à distance. Désormais il devient immanent et interstitiel (il prend en particulier en Occident la forme du terrorisme comme virus filtrant. C'est le terrorisme politique, mais ce sont toutes les virulences, biologiques, sexuelles, électroniques, médiatiques). Avec les événements de l'Est, ce thème reçoit une illustration éclatante, et le Mal entre dans une phase de dissémination définitive. Le communisme éclaté, déstabilisé, va passer dans les veines de l'Ouest sous forme métabolique et subreptice, et le déstabiliser à son tour. Ce ne sera plus la violence de l'Idée, mais ce sera le virus de la désimmunisation. Un communisme qui se dissout est un communisme qui a réussi.

Une des conséquences de cette transfusion Est-Ouest est l'élimination des transfuges qui servaient de cordon ombilical entre les deux blocs, réprouvés d'un côté, célébrés de l'autre, mais complices de l'un et de l'autre. À travers les dissidents comme avant-garde politique des pays de l'Est et refuge de l'avant-garde intellectuelle occidentale, l'Est et l'Ouest ont mené pendant des années, à travers la course aux armements, une sorte de dialogue de sourds. Certains, parmi les dissidents, ont analysé l'ambiguïté de cette situation. Sakharov lui-même. Mais Sakharov est mort. Il est mort significativement lorsque la dissidence victorieuse n'avait plus de sens. Les dissidents ne supportent pas la décongélation. Ils doivent mourir, ou bien alors devenir président (Walesa, Havel), dans une sorte d'amère revanche qui consacre de toute façon leur mort en tant que dissident. Ils vivaient dans le cinéma muet du politique, ils sont tués par le cinéma parlant. Eux dont la force était dans le silence (ou la censure), ils sont condamnés à parler, et à être dévorés par la parole. Quand

les sociétés de l'Est rattrapent et absorbent leurs dissidents, comme lorsque la société occidentale rattrape et absorbe ses avant-gardes, c'est la fin de la modernité. À l'Est comme à l'Ouest, c'est la fin de l'Idée. Le consensus organique marque l'aube des sociétés post-modernes non conflictuelles et réconciliées. L'effondrement du Mur est l'accident visible d'un événement invisible qui touche toutes ces sociétés depuis au moins vingt ans : l'effondrement de la division, du clivage interne à chacune d'elles, de la structure conflictuelle née avec les bouleversements et les révolutions de l'ère moderne.

Les intellectuels occidentaux qui incarnaient cette rupture, cette division interne des sociétés et des consciences, sont eux-mêmes voués à disparaître comme les acteurs du cinéma muet.

Quant aux pro-dissidents occidentaux, aux belles âmes solidaires, que va devenir leur solidarité ? Eux aussi sont condamnés. Ils parlaient pour les autres, vont-ils avoir le courage de se taire ? Non, ils courent vers les lieux du crime, vers le mur de Berlin, car c'est bien là le lieu du crime et du sacrifice, là où le mur s'écroule, c'est la fin de leur carrière. Il n'y a plus d'Autre abominable (les communistes), il n'y a plus d'Autre adorable (les dissidents).

Quid de Zinoviev ? Quid de sa ligne cynique, allègrement nihiliste et paradoxale (Cioran : l'histoire se meurt parce qu'elle manque de paradoxe) ? Le paradoxe du communisme, selon Zinoviev, c'est d'être à la fois une solution arriérée, une fin de l'histoire, l'empire du Mal, *et* la solution définitive, parce qu'il a fait, ce que n'a pas fait l'Occident, l'expérience du pire et qu'il en a tiré les conséquences. C'est donc une solution d'après la catastrophe (quelle qu'elle soit, troisième guerre mondiale ou autre), solution finale à la

survie de l'espèce, et donc un modèle inévitable et définitif, tout en étant dépassé au niveau de l'économie et de l'histoire – ce paradoxe va devenir brûlant à l'épreuve de la réunification des deux mondes. Car l'échec humain et idéologique du communisme ne compromet pas du tout sa puissance et sa virulence comme modèle anthropologique. C'est une sorte de gigantesque leurre du social et du politique qui aurait réussi, même et surtout s'il se détruit, une sorte de stratégie du pire qui s'imposerait à tous comme dernier rempart de l'immunité, *une prise en charge de l'homme contre lui-même* à l'échelle universelle. En face, il n'y a que la transparence de la démocratie, incapable de contenir l'irradiation du Mal.

Il y a d'ailleurs un paradoxe des sociétés occidentales, inverse et équivalent de celui du communisme : car si elles offrent tous les signes de sociétés plus développées et plus ouvertes, en même temps elles louchent sur le passé comme sur un vide qu'elles ont creusé derrière elles, tout en absorbant le futur. C'est comme l'histoire du camion et du trou : des ouvriers creusent un trou, ensuite ils le chargent sur un camion, mais lors d'un cahot sur la route, le trou tombe, et, en reculant, le camion tombe dans le trou. Ce camion et ce trou, c'est nous : nous sommes lourds d'un trou de mémoire, lourds du vide rétrospectif de notre histoire, si bien que nos sociétés ne savent même plus si c'est vers l'avenir qu'elles se dirigent. Elles surfent sur leur richesse actuelle et problématique. Derrière leur mobilité, leur accélération apparentes, elles se sont immobilisées dans leur cœur et dans leurs finalités, c'est bien pour cela qu'elles accélèrent d'ailleurs, mais elles le font par inertie.

La rencontre entre ce type de sociétés de mobilité maxi-

male, mais immobiles dans leur cœur, et les sociétés de l'Est, pétrifiées à l'extérieur, mais nullement inertes dans leur for intérieur, devrait être hautement dramatique ou totalement ambiguë. Comme la transfusion sanguine aujourd'hui, celle du Bien et du Mal présente bien des risques. Nous risquons de leur refiler tous nos germes, ils risquent de nous refiler tous les leurs (c'est ainsi que se passent les contacts entre cultures ou races dissemblables). Dans un premier temps, il va falloir ravalier soixante-dix ans de « retard » – mais sommes-nous si sûrs que ça va se passer dans ce sens-là ? Au lieu que ce soit les pays de l'Est qui accélèrent dans le sens des démocraties modernes, c'est peut-être nous qui allons dériver dans l'autre sens, revenir en deçà de la démocratie même et tomber dans le trou du passé. Ce serait l'inverse de la prophétie d'Orwell (curieusement on n'en a plus reparlé ces temps-ci, alors que l'effondrement de Big Brother aurait dû être célébré pour mémoire, ne fût-ce que pour l'ironie de la date qu'Orwell avait fixée pour l'échéance totalitaire, et qui est devenue à peu de chose près celle de son effondrement). Plus ironique encore est le fait que ce n'est pas du tout la réécriture totalitaire (stalinienne) du passé qui nous guette, mais la réécriture démocratique de l'histoire : l'effacement de l'image même de Staline et de Lénine, les rues et les villes débaptisées, les statues dispersées, bientôt rien de tout cela n'aura existé. Encore une ruse de l'histoire – ce n'est jamais la dernière, mais c'est toujours la meilleure.

Rewriting démocratique : le scénario est bien parti. Tout le monde fait le ménage. On liquide, on solde toutes les dictatures, si possible avant la fin du siècle (avant Noël pour l'Europe de l'Est, afin que tout resplendisse dans une nouvelle Nativité). Émulation merveilleuse, aussi stupéfiante

que la tolérance qui a régné sur tout cela jusqu'ici. Tous solidaires dans la liquidation ! Effacer les points noirs de la planète, comme on efface ceux du réseau routier national, comme on efface ceux d'un visage : chirurgie esthétique élevée au niveau du politique et d'une performance olympique internationale.

Bien sûr, on ne peut pas croire un seul instant à ce grand rallye démocratique. Non pas qu'il y ait là une stratégie machiavélique, mais la mariée est trop belle. Ce soudain consensus est suspect. La disparition comme par enchantement de toute contradiction (la Chine a fait une rechute provisoire, et ce qui reste du communisme mondial n'est plus qu'un parc d'attractions – avec un peu d'imagination, Cuba pourrait être rattaché à Disneyworld, qui n'est pas loin, dans le cadre d'un écomusée mondial), cette disparition est plus que suspecte. Quelque chose nous dit qu'il ne s'agit pas là d'une évolution historique, mais d'une *épidémie* de consensus, d'une épidémie de valeurs démocratiques, c'est-à-dire d'un effet viral, d'un effet de mode triomphal. Si les valeurs démocratiques se diffusent si bien, par capillarité ou effet de vases communicants, c'est qu'elles se sont liquéfiées, c'est qu'elles ne valent plus rien. Tout au long de la modernité, elles ont valu cher, et elles se sont payées cher. Aujourd'hui, elles se soldent, et on assiste à une surenchère des valeurs démocratiques qui ressemble fort à une spéculation en roue libre. La probabilité devient forte alors d'un krach de ces mêmes valeurs, tout comme dans la spéculation financière.

Il est clair que la dissuasion ultime est venue de l'Est – non plus celle de l'équilibre de la terreur, qui a fait que, pendant quarante ans, l'événement de la guerre ato-

mique n'a pas eu lieu, mais celle du déséquilibre de la terreur, qui fait que la confrontation elle-même n'a plus lieu. Dissuasion par autodissolution, démantèlement, désescalade, désarmement unilatéral, autodéstabilisation qui déstabilise complètement l'adversaire, stratégie de la faiblesse, inattendue et imprévisible pour ses protagonistes eux-mêmes, mais d'autant plus efficace – stratégie de la disparition, de la dispersion, de la dissémination, de la contamination, de la virulence par fragmentation. Car non seulement les armes et le matériel et les cerveaux de l'ex-URSS vont se disperser de par le monde, mais le modèle de la désagrégation va irradier lui aussi, plus efficace que mille bombes atomiques. Le communisme intégré et totalitaire pouvait être mis sous scellés et neutralisé. Le communisme désintégré devient viral, il devient capable de franchir son propre mur et d'infecter le monde entier, non par l'idéologie ni par son modèle de fonctionnement, mais par son modèle de dysfonctionnement et de déstructuration brutale. Bien sûr, est-ce encore le communisme ? En tout cas, il rayonne sur le monde, ce qu'il n'a jamais pu faire ni par les armes, ni par la pensée, il rayonne sur le monde entier par l'événement de sa disparition. Dans ce sens-là, on peut dire qu'il triomphe, puisque le communisme parfait, le communisme réalisé, comme l'utopie réalisée, c'est celui qui a disparu. Dans ce sens aussi, les conséquences de l'autodissolution soudaine du communisme sont peut-être plus incalculables encore que celles de son apparition à l'aube de ce siècle. Non par l'idéologie, mais par l'autodafé de ses propres principes, par le passage à l'acte inconditionnel de la capitulation. Par l'idée, il avait ouvert une voie monolithique et totalitaire, par le passage à l'acte en sens inverse il ouvre pour toutes les structures, tous les

empires, la voie de la dislocation. Au capital, l'Est aura victorieusement opposé la capitulation.

C'est Tchernobyl qui aura été le véritable point de départ de ce renversement stratégique involontaire, mais génial, qui aura déstabilisé le concept même de rapports de forces pour en faire une stratégie des rapports de faiblesse, et changer complètement les règles du jeu. Jusque-là, les choses sont gelées, pas d'*acting out* militaire et offensif possible, tout culmine dans la guerre des étoiles, scénario impossible, les bombes orbitales sont virtuelles, elles n'explorent pas. La seule véritable bombe explose, ou implose sur place, par surfusion : c'est Tchernobyl, et c'est un *acting out* accidentel. Cette bombe-là, c'est l'Est qui l'a fait exploser en son propre cœur, et c'est elle qui, par le premier nuage atomique, a franchi sans coup férir le Mur et les frontières, inaugurant la fusion entre les deux mondes par infiltration radio-active. L'explosion initiale du Nouvel Ordre Mondial sera quand même bien venue de l'Est, et la contamination est allée d'Est en Ouest. À partir de Tchernobyl, le mur de Berlin n'existe plus. Symboliquement, c'est donc quand même la fusion nucléaire qui préside à la confusion politique, transpolitique, des blocs. Par l'accident suicidaire de Tchernobyl, l'ex-URSS avoue à la fois son impuissance, sa défaillance, et en même temps refile tout le paquet à l'Occident, avec la charge de gérer la faillite, tout un univers en faillite, celui du communisme d'abord, mais bientôt subtilement celui du capital lui-même. Jusqu'ici, le communisme cherchait le maillon le plus faible de la chaîne capitaliste. Tout à coup il découvre qu'il est le maillon le plus faible et, en se détruisant lui-même, en craquant presque accidentellement, il précipite l'autre monde vers sa perte, il le force à se nier en tant qu'ennemi, il contamine les défenses de l'autre, il

exporte son propre suicide économique et politique. L'enfer captif du communisme s'est trouvé libéré. Désormais, la barrière qui séparait l'enfer du paradis a été liquidée. Et dans ce cas, bien entendu, la liquéfaction est générale, et c'est toujours l'enfer qui submerge le paradis.

Soljenitsyne (contre Sakharov et son idée de faire converger les deux blocs ennemis pour unir leurs qualités réciproques) : « Que peuvent donner deux sociétés affligées de vices aussi rédhibitoires, lorsqu'elles se rapprochent et se transforment au contact l'une de l'autre ? Une société deux fois plus immorale. » Le rêve de la pluralité, c'est cela : que les différences s'échangent comme des qualités positives. Tandis que ce qui triomphe toujours dans l'échange des différences, dans le dialogue, c'est l'échange et l'addition des qualités négatives. La fusion tourne toujours à la confusion, et le contact à la contamination. Nous en avons l'exemple aujourd'hui avec le Sida et l'éventualité fatale qui pèse sur tout rapprochement sexuel – mais il en est de même pour les ordinateurs : la connexion maximale entraîne une vulnérabilité maximale de tous les réseaux (on s'oriente maintenant vers les ordinateurs fermés, il semble en effet que les réseaux transmettent les virus encore plus vite que les informations). La confusion génétique opère dans le même sens. C'est une des formes du principe du Mal qu'il procède toujours plus vite que le bien.

Soljenitsyne a donc raison contre Sakharov, tout en objectant à cette confusion immorale. Mais nous n'avons rien contre le vice et l'immoralité. S'ils doivent se redoubler dans la confusion des deux mondes, c'est peut-être mieux, à tout prendre, que l'ordre austère et puritain de la dissuasion et de l'équilibre de la terreur. Une société mondiale tout entière corrompue, un seul empire, celui de la confusion, un Nou-

veau Désordre Mondial qui allierait aux virus filtrants du communisme le charme discret des Droits de l'homme et de la nature ?

Il peut sembler que le mouvement de la richesse et de l'abondance, qui circule d'Ouest en Est, l'emporte sur l'autre. Mais ce qui circule d'Ouest en Est, c'est surtout l'illusion de la victoire. Ce qui circule dans l'autre sens est plus subtil et plus meurtrier : le virus de la faiblesse, les formes multiples de désaffection, la fin de toute illusion démocratique. Bref, rien n'est joué, et nul ne peut dire qui l'emportera, qui déstabilisera l'autre le premier, des pays riches et performants, ou de ceux dressés par le marxisme à l'aboulie et à la corruption ? De l'incurie ou de l'efficacité ? De l'apathie fatale ou de la performance ? L'enfer captif du paradis, ou le paradis captif de l'enfer ? C'est mentalement désormais, et non par les armes ou par les idées, que les deux univers s'opposent, dans la promiscuité artificielle du Nouvel Ordre Mondial. C'est ici que commence la transparence du Mal. C'est ici qu'on va voir, une fois réunies toutes les conditions de l'ordre, combien le désordre est irrésistible – une fois réunies toutes les conditions du Bien, combien le Mal est irrésistible, comment il circule dans le même réseau artériel que le Bien et se nourrit de lui, en toute innocence, en toute perversité. C'est Dracula contre Blanche-Neige (le mythe draculéen grandit partout au fur et à mesure que s'effacent les mythes faustien et prométhéen). Or on devine lequel va sucer le sang de l'autre, une fois brisés leurs cercueils de verre.

C'est en Allemagne que se joue le télescopage des deux mondes, avec Berlin pour épïcêtre, car là, c'est de la réunification, paradoxalement, que surgit l'antagonisme. Ce

n'est pas de l'affrontement, mais du rapprochement de deux univers que naissent la violence, la dissension des mentalités. Mais l'échec historique de l'un face au succès fulgurant de l'autre peut tourner au défi, et ceux mêmes qui louchaient sur cette richesse lorsqu'elle était interdite peuvent fort bien récuser profondément le modèle occidental, simplement pour ne pas se désavouer. Les gens de l'Est se sont certainement fait, au fil de leurs malheurs, une opinion de l'histoire et de ses effets pervers. Des deux univers opposés, celui du Capital et du Travail, ils ont vu, contre toute prévision théorique, s'effondrer celui du Travail. Logiquement, ils doivent en avoir tiré une leçon de non-travail et d'irresponsabilité collective. En tout cas, il ne sera certainement pas facile de les reconvertir au culte libéral de la performance.

Ainsi commence la réversion des valeurs occidentales. Non seulement par l'infiltration des métropoles par un Quart Monde qui, à l'inverse du Tiers Monde, n'a plus d'autre territoire que celui qu'il déstabilise de l'intérieur, mais aussi par l'osmose d'un monde de l'Est en décomposition, et qui fait de cette décomposition, sinon une stratégie, du moins un piège, un leurre, une politique du pire. Or on sait qu'une des caractéristiques de l'Occident, incarnée à la perfection par les Américains, lors de la dernière guerre du Golfe, est de tirer sur les leurs.

La perfusion des valeurs occidentales au-delà du rideau de fer le cède aujourd'hui à la percolation, à l'infiltration sournoise de l'impuissance, de l'incurie, de la mauvaise volonté technologique, économique, démographique d'un autre univers longtemps tenu pour résiduel, retardé, sous-développé, et qui se lève aujourd'hui comme un protagoniste à part entière, un protagoniste à part égale, et peut-être même supérieure, dans la mesure où son *potentiel d'impuis-*

sance est supérieur à notre potentiel de puissance. Or, contrairement à l'évidence qui laisse croire que toutes les cultures sont pénétrables par l'Occident, c'est-à-dire corruptibles par l'universel, c'est l'Occident qui est éminemment pénétrable. Les autres cultures (y compris celles de l'Est), même lorsqu'elles donnent l'impression de se vendre, ou de se prostituer aux biens matériels ou aux idéologies occidentales, justement, derrière le masque de la prostitution, restent impénétrables. On peut les abolir physiquement ou moralement, mais on ne peut pas les pénétrer. Cette étrangeté est liée à leur complicité avec elles-mêmes. L'Occident, lui, est étranger à lui-même, et on y entre comme dans un moulin.

La logique de ce défi est étrangère à celle du Nouvel Ordre Mondial, économique et libéral. Dans l'ordre du pouvoir et de la richesse, on veut la mort de l'autre pour prendre sa place. Ce que veulent par contre ces cultures réfractaires, incompatibles, ce qu'elles revendiquent, ce n'est pas la place, c'est la mort de l'Occident, au risque de leur propre mort. L'Occident, toujours naïf, croit qu'on en veut à son pouvoir et à sa richesse, et, encore plus naïf, croit à la compatibilité de toutes les cultures. Mais, même lorsque les « autres » semblent revendiquer leur part du gâteau, c'est encore une façon allégorique de vouloir sa mort.

L'Occident découvre les pays de l'Est, exsangues, comme il a découvert jadis les survivants des camps de concentration. Le danger est de les alimenter trop vite, car on les fait mourir. Mais, de toute façon, sauvés ou non, ils vivent dans un autre espace – catastrophés. Ils ne réintégreront jamais le nôtre. Bien sûr, on fera tout pour effacer ce passé de leur mémoire. En vain. Ce sont eux au contraire qui nous aspirent

dans leur espace vide, tout comme les morts et les survivants des camps ont aspiré nos dernières velléités de culture, de droit et de morale dans l'espace vide et le souvenir impuissant de l'extermination. L'attraction du vide est irrésistible. La « victoire » de l'Occident ressemble assez à une dépressurisation de l'Occident dans le vide du communisme, dans le vide de l'histoire.

Tout ce qui avait commencé avec Tchernobyl, comme stratégie froide, presque involontaire, se poursuit allègrement. Dix ou vingt centrales atomiques soviétiques sont là, en attente de fissure et de fusion, comme des bombes à retardement, impossibles à neutraliser, et qui prolongent le suspense d'une drôle de guerre froide accidentelle, donc sans rétorsion possible. Au contraire, l'adversaire est amené à vous prendre en charge pour éviter la catastrophe. Toute la stratégie de l'ex-Empire s'organise ainsi, au prix de la misère, des radiations ou de la guerre civile, autour du trou noir où il serait tombé lui-même, mais où il entraîne l'un après l'autre tous les anciens adversaires, et l'histoire elle-même, la faisant refluer vers un passé incertain, un stade fœtal où se heurtent les fantômes des anciens conflits, des anciens nationalismes avec celui des armes atomiques désormais inutiles (et qui grâce à cela vont pouvoir être généreusement disséminées).

À cela s'ajoute la dissémination aux enchères de l'armée soviétique, qui, tout comme l'État, se solde en pièces détachées. Jamais on n'avait vu une chose pareille, l'évanouissement de l'État le plus fort et de la première armée du monde. Nous ne sommes pas assez conscients de cette grande première mondiale – espérons que ce n'est qu'une répétition générale. Ce qui aurait dû être une source de

jubilation universelle s'est passé presque dans l'indifférence – signe de la nullité des temps. Mais il faut voir ce que signifient cette dislocation de l'Armée rouge et cette braquerie de la puissance nucléaire. Elle équivaut à sa dissémination dans toutes les dimensions du globe. L'armement, comme l'atome, devient viral et interstitiel, une fois perdue sa référence d'usage.

L'illusion est d'ailleurs de penser que l'effondrement des grands empires ouvre sur un renouveau de l'histoire, alors que c'est tout simplement la voie ouverte aux métastases de l'empire. L'hypothèse la plus probable, c'est que nous avons affaire non pas à une disparition, mais à une dissémination de l'empire dans tous les micro-empires locaux, provinciaux, territoriaux. C'est la même homologie du détail et de l'ensemble que dans l'hologramme : le miroir de l'empire est brisé, mais chaque fragment en conserve l'image. Les grands systèmes disloqués (ce n'est pas fini d'ailleurs, attendons la fin de l'Empire américain, et celle des nations « historiques ») trouvent le moyen de se perpétuer d'une autre façon, non par filiation dynastique comme jadis, mais démultiplication fractale en quelque sorte, par scissiparité : micro-impérium, micro-dictatures, micro-autarcies qui portent en elles, en miniature, tous les stigmates et les vices de l'empire. Reconduction de la même servitude, cette fois gérée à l'échelon identitaire (que ce soit celui de l'individu, du groupe, de l'ethnie ou de l'entreprise). La fin des empires, c'est le règne illimité des micro-systèmes asservis. Même la fin de l'empire nucléaire va dans le même sens : la dissémination de l'arme atomique aura pour effet d'asservir les autres nations au même dispositif de dissuasion, au même équilibre consensuel.

Et le politique dans tout cela ? Le politique est mort avec les grands empires. Leur perpétuation sous d'autres formes, éclatées, irradiées, décentrées, périphériques, cette seconde vie des grands empires sous forme rétrovirale si on peut dire, infectant génétiquement tous leurs déchets, tous leurs sous-produits, toutes leurs cellules de base, tout cela ne relève plus du politique, mais du transpolitique. Transpolitique mou, décentré, à haute dilution, où les options idéologiques sont indifférentes, la violence historique minimale (il ne s'agit plus, dans la plupart des conflits, que d'une violence homéopathique, policière, interne aux systèmes).

Le politique est mort en substance avec les passions historiques soulevées par les grandes idées et les grands empires. Le transpolitique, lui, ne connaît qu'une seule passion : celle du travail de deuil et du recyclage (les intellectuels connaissent la même péripétie, celle du travail de deuil sur la morale et la conscience universelle). Une seule énergie, inépuisable : celle de la gestion des résidus. La nouvelle force de travail, surgie en cette fin de siècle, c'est la force de travail du deuil. On recycle l'énergie du cadavre, comme Romain Gary recyclait en énergie matérielle la charge spirituelle des âmes mortes (« Charge d'âme »), comme Jarry faisait pédaler les morts, désormais infatigables, puisque pédalant par inertie. En tant que raté, ce travail de deuil est interminable – il se perd dans la mélancolie des systèmes homéopathiques et homéostatiques, où même la reconnaissance de la mort, l'intuition de cette mort (du politique) est impossible, car elle réintroduirait un virus fatal dans l'immortalité virtuelle du transpolitique. Le problème est le même pour la liberté : la moindre réinjection d'une dose de liberté, ou même d'une problématique de la liberté,

introduirait un virus fatal dans l'enchaînement des réseaux, qui est celui de la servitude volontaire – micro-servitude non violente, consensuelle, écologique, qui succède partout à l'oppression totalitaire.

Le trait le plus drôle de toute cette histoire, l'ironie de la fin, c'est que le communisme se soit effondré exactement comme Marx l'avait entrevu pour le capitalisme, avec la même soudaineté, et une telle facilité au fond que l'imagination n'en a même pas été frappée. Le fait qu'il se soit trompé de vainqueur n'enlève rien à l'exactitude de l'analyse de Marx, cela lui ajoute simplement l'ironie objective qui lui manquait. Le destin s'en est chargé. C'est comme s'il y avait eu substitution de l'un à l'autre, du communisme et du capitalisme, par un malin génie, au dernier moment. Comme si la société occidentale, ayant réalisé à sa façon les prophéties d'une société future (dépérissement de l'État, du politique, du travail, administration des choses et loisir généralisé, même si tout cela est en simulation) en lieu et place du communisme, celui-ci n'avait plus qu'à s'effacer. Admirable division du travail : le Capital a fait le travail du communisme, et le communisme est mort à la place du Capital. Mais cela peut aussi bien se renverser. Car toutes ces perspectives idéales celle du communisme théorique n'étaient peut-être qu'absurdes. Le Capital, lui, a fini par réaliser l'objectif du communisme *réel*, qui était l'échange généralisé. À n'importe quel prix. Justement à n'importe quel prix, car il l'a réalisé sous les auspices du marché et de la marchandise. Mais cela aussi fait partie de l'ironie de l'histoire : l'inversion du sens final – l'illusion finale. On ne peut pas demander aux événements d'être fidèles aux données initiales. Ils se produisent parfois exactement à

l'inverse, sur un mode ironique, tout en engendrant les mêmes conditions finales.

Le Capital a cannibalisé toute négativité, celle de l'histoire et du travail, sur le mode sarcastique – littéralement : dévoreur de la substance même de l'être humain pour la transformer en son essence d'être productif. Il a dévoré la dialectique sans autre forme de procès, par l'assomption parodique des termes opposés, par le dépassement parodique de ses propres contradictions. Ce à quoi on assiste, c'est au triomphe parodique de la société sans classes, à la réalisation parodique de toutes les métaphores utopiques : l'homme de loisir, le pluralisme transdisciplinaire, la mobilité et disponibilité de tous les signes – la cuisinière devenue chef d'État, ou presque (on a vu pis depuis ce vieux rêve léninien). Malheureusement, entre-temps, l'État a disparu, ou presque, par le même effet sans doute qui fait que la cuisinière y accède, sans qu'on sache si c'est la disparition de l'un qui a entraîné la promotion de l'autre, ou l'inverse. De toute façon, quand l'État cesse d'être l'État, la cuisinière cesse d'être la cuisinière – comme dit Brecht : le fait que la bière ne soit pas de la bière est harmonieusement compensé par le fait que le cigare, lui non plus, n'est pas un cigare. Ainsi l'ordre ironique est-il sain et sauf.

L'autre ironie de l'histoire, c'est la forme ubuesque du repentir. Gorbatchev renonce au marxisme ! C'est fantastique ! Que veut dire renoncer ? Peut-on renoncer au marxisme comme on renonce au tabac ou à l'alcool ? Peut-on renoncer à son père et à sa mère ? Peut-on renoncer à Dieu ? En son temps, l'Église a failli renoncer au Diable, ou à l'Immaculée Conception, mais ça ne s'est pas fait. Le

renoncement est le mouvement symétrique et inverse de la croyance – aussi absurde et inutile. Si les choses existent, il est inutile d'y croire. Si elles n'existent pas, il est inutile d'y renoncer. Ainsi le renoncement à la lutte des classes est grotesque : on nie ou on sacrifie la lutte des classes s'il le faut, mais on n'y renonce pas comme à une vieille peau ou à une superstition d'enfance.

Ce renoncement, cette apostasie, est un très mauvais exemple. Et si un jour l'Occident lui aussi devait renoncer au capitalisme. Et si un jour l'Occident était forcé de ressusciter le marxisme, qui fait quand même partie du patrimoine, que diable (le Diable aussi d'ailleurs).

Les charniers de Timisoara

Pourtant il semble que nous soyons fatigués d'alimenter en simulacres la fin de l'histoire, et que nous lui laissions redescendre son cours, que nous soyons fatigués de cette longue simulation de modernité et que nous entrions avec les événements récents, y compris ceux de l'Est, dans une phase de *dessimulation*. Ainsi la guerre du Golfe et les événements de l'Est sont de ces événements quasi irréels qui ont moins de sens en eux-mêmes que le fait qu'ils mettent fin à des choses qui n'avaient plus de sens depuis longtemps (le communisme dans les pays de l'Est, la guerre froide pour le Golfe). Dans ce sens, ce sont quand même des événements symptomatiques, mais ambigus, d'une crédibilité immédiate (via les media), mais d'une indécidabilité fondamentale. Rétrospectivement, il en est de même pour bien des événements passés ou récents : eux non plus ne relèvent plus de la vérité, mais de la crédibilité. L'information rend tout crédible (c'est-à-dire incertain), même les faits antérieurs, même les événements futurs. Le principe

de crédibilité (qui est aussi celui des statistiques et des sondages) s'est substitué aux critères de vérité, et c'est lui le véritable principe de l'information. Cette incertitude est comme un virus qui affecte, ou infecte, toute histoire, toute actualité, toute image, et même si elle est démentie, elle ne peut l'être que virtuellement, car la virtualité fait partie de la réalité même – réalité désormais incertaine, paradoxale, aléatoire, hyperréelle, filtrée par le médium, disjonctée par sa propre image.

D'où l'intérêt de soumettre la guerre du Golfe et la « révolution » roumaine à ce test d'incertitude, de les ajouter à cette somme d'objets invérifiables ailleurs que sur les écrans, immédiatement dégradables dans l'information, bientôt blanchis et oubliés comme n'importe quel spectacle.

Dans le cas de la révolution roumaine, c'est le truquage des morts à Timisoara qui a suscité une sorte d'indignation morale et soulevé le problème du scandale de la « désinformation », ou plutôt de *l'information elle-même comme scandale*.

Ce ne sont pas les morts qui font scandale, c'est la figuration forcée des cadavres dans l'objectif télévisuel, comme jadis celle des âmes mortes dans les registres de l'état civil. C'est leur prise en otage en quelque sorte, et la nôtre du même coup en tant que téléspectateurs mystifiés. Le chantage à la violence et à la mort, surtout pour une cause noble et révolutionnaire, a été ressenti comme pire que la violence elle-même, comme une parodie de l'histoire.

Tous les media vivent de la présomption de la catastrophe, de l'imminence succulente de la mort. Ainsi une photo de *Libération* nous montre un convoi de réfugiés

« qui quelque temps après cette photo *sera* attaqué par l'armée irakienne ». Anticipation des effets, simulation morbide, chantage à l'affect. Même chose sur CNN avec l'arrivée des Skuds. Rien n'est de l'information si ça ne passe pas par cet horizon du virtuel, par cette hystérie du virtuel – non pas au sens psychologique, mais par la compulsion de ce qui est donné, en toute mauvaise foi, comme réel pour être consommé comme irréel.

Jadis on disait, pour déjouer l'artifice : C'est du cinéma ! C'est du théâtre ! C'est de la littérature ! Cette fois on a pu dire, devant la Roumanie et la guerre du Golfe : C'est de la télé !

L'image-photo ou l'image-cinéma passent encore par le négatif (et le projectif), alors que l'image-télé, l'image-vidéo, numérique, de synthèse, sont des images sans négatif, donc aussi sans négativité et sans référence. Elles sont *virtuelles*, et le virtuel est ce qui met fin à toute négativité, donc à toute référence réelle ou événementielle. Du coup, la contagion des images, qui s'engendrent elles-mêmes sans référence à un réel ou à un imaginaire, est elle-même virtuellement sans limites, et cet engendrement sans limites produit *l'information comme catastrophe*.

Est-ce qu'une image qui ne renvoie qu'à elle-même est encore une image ? En tout cas, elle pose le problème de son indifférence au monde, et donc celui de notre indifférence envers elle – ce qui est un problème politique. Quand la télévision devient l'espace stratégique de l'événement, elle se constitue en autoréférence meurtrière, elle devient une machine célibataire. L'objet réel est anéanti par l'information – pas seulement aliéné : aboli. Il n'en reste que des traces sur un écran de contrôle.

Bien des témoignages roumains parlent de cette dépossession de l'événement, de l'expérience vivante qu'ils en ont, par l'immersion dans le réseau médiatique, par leur assignation à résidence devant l'écran télévisuel. Les spectateurs deviennent alors des « exotes » de l'écran, vivant leur révolution comme exotisme des images, eux-mêmes spectateurs exogènes et touristes d'une histoire virtuelle. À partir du moment où le studio devient la centrale et l'écran le seul lieu d'apparition, tout le monde veut y figurer à tout prix, ou bien se regroupe dans la rue sous le faisceau des caméras, qui se filment d'ailleurs les unes les autres. La rue devient un prolongement du studio, c'est-à-dire du *non-lieu* de l'événement, du lieu *virtuel* de l'événement. La rue elle-même devient un espace virtuel. Lieu de la confusion définitive de la masse et du médium, de la confusion en temps réel de l'acte et du signe.

Nulle volonté de communication dans tout cela. La seule pulsion irrésistible, c'est d'occuper ce non-lieu, *cet espace vide la représentation* qu'est l'écran. La représentation (politique aussi) est actuellement une zone dépressionnaire, météorologiquement dépressionnaire, que les media emplissent de leurs turbulences, avec les mêmes conséquences que la dépressurisation soudaine de n'importe quel espace. La plus haute pression de l'information correspond à la plus basse pression de l'événement et du réel.

Même irréalité dans le procès Ceaușescu. Ce n'est pas la procédure juridique elle-même qui est scandaleuse, c'est la bande vidéo qui est inacceptable comme seule trace exsangue d'un événement sanglant. Aux yeux du monde entier cela restera un événement à jamais suspect, pour cette seule raison de détournement scénique, d'une obscénité étrange. Ce jury caché, dont la voix vient frapper les accusés, ces

accusés qu'on nous force à voir alors qu'ils sont virtuellement morts, ces accusés morts qu'on fusille à nouveau pour les besoins de l'information. On pourrait même s'interroger sur la volonté délibérée des acteurs de cette mise en scène de se rendre suspects aux yeux de l'opinion mondiale, comme s'ils jouaient à saboter leur image. En même temps, ce procès Ceaușescu était parfaitement réussi en tant que vidéo-production, témoignant d'un sens aigu de la fonction-image, de la fonction-chantage, de la fonction-dissuasion. Au fond, l'intuition de tout cela s'est affinée à l'ombre de la dictature mieux encore que chez nous. Nous n'avons rien à leur apprendre. Car si les Roumains se sont dopés eux-mêmes par cette spéculation médiatique qui leur a servi d'aphrodisiaque révolutionnaire, ils ont entraîné aussi tous les media occidentaux dans la même démagogie de l'information. En se manipulant eux-mêmes, ils nous ont fait avaler spontanément leur fiction. Nous portons la même responsabilité qu'eux. Ou plutôt, il n'y a de responsabilité nulle part. La question de la responsabilité ne peut même plus être posée. C'est le malin génie de l'information qui fomenté la mise en scène.

Quand l'information se confond avec sa source, il se produit, comme pour les ondes sonores, un effet Larsen, un effet de brouillage et d'incertitude. Quand la demande est maximale (et aujourd'hui partout la demande d'événements est maximale), elle court-circuite les données initiales et produit un effet de réponse incontrôlable. C'est pourquoi nous leur faisons au fond un faux procès en les accusant de manipulation et de mauvaise foi. Personne n'est responsable. Tout se joue dans le cycle infernal de la crédibilité. Dans la conscience obscure des acteurs et des media, il fallait crédibiliser les événements de l'Est, crédibiliser cette

révolution par une surenchère de morts. Et crédibiliser les media eux-mêmes par la référence populaire. D'où un cercle vicieux de la crédibilité, dont le résultat est la *décrédibilisation* de la révolution et des événements eux-mêmes. L'enchaînement logique de l'information et de l'histoire se retourne contre lui-même, entraînant dans son cycle une sorte de déflation de la conscience historique.

Les Américains n'ont pas fait autre chose dans la guerre du Golfe. Par l'excès de leur déploiement et de leur mise en scène, par l'épreuve démesurée de leur puissance et leur maîtrise de l'information, ils ont décrédibilisé et la guerre et l'information. Ils ont été les Ubus de leur propre puissance, comme les Roumains furent les Ubus de leur propre impuissance. L'excès même engendre la parodie qui annule les faits. Et tout comme le principe de l'économie est ruiné par la spéculation financière, ainsi le principe du politique et de l'histoire est ruiné par la spéculation médiatique.

Contrairement à la fiction de solidarité universelle qui entoure les media et les images, les événements ont de moins en moins de sens, de moins en moins de réalité au-delà d'un horizon rapproché. Dans l'espace médiatique, le taux de diffusion est maximal, mais l'indice de résonance est nul. Jadis les faits et les actes avaient une résonance réelle dans un champ limité, celui d'une proximité organique. L'Europe du XV^e et du XVIII^e siècle communiquait d'une façon plus vivante et plus libre que l'Europe télévisuelle et interactive du XX^e siècle. Et cet horizon « naturel » ouvrait sur un universel possible, alors qu'aujourd'hui la promiscuité universelle des images renforce notre exil et nous enferme dans notre indifférence.

Nous sommes convaincus que les pouvoirs de l'Est se

sont effondrés pour avoir enfreint la loi « naturelle et démocratique » de l'information. Tout cela était sous-exposé à la lumière des droits de l'homme, et donc irréel et contre nature. Depuis cinquante ans nous considérons tous ces peuples comme des victimes mystifiées de la dictature, à qui il ne restait d'autre issue que de se rallier à nos merveilleuses valeurs. Comme si nous n'étions pas les otages d'un système tout aussi terroriste que le leur, celui de la fluidité et de la transparence, qui met fin à l'histoire tout aussi efficacement que la congélation bureaucratique des régimes de l'Est. Aujourd'hui que tout est rentré dans la transparence (glasnost !) laquelle se révèle bien sûr truquée et chargée de tous les détritrus de l'histoire, on en viendrait presque à regretter que des peuples entiers sortent de leur obscurité, fût-elle violente et tyrannique, pour devenir la proie des Lumières, pour tomber comme des mouches dans la lumière artificielle de notre liberté, de notre solidarité sans frontières, de notre information sans scrupule. Nous qui respectons tellement la vie privée des individus, nous devrions respecter aussi celle des peuples et leur droit, contre toute morale internationale, d'échapper à ce tribunal moderne de l'information, qui prend toute la tournure d'une inquisition. Car seule l'information a tous les droits, puisqu'elle règle le droit à l'existence.

C'est tout ce pharisaïsme démocratique de l'Occident qui est mis en échec par le cynisme médiatique, par l'usage radical du médium et le mépris radical du message, dont ont fait preuve les Roumains (bien sûrs, ils ne sont là qu'à titre exemplaire). Au fond, ils nous ont donné, volontairement ou non, une bonne leçon. Ils ont piégé en le parodiant notre plus beau gadget technologique : l'image. Par son opération sans scrupule, ils en ont détruit la mythologie. Ils

nous ont aussi donné une bonne leçon de liberté, non en y accédant véritablement, mais en nous piégeant dans un fantasme de libération indexé en fait sur notre demande occidentale. Par leur mise en scène révolutionnaire, ils nous renvoient ce que nous attendions d'eux, selon la ruse en miroir du conformisme, qui aveugle ses victimes – et nous avons été aveuglés.

En même temps, ils nous ont montré que la liberté allait jusqu'à la manipulation ouverte et cynique des faits, alors que nous nous en tenons à une manipulation honteuse. Nous nous en tenons aux formes morales et conditionnelles de la liberté, tandis qu'eux vont jusqu'à la forme inconditionnelle, parodique, paroxystique, de libération de l'image, de libération par l'image. On ne voit pas pourquoi l'image, une fois « libérée », n'aurait pas le droit de mentir. C'est même sans doute là une de ses fonctions vitales, et il est naïf de penser qu'elle allait se libérer au profit de la vérité – tout aussi naïf que de penser que les Roumains allaient se libérer au bénéfice d'une démocratie « véritable ». La vérité est que la libération de l'image la porte tout naturellement à la simulation, et que c'est là sa véritable liberté. Si nous ne voulons pas l'accepter, il faut pourtant en admettre l'évidence : l'image, et avec elle l'information, n'est assignée à aucun principe de vérité ni de réalité.

Voici donc la conscience internationale dupe de son propre idéal et prise à son propre piège. La guerre du Golfe n'a fait qu'accentuer cette impression désastreuse d'avoir été entraînés tellement loin dans la simulation que la question de la vérité et de la réalité ne peut même plus être posée, d'avoir été entraînés tellement loin dans la « libération » du médium et de l'image que la question de la liberté ne peut

même plus être posée. Mais est-ce que le procès de l'information et des media peut vraiment s'ouvrir ? Absolument pas, pour la simple raison que les media eux-mêmes détiennent la clef de l'instruction. Leur innocence est sans appel, puisque la « désinformation » est toujours imputée à un accident de l'information, sans que le principe en soit jamais remis en cause.

Pourtant il y aura quand même eu une sorte de verdict dans cette histoire de Roumanie, et les charniers artificiels auront quand même servi à quelque chose. On peut se demander si les Roumains, par l'excès même de cette mise en scène et le simulacre de leur révolution, n'ont pas joué comme démystificateurs de l'information et de son principe. Car si l'image media a mis fin à la crédibilité de l'événement, l'événement en retour aura mis fin à la crédibilité de l'image. Jamais plus on ne pourra regarder de bonne foi une image de télévision et cela, c'est la plus belle démystification collective que nous ayons connue. La plus belle revanche sur cette nouvelle puissance arrogante, sur cette puissance de chantage à l'événement. Qui dira quelle responsabilité s'attache à la production télévisuelle d'un faux massacre (Timisoara), en regard de la perpétration d'un vrai massacre ? Il s'agit d'un autre type de crime contre l'humanité, de la prise en otage des fantasmes, des affects et de la crédulité de centaines de millions de gens grâce à la télévision, il s'agit d'un crime de chantage et de simulation. Quel est le châtement prévu pour une telle prise d'otage ?

Rien ne saurait corriger cette situation, et il ne faut pas se faire d'illusion : il n'y a pas d'effet pervers, ni même de matière à scandale dans le « syndrome de Timisoara » — c'est tout simplement la vérité (immorale) de l'information, dont la destination secrète est de nous tromper sur le réel,

mais aussi de nous *détromper sur le réel*. Il n'y a pas de pire erreur que de prendre le réel pour le réel et, dans ce sens, l'excès même de l'illusion médiatique nous tient lieu de désillusion vitale. Ainsi l'information se désenchanterait elle-même par ses effets et la violence de l'information serait vengée par le désaveu et l'indifférence qu'elle engendre.

Tout comme il faut se féliciter sans réserve de l'existence des politiciens, qui prennent sur eux d'assumer cette fonction fastidieuse, ainsi faut-il savoir gré aux media d'exister et de prendre sur eux l'illusionnisme triomphal du monde communicationnel, toute l'ambiguïté de la culture de masse, la confusion des idéologies, les stéréotypes, le spectacle, la banalité – d'éponger tout cela dans leur opération. Tout en constituant un test d'intelligence permanent, car où donc mieux qu'à la télévision peut-on apprendre à mettre en doute toute image, tout discours, tout commentaire ? La télévision nous inculque l'indifférence, la distance, le scepticisme, l'apathie inconditionnelle. Par le devenir-image du monde, elle anesthésie l'imagination, elle provoque une abréaction écoeurée, en même temps qu'une poussée d'adrénaline qui porte à la désillusion totale. La télévision et les media rendraient le réel dissuasif s'il ne l'était déjà. Et ceci constitue un progrès absolu dans la conscience, ou l'inconscient cynique de notre époque.

L'illusion de la guerre

Échanger la guerre contre les signes de la guerre.

L'Amérique a mené cette guerre du Golfe comme si c'était une guerre atomique, donc en fin de compte comme substitut d'une troisième guerre mondiale qui n'a pas eu lieu. Une guerre atomique sans l'atome, mais analogue par l'impact, l'instantanéité, la non-confrontation, l'électrochoc. Le premier coup est le dernier – du moins c'est ainsi que se rêvait le duel atomique, mais aucun des adversaires ne s'y est jamais risqué, peut-être parce que, au fond, ni l'un ni l'autre n'y croyait. Le duel atomique, le jeu de la dissuasion était un scénario, tout juste crédible grâce au suspense calculé de l'équilibre de la terreur. Lorsque la perspective d'un clash atomique s'est éloignée définitivement, s'est perdue dans l'espace avec la guerre des étoiles, il a fallu le tester en simulation, dans un wargame en miniature où puisse se vérifier la possibilité d'anéantissement de l'adversaire. Mais, symptomatiquement, on s'est bien gardé

d'aller jusque-là : il fallait sauver Saddam, qui n'aura finalement été que ce mannequin de foire sur lequel on tire à bout portant. Ce n'était qu'un scénario de seconde main.

Ainsi, cette « orgie » militaire n'était pas du tout une orgie. C'était une orgie de simulation, ou une simulation d'orgie. Un mot allemand résume très bien cela : *Schwindel*, qui désigne à la fois le vertige et l'arnaque, la perte de conscience et la mystification.

Les Américains ont mené la même guerre vis-à-vis de l'opinion mondiale – via les media, la censure, CNN, etc. – que sur le terrain des armes. Ils ont usé médiatiquement de la même bombe à dépression, qui pompe tout l'oxygène de l'opinion publique.

L'amnésie, à elle seule, est une confirmation de l'irréalité de cette guerre. Surexposée aux media, sous-exposée à la mémoire. Obsolescence incorporée, comme pour n'importe quel produit de consommation... L'oubli est inscrit dans l'événement même à travers le luxe d'information et de détails comme l'obsolescence est inscrite dans l'objet à travers le luxe d'accessoires inutiles.

Si vous prenez à cœur le millième de ce qui se passe dans un journal télévisé, vous êtes foutu. Mais la télévision nous en protège. Son usage immunitaire, prophylactique, nous protège d'une responsabilité insupportable. Son effet et ses images s'autodétruisent dans les consciences. Alors, le degré zéro de la communication ? Bien sûr : les gens se méfient de la communication comme de la peste.

Pas d'exultation non plus après cette guerre du Golfe (pourtant, c'était une victoire ?). Plutôt une fuite dans l'amnésie et l'hypocrisie. Opération ratée, même en terme chirur-

gical : elle n'a accouché de rien, même les deux cent mille morts n'ont accouché de rien, sinon de cette merveilleuse fausse couche qu'est le Nouvel Ordre Mondial. C'est une guerre sans résultats, mais non pas sans séquelles. Passé le dilemme réalité/irréalité de la guerre, on est retombé dans le réel pur et simple de l'ignominie politique, dans la Realpolitik la plus odieuse : les Chiïtes, les Kurdes, la survie calculée de Saddam... Alors là, les plus ardents défenseurs de la réalité de la guerre finissent par admettre qu'il ne s'est en effet peut-être rien passé. Mais ils ne préjugent que de l'absence de résultat, ils ne jugent pas de l'événement lui-même – en quoi ils se révèlent aussi realpoliticiens que les autres.

Il ne s'agit pas d'être pour ou contre la guerre. Il s'agit d'être pour ou contre *la réalité de la guerre*. L'analyse ne doit pas être sacrifiée à l'expression de la colère. Elle doit être tout entière dirigée contre la réalité, contre l'évidence, ici contre l'évidence de cette guerre. Les stoïciens contestent l'évidence même de la douleur, quand la confusion du corps est à son comble. Ici, il faut contester l'évidence même de la guerre, quand la confusion du réel est à son comble. Frapper au défaut de la réalité. Après, c'est trop tard : on est coincé dans les « voies de fait », dans l'abjection réaliste.

Dans quelque temps, avec le recul, ou dès maintenant, avec un peu d'imagination, on pourra lire *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*¹ comme une nouvelle de science-fiction, comme l'anticipation à chaud, à vif, de l'événement

1. J. Baudrillard, Galilée, 1991.

en scénario de fiction, ce qu'il deviendra plus tard de toute façon. Comme chez Borges la chronique de ces cultures qui n'ont pas existé.

En rendant transparent le non-lieu de la guerre, on lui donne force dans l'imagination, ailleurs que dans le « temps réel » de l'information, où elle s'épuise. On rend force à l'illusion de la guerre, au lieu de tremper dans sa fausse réalité.

De toute façon, et c'est logique, le livre est tombé dans le même trou noir que la guerre. Il s'est effacé aussi vite que l'événement dont il dénonçait l'absence. C'était un non-lieu réussi, comme l'Agence, comme l'apparition à la télévision. Tout était dans l'ordre, puisqu'il s'agissait de quelque chose qui n'avait pas eu lieu.

C'est le *simulacre d'Hélène* qui fut au cœur de la guerre de Troie. Les prêtres égyptiens en avaient gardé l'original (dont on ne sait pas ce qu'il est devenu), lorsqu'elle est repartie vers Troie avec Pâris. Mais, même sans la magie des prêtres, Hélène n'était de toute façon qu'un simulacre, puisque la forme universelle de la beauté est aussi irréaliste que l'or, la forme universelle de toutes les marchandises. Toute forme universelle est un simulacre, puisqu'elle est l'équivalent simultané de toutes les autres, ce qui n'est possible à aucun être réel.

Il y a bien des analogies entre la guerre de Troie et celle du Golfe. Ménélas bat le rappel de tous les guerriers du monde grec, comme Bush de toutes les nations du « monde libre », avant l'expédition. La phase d'incubation de la guerre est très longue (sept ans pour celle de Troie, sept mois pour celle du Golfe), la phase finale est très rapide dans les deux

cas. La victoire grecque fut payée très cher par les vainqueurs, que les dieux s'obstinèrent à punir (meurtre d'Agamemnon, de Clytemnestre, d'Oreste, etc.). Qu'en sera-t-il pour les « vainqueurs » de la guerre du Golfe ? Il est vrai que, cette fois, la guerre n'a pas eu lieu. Cette différence laisse aux Américains quelque espoir, les dieux n'ayant pas vraiment lieu de se venger.

Si l'Hélène de la guerre de Troie fut un simulacre, quelle fut l'Hélène de la guerre du Golfe ? Où était le simulacre, *si ce n'est celui de la guerre elle-même ?*

La gestion de la catastrophe

La fin de l'histoire étant elle-même une catastrophe, on ne peut l'alimenter qu'avec de la catastrophe. La gestion de la fin se confond donc avec la gestion des catastrophes. Et tout particulièrement de cette catastrophe qu'est l'extermination lente du reste du monde.

On a longtemps dénoncé l'exploitation capitaliste et économique de la misère de l'« autre monde ». Il faut en dénoncer aujourd'hui l'exploitation morale et sentimentale – le cannibalisme caritatif étant pire que la violence oppressive. Extraction et retraitement humanitaire de la misère – l'équivalent des gisements de pétrole et des mines d'or. Extorsion du spectacle de la misère, en même temps que de notre condescendance charitable : plus-value mondiale de bons sentiments et de mauvaise conscience. En fait, plutôt que de l'extraction d'une matière première, il faudrait parler d'une entreprise de retraitement des déchets. Leur misère et notre mauvaise conscience font en effet partie des déchets de l'histoire – le tout est de les recycler pour en faire une nouvelle source d'énergie.

Il s'agit d'une escalade dans l'équilibre psychologique de la terreur. L'oppression capitaliste mondiale n'est plus que le vecteur et l'alibi de cette autre forme de prédation morale, bien plus féroce encore. À l'inverse de l'analyse marxiste, on pourrait presque dire que l'exploitation matérielle n'est là que pour extraire cette matière première spirituelle qu'est la misère des peuples, laquelle sert à l'alimentation psychologique des pays riches et à l'alimentation médiatique de notre vie quotidienne.

Réinvestissement du « Quart Monde » (il ne s'agit plus du Tiers Monde « en voie de développement ») comme gisement catastrophique. Blanchissement de l'Occident dans le retraitement du reste du monde comme déchet et résidu. Repentir du monde blanc en quête d'absolution – déchet lui aussi de sa propre histoire.

Le Sud est un producteur naturel de matières premières. La dernière en date est la catastrophe. Le Nord, lui, est spécialisé dans le retraitement des matières premières, et donc aussi dans celui de la catastrophe. Tutelle vampirique, ingérence humanitaire, Médecins sans frontières, solidarité internationale, etc. Phase ultime du colonialisme – le Nouvel Ordre Sentimental n'est que l'avatar du Nouvel Ordre Mondial. La misère des autres devient notre terrain d'aventures. Ainsi l'offensive humanitaire envers les Kurdes, illustrant le repentir des puissances occidentales après les avoir laissé écraser par Saddam Hussein, n'est en réalité que la seconde phase de la guerre, celle qui parachève l'extermination par l'intervention charitable. Nous sommes les consommateurs du spectacle toujours délectable de la misère et de la catastrophe, et du spectacle émouvant de nos propres efforts pour la réduire (lesquels ne font en fait qu'assurer

les conditions de reproduction du marché de la catastrophe) ; là du moins, dans l'ordre du bénéfice moral, l'analyse marxiste s'applique totalement : nous veillons à reproduire la misère comme gisement symbolique, comme combustible indispensable à l'équilibre moral et sentimental de l'Occident.

Pour notre décharge, on peut dire que cette misère, c'est nous qui l'avons produite pour une large part, et qu'il est bien normal que nous en profitions.

Que la détresse du reste du monde soit la base de la puissance occidentale et que le spectacle de cette détresse en soit le couronnement, pas de plus belle preuve que l'inauguration sur le toit de l'Arche de la Défense, par un buffet somptueux offert par la Fondation des Droits de l'homme, d'une exposition des plus belles photos de toute la misère des peuples. Faut-il s'étonner que l'Arche d'Alliance réserve ses espaces à la souffrance universelle, sanctifiée par le caviar et le champagne ?

De même que la crise économique de l'Occident ne sera totale que du jour où il ne pourra plus exploiter les ressources du reste du monde, la crise symbolique ne sera totale que du jour où il ne pourra plus s'alimenter des catastrophes humaines et naturelles de l'autre monde (l'Est, le Golfe, les Kurdes, le Bangladesh, etc.). Nous avons besoin de cette drogue, qui nous sert d'aphrodisiaque et d'hallucinogène, dont les pays pauvres sont les meilleurs fournisseurs, comme des autres drogues d'ailleurs. Nous leur donnons les moyens d'exploiter cette richesse paradoxale par nos media, comme nous leur donnons les moyens d'épuiser leurs richesses naturelles grâce à nos techniques. Toute notre culture vit de ce

cannibalisme catastrophique, relayé sur le mode cynique par l'information, et sur le mode moral par notre aide humanitaire, une façon de l'encourager et d'assurer sa continuité, tout comme l'aide économique est une stratégie de perpétuation du sous-développement. Jusqu'ici le sacrifice financier est compensé au centuple par le bénéfice moral. Mais lorsque le marché de la catastrophe entrera lui-même en crise, selon la logique implacable du marché, lorsque la détresse se raréfiera ou que sa valeur à la marge tombera à force d'être surexploitée, lorsque les malheurs venus d'ailleurs viendront à manquer ou à ne plus pouvoir se négocier comme le café ou autres matières, alors l'Occident sera forcé de produire lui-même sa propre catastrophe, pour subvenir au spectacle et à la voracité symbolique qui le caractérise plus encore que la voracité alimentaire. Il en viendra à se dévorer lui-même. Lorsque nous aurons fini de pomper le destin des autres, nous serons forcés de nous en inventer un. Le Big Krach, le krach symbolique, viendra donc finalement de nous, Occidentaux, mais seulement lorsque nous ne pourrons plus nous alimenter de cette misère hallucinogène en provenance de l'autre monde.

Celui-ci d'ailleurs n'a pas l'air de vouloir abandonner son monopole. C'est à un véritable forcing que se livrent le Moyen-Orient, le Bangladesh, l'Afrique noire, l'Amérique latine en matière de catastrophes et de misère, donc en matière d'alimentation symbolique pour le monde riche. On peut dire qu'ils surenchérisent, accumulant les séismes, les déluges, les famines, les désastres écologiques, et trouvant le moyen de se massacrer entre eux la plupart du temps. Le disaster-show est ininterrompu, et notre dette sacrificielle à leur égard est bien supérieure à leur dette économique. Jamais nous ne leur rendrons la misère dont ils nous accablent

généreusement. Les sacrifices que nous faisons en retour sont ridicules (quelques tornades, quelques menus holocaustes routiers, et quelques sacrifices financiers) mais de plus, une logique infernale fait qu'ils nous reviennent en bénéfices multipliés, alors que nos bienfaits par contre ont ajouté aux catastrophes naturelles, une autre catastrophe sans commune mesure : la catastrophe démographique, véritable épidémie que nous déplorons tous les jours en images.

Bref, la distorsion est telle entre le Nord et le Sud, au bénéfice symbolique du Sud (cent mille morts irakiens, contre quelques dizaines de morts pour nous, à chaque fois nous sommes perdants) qu'un jour tout va craquer. Un jour, l'Occident va craquer si nous ne sommes pas bientôt blanchis de cette honte, si un Congrès international des pays pauvres ne décide pas très vite à partager ce privilège symbolique de la misère et de la catastrophe. Bien sûr, comme nous nous refusons à la dissémination de l'arme nucléaire, il est normal qu'ils se refusent à la dissémination de l'arme catastrophique. Mais il n'est pas juste qu'ils exercent indéfiniment ce monopole.

De toute façon, les sous-développés ne le sont qu'au regard du système occidental et de son succès présumé. Au regard de son échec présomptif, ils ne le sont plus du tout. Ils ne le sont qu'au regard d'un évolutionnisme dominant, qui a toujours été la pire des idéologies coloniales, à savoir qu'il y aurait une ligne de progrès objectif, dont tous seraient censé parcourir les étapes (c'est la même fumisterie au niveau de l'évolution des espèces et d'un évolutionnisme consacrant unilatéralement la supériorité de l'espèce humaine). Au regard des turbulences actuelles, qui mettent fin à toute linéarité de l'histoire, il n'y a plus de développés ni de sous-

développés. Donc, encourager l'espérance évolutionniste chez les pauvres, fût-ce par la révolution, les vouer au salut technologique selon l'illusion objective du progrès, est une absurdité criminelle. Leur chance est justement d'échapper à l'évolution, au moment où nous ne savons même plus où elle nous mène. De toute façon, une majorité de ces peuples, dont ceux de l'Est, ne semblent pas vouloir entrer dans cette modernité évolutionniste, et leur poids spécifique n'est certainement pas peu dans le reniement par l'Occident de sa propre histoire, de ses propres utopies et de sa propre modernité. On peut dire que les chemins de la violence, historique ou non, s'inversent, et que les virus progressent désormais du Sud au Nord, 1992 et la fin du siècle risquant bien de marquer, cinq cents ans après la conquête de l'Amérique, le retour de flamme des vaincus et la réversion brutale de cette modernité.

Le sentiment d'orgueil n'est plus du côté de la richesse, il est du côté de la misère, de ceux qui, heureusement pour eux, n'ont à se repentir de rien, et peuvent se glorifier au contraire d'être les privilégiés de la catastrophe. C'est vrai, ils ne peuvent guère renoncer à ce privilège, même s'ils le voulaient, mais les désastres naturels ne font que renforcer la culpabilité des riches à leur égard – de ceux que Dieu visiblement dédaigne, puisqu'il ne les frappe même plus. Un jour, ce sont les Blancs qui renonceront d'eux-mêmes à leur blancheur. Il y a fort à parier qu'avec le cinq centième anniversaire de la Conquête, le repentir va atteindre à son comble. Il va falloir conjurer la malédiction des peuples vaincus, mais symboliquement victorieux – s'insinuant, cinq cents ans après, par le repentir, dans le cœur de la race blanche.

Le drame des sous-développés n'a pas été résolu, et il ne le sera pas, car il est d'ores et déjà dépassé par le drame des surdéveloppés, des nations riches. Le psychodrame de la congestion, de la saturation, de la pléthore, de la névrose et de la rupture d'anévrisme qui nous guette, le drame de l'excès des moyens sur les fins évince en urgence celui de la pénurie, du manque et de la misère. C'est là qu'est l'éventualité catastrophique la plus proche, celle des sociétés en rupture de vide.

La catastrophe artificielle, comme les aspects bénéfiques de la civilisation, progresse beaucoup plus vite que la catastrophe naturelle. Les sous-développés en sont encore à ce stade primaire de la catastrophe naturelle et imprévisible, nous en sommes déjà au deuxième stade, celui de la catastrophe *fabriquée* – imminente et prévisible – et nous en arriverons rapidement à celui de la catastrophe *programmée*, la catastrophe de troisième type – délibérée et expérimentale. Et nous y arriverons paradoxalement à force de chercher les moyens d'échapper à la catastrophe naturelle, à la forme imprévisible du destin. Faute de pouvoir y échapper, l'homme feindra d'en être l'auteur. Faute d'accepter l'affrontement avec quelque échéance fatale ou incertaine, il préférera mettre en scène sa propre mort en tant qu'espèce.



La danse des fossiles

L'alimentation de la fin de l'histoire, qui se fait par le recyclage des déchets en tous genres, se fait aussi par la réinjection de tous les vestiges d'un monde sans histoire. C'est un véritable remords de l'espèce qui la pousse à la résurrection de tout son passé au moment où elle perd le fil de sa mémoire. Tous les vestiges, toutes les traces qui s'étaient ensevelis dans le plus grand secret et qui, à ce titre, faisaient partie de notre capital symbolique, seront exhumés, ressuscités, ils n'échapperont pas à notre transparence, d'enfouis et de vivants nous en ferons quelque chose de visible et de mort, du capital symbolique nous ferons un capital muséal et folklorique. On dirait que la paléontologie règne sur une sorte d'inconscient criminel de l'espèce. Car cette course aux fossiles, cette exploration forcée ressemble étrangement à celle des fossiles de l'inconscient – l'une comme l'autre témoigne du même ressentiment quant à notre origine, du même repentir originel, d'une même vague respon-

sabilité criminelle vis-à-vis de nos ancêtres comme de nos fantasmes.

Rien ne disparaît, rien ne doit disparaître : telle est la formule de ce nouvel acharnement thérapeutique, l'acharnement mnésique et archéologique. Mémoire hypertélique qui stocke toutes les informations dans une disponibilité instantanée et perpétuelle, qui exclut tout travail de deuil et de résolution du passé. L'Inconscient est déjà bien quelque chose de ce genre. L'Inconscient ne connaît ni le passé ni l'oubli, il n'est ni archaïque ni archéologique, il est au contraire l'actualité perpétuelle, l'instantanéité de tous les événements psychiques, qui affleurent dans un continuel passage à l'acte potentiel. Paradoxalement, nous vivons à la fois dans un monde sans mémoire et dans un monde sans oubli, par l'acharnement à réactualiser de force ce dont nous ne nous souvenons même plus. Ça doit être cela, le paradis ou l'enfer : la remémoration massive, à chaque instant, de toutes les figures de notre vie. L'immortalité pénitentiaire, l'immortalité carcérale d'une mémoire implacable.

Si la modernité avait déjà suscité l'exploration anthropologique, la post-modernité, elle, a suscité un véritable engouement néo- et paléolithique. L'extraction des vestiges est devenue une entreprise industrielle. Ce sont d'ailleurs les grands travaux modernes (TGV, autoroutes, urbanisme) qui multiplient les trouvailles archéologiques. La paléontologie progresse au même rythme que les techniques de pointe. Sites, vestiges, outils et ossements : tout un gisement de signes millénaires arrachés à l'oubli. Ainsi la technologie peut-elle se flatter d'enrichir le patrimoine en même temps qu'elle détruit le territoire.

Ironiquement, on pourrait dire que nous assistons à la libération des fossiles, comme de tout le reste. Bercy, Silurian, Cassis, les pirogues, les ossements, les fresques – partout les vestiges se pressent pour être découverts. Eux aussi veulent s'exprimer. Ils ont attendu trop longtemps. Ce n'est pas comme l'Amérique, qui ne voulait pas du tout être découverte – mais le résultat est le même : tout ce qui est découvert est anéanti. Les fossiles ne sortent de leur immémorialité, donc de la mémoire secrète des hommes, que pour être immédiatement ensevelis dans leur mémoire artificielle. Aussitôt exhumés, aussitôt séquestrés. On met tous les originaux sous clef (les grottes de Lascaux, le crâne de Tautavel, la grotte sous-marine de Cassis). De plus en plus de choses sont exhumées pour être immédiatement réinhumées, arrachées à la mort pour être cryogénisées à perpétuité. Secret Défense : l'entrée sous-marine de la grotte a été murée par la Marine nationale et, dans le même mouvement, le site classé par le ministère de la Culture. Funèbre tentative pour séquestrer une mémoire collective qui fout le camp de partout. Déjà des milliers d'œuvres d'art dorment au fond des coffres-forts, ça sert de caution au marché de la peinture. Démonstration éclatante que l'abstraction de la valeur repose sur la soustraction de la jouissance. Même les formes abstraites, les idées, les concepts sont eux aussi congelés dans les sanctuaires de la Mémoire et de l'Intelligence Artificielle. Comme pour Lascaux, seuls des copies, des clichés, des doubles sont remis en circulation. Degré Xérox de la culture. Biosphère 2 est elle aussi à sa façon une tentative de séquestrer idéalement l'espèce et son environnement derrière le rideau de cristal du regard interdit, du toucher interdit, à l'abri de toute concupiscence vivante, et proie d'un fétichisme définitif.

Non seulement ce fétichisme archéologique voue ses objets à devenir des déchets muséologiques contemporains des déchets industriels, mais il témoigne aussi d'une nostalgie suspecte. C'est parce que nous nous éloignons de plus en plus de notre histoire que nous sommes friands des signes du passé, pas du tout pour les ressusciter, mais pour remplir l'espace vide de notre mémoire. Ou peut-être l'homme en train de perdre la trace de son histoire est-il saisi par la nostalgie des sociétés sans histoire, dans le pressentiment obscur d'en revenir au même point ? Tous ces vestiges que nous assignons comme témoins de notre origine deviendraient alors les signes involontaires de sa perte.

Les gens du XVIII^e siècle, devant les peintures pariétales, ne voulaient pas y croire. Ils y voyaient une mystification de libertins pour se moquer de la Bible (ils auraient peint les grottes pour faire croire à une humanité antérieure à celle du Christ). Aujourd'hui où, à défaut de Révélation, il faut un brevet d'origine, nous voulons *trop* y croire. Si ces vestiges n'existaient pas, il faudrait les inventer. Tout est dans le désir inassouvi d'authenticité, dans la béance imaginaire de nos sociétés modernes. De là vient qu'on ne peut même plus poser la question de leur authenticité, puisque, même vrais, ils semblent pourtant inventés pour les besoins de la cause anthropologique, pour répondre à l'exigence superstitieuse d'une preuve « objective » de notre origine dûment certifiée par le carbone 14. En fait, cette découverte les arrache instantanément à leur vérité et à leur secret, pour les figer dans l'instance muséale, où ils ne sont plus ni vrais ni faux, mais vérifiés par le fétichisme scientifique, complice de notre volonté fétichiste d'y croire. En cela, ils partagent le destin de bien d'autres choses dans notre culture : les discours, les œuvres, les événements eux-

mêmes n'ont d'autre crédibilité que celle que leur donne leur taux de change à la bourse imaginaire des valeurs.

Nos raisons d'authentifier ces vestiges sont aussi peu objectives que celles des gens du XVIII^e siècle d'en refuser la vérité. Eux y voyaient de vrais simulacres, nous leur accordons une fausse authenticité, ou plutôt une valeur indécidable puisqu'elle va au-devant de nos désirs. Comme ces objets dont parle Freud, qui, parce qu'ils sont les plus proches du sexe féminin, tiennent lieu d'hallucination sexuelle, nous fétichisons les fossiles et les vestiges, parce qu'ils sont plus proches de l'origine perdue, et nous tiennent lieu d'hallucination originelle. En fait, tout comme les objets-fétiches cachent le refus de la différence et de la jouissance sexuelle, ainsi le culte des fossiles cache une forme de ressentiment et de dénégation profonde de l'origine et du secret originel.

D'ailleurs nous leur substituons immédiatement une copie, seule version conforme à notre univers, où tout original est virtuellement dangereux, où toute singularité risque de faire échec à la circulation libre de la valeur – ainsi Numa fabriquait douze copies du bouclier sacré, une pour chaque tribu de Rome, et détruisait l'original. Nous n'en sommes pas loin quand nous enfermons le crâne de Tautavel dans un coffre de banque ou quand nous livrons au public le simulacre de la grotte de Lascaux (on va sans doute d'ailleurs devoir fermer la deuxième grotte, réplique exacte de la première – il semble que les simulacres se dégradent encore plus vite que l'original. Il faudrait imaginer d'en construire une troisième, une quatrième version, du coup la copie actuelle prendrait une valeur historique). Que nous en soyons réduits à contempler des copies témoigne, il est vrai, du plus profond mépris à la fois pour ces objets et pour nous-

mêmes. Mais il y a bien longtemps que nous nous contentons, pour toute réalité, de celle des images et, pour toute chose, de la copie. Nous préférons secrètement ne plus être confrontés à l'original. Tout ce que nous voulons, c'est le copyright.

En dehors du doute qui affecte automatiquement tout ce qui apparaît ainsi merveilleusement à point nommé (vestiges ou découvertes scientifiques ou événements historiques) et qui est en quelque sorte inventé par notre regard, une autre angoisse surgit quant à cette entreprise de résurrection de toutes les traces. Sommes-nous pris dans une recollection exhaustive et obsessionnelle de tous les moments de l'espèce ? Dans un revival de toutes les phases antérieures ? Dans la reconstitution minutieuse de ce qui apparaîtrait alors comme un crime (l'apparition de l'espèce humaine et de la vie sur terre), car il n'y a que les crimes dont on entreprenne ainsi la reconstitution inexorable ? Est-ce que tout le futur va s'épuiser dans la synthèse artificielle du passé ? Qui sait où mène ce gigantesque mouvement en sens inverse ? Est-ce une phase éphémère de notre post-histoire, donc une forme culturelle, ou un mouvement d'une amplitude bien plus profonde, touchant le destin de l'espèce, voire, au-delà, les oscillations de type cosmique ? (Testard : une fois atteint le sommet de la sexuation, involution vers les formes antérieures de la reproduction. Les hommes réinventeraient le clonage biologique au terme d'une histoire sexuée ? Pulsion de mort ou pulsation de type cosmique ?)

De toute façon, cette résurgence en masse des fossiles et des vestiges est inquiétante, à l'égal des signes qui surgissaient dans le ciel comme des oracles. Nous devrions nous méfier de tous ces fantômes arrachés à leur sépulture. L'in-

formation qu'ils nous livrent sur notre passé est un masque, et j'entends déjà leur rire sarcastique. Lorsque tout notre passé sera exhumé, lorsque tout ce qui était disparu sera réapparu, alors les morts seront plus nombreux que les vivants, alors se produira le même déséquilibre que lorsqu'il y aura sur terre plus de substance informatique et d'intelligence artificielle que d'intelligence naturelle. Alors nous serons précipités dans l'espace sidéral, celui des réseaux, ou dans l'espace fossile, celui du royaume des morts...

L'écologie maléfique

Le pire est que, au fil de ce recyclage universel des déchets, qui est devenu notre tâche historique, l'espèce humaine commence à se produire elle-même comme déchet et à poursuivre sur elle-même ce travail de déjection. Le pire n'est pas que nous soyons submergés par les déchets de la concentration industrielle et urbaine, c'est que *nous soyons nous-mêmes transformés en résidus*. C'est que la nature, le monde naturel devienne résiduel, insignifiant, encombrant, que l'on ne sache comment s'en débarrasser. En produisant des structures fortement centralisées, des systèmes urbains, industriels, techniques, à haute définition, en concentrant impitoyablement les programmes, les fonctions, les modèles, on transforme tout le reste en déchet, en résidu, en vestige inutile. En mettant les fonctions supérieures sur orbite, on transforme la planète elle-même en déchet, en territoire marginal, en espace périphérique. Construire une autoroute, un hypermarché, une métropole, c'est transformer automatiquement tout ce qui l'entoure en désert. Créer des

réseaux de communication ultra-rapides, c'est transformer immédiatement l'échange humain en résidu. L'exemple de Biosphère 2 est significatif : par l'image de synthèse idéale qu'elle veut donner de notre planète, par son caractère d'artefact expérimental, elle est une façon de transformer notre environnement en résidu archaïque, à verser aux poubelles de l'histoire naturelle.

Quant aux poubelles de l'histoire elles-mêmes, elles ne sont pas tellement pleines des événements ou des idéologies révolues que des événements actuels, immédiatement vidés de leur sens par l'information, transformés en résidus de broyage et en charnier d'images. L'information, c'est la production excrémentielle de l'événement comme déchet, c'est la poubelle actuelle de l'histoire. Il n'y a rien contre cette règle implacable qui veut que le virtuel produise le réel comme déchet. Aucune écologie n'y peut rien, aucune écologie bienveillante. Il faudrait une écologie maléfique, qui traite le mal par le mal.

On produit d'ailleurs aujourd'hui les déchets en tant que tels. On construit d'immenses surfaces de bureaux destinées à rester éternellement vides (les espaces, comme les hommes, sont en chômage technique). On construit des édifices mort-nés, des restes qui n'auront jamais été que des restes, même pas des vestiges (notre époque ne produit plus de ruines ni de vestiges, seulement des déchets et des résidus). De véritables monuments à la désaffection de l'entreprise humaine, si tant est que tout ce qu'on leur demandait, c'était de fournir de l'emploi, de faire tourner la machine le temps de leur édification inutile. Peut-être sont-ils les vrais témoins de cette civilisation, commémorant de son vivant un système industriel et bureaucratique déjà mort ? Là aussi, l'histoire

fait un pas fantastique en arrière, en édifiant les ruines du futur, les ruines d'un appareil qui continue de grandir comme déchet virtuel. On peut imaginer des villes entières (c'est déjà vrai pour des générations de missiles, d'installations industrielles ou immobilières) faites non pas des déchets de ce qui a servi et donc garde trace de son usage, mais des déchets « de naissance », assurés de ne jamais vieillir ni de ressusciter dans une quelconque mémoire, fantômes d'un investissement à outrance et d'un désinvestissement encore plus rapide.

La production des déchets en tant que tels s'accompagne de leur idéalisation et de leur promotion publicitaire. Ainsi en est-il de la production de l'homme en tant que déchet, laquelle s'accompagne de son idéalisation et de sa promotion sous la forme des Droits de l'homme. L'idéalisation va toujours de pair avec l'abjection, comme la charité avec la misère. C'est une sorte de règle symbolique. Une recrudescence de l'homme comme déchet (*boat people*, déportés, disparus, *ghost-people* en tout genre) s'accompagne d'une recrudescence des Droits de l'homme.

C'est ainsi que dernièrement on a proposé, selon la même logique, à partir du moment où son statut est devenu celui de déchet virtuel, une reconnaissance internationale des droits de la nature, une élévation de la nature au statut de sujet de droit. Ainsi le « contrat naturel » équivaut-il à la reconnaissance définitive de la nature en tant que déchet. Tout comme en d'autres temps la reconnaissance du droit des malheureux équivalait non pas à leur émancipation en tant que citoyens, mais à leur libération en tant que malheureux.

C'est toujours la même chose avec la question du droit : le droit à l'eau, le droit à l'air, le droit à l'existence, etc. C'est quand toutes ces belles choses disparaissent que le

droit vient sanctionner leur disparition. Le droit, c'est comme la croyance. Si Dieu existe, il n'y a pas besoin d'y croire. Si on y croit, c'est que l'évidence de son existence est morte. Ainsi lorsque les gens obtiennent le droit de vivre, c'est qu'ils n'en ont plus la possibilité. Quand on reconnaît la nature comme sujet de droit, comme le fait Michel Serres, c'est qu'on l'a objectivée à mort, et qu'on se donne le droit de continuer de le faire à travers cette caution écologique.

Tout cela résulte d'une évolution très suspecte du concept de nature. Ce qui était d'abord matière est devenu énergie. La découverte moderne de la nature correspond à sa libération comme énergie et à une transformation mécanique du monde. Aujourd'hui après avoir été matière, puis énergie, la nature devient sujet interactif. Elle cesse d'être objet, mais c'est pour mieux entrer dans le circuit de l'assujettissement. Paradoxe dramatique, qui touche aussi bien les hommes : nous sommes bien plus compromis quand nous cessons d'être des objets pour devenir des sujets. On nous a fait ce coup-là depuis longtemps, au nom d'une libération inconditionnelle – ne faisons pas le même coup à la nature. Car le danger absolu est que dans l'interactivité érigée en système total de communication, il n'y a plus d'autre, il n'y a plus que du sujet – et bientôt plus que des sujets sans objets. Rien de pire qu'un sujet sans objet. Aujourd'hui, tous nos ennuis de civilisation viennent de là : non plus d'un excès d'aliénation, mais d'une disparition de l'aliénation au profit d'une transparence maximale des sujets les uns aux autres. Situation insupportable, d'autant plus qu'en refiletant à la nature le statut d'un sujet de droit, nous lui refileons aussi tous les vices de la subjectivité, l'affublant, à notre image, de mauvaise conscience, de nostalgie (d'un objet perdu qui,

dans ce cas-là, ne peut être que *nous*), de pulsions diverses, et en particulier de revanche. La « balance », dont on nous parle tant en écologie (*out of balance*), n'est pas tellement celle des ressources et des dépenses planétaires que celle, métaphysique, du sujet et de l'objet. Or cette balance métaphysique sujet/objet est en train d'être rompue au bénéfice du sujet, armé de toutes les technologies de communication avancée, à l'horizon desquelles l'objet a disparu. Cette balance rompue appelle forcément des retours de flamme de l'objet. De même que les individus ripostent à la transparence, à la responsabilité virtuelle qui leur est infligée en tant que sujets par des conduites d'opacité, de résistance, de défaillance, de délinquance, de dérégulation collective, de même la nature riposte à cette promotion forcée, à ce chantage consensuel et communicationnel par diverses conduites d'altérité radicale, telles que catastrophes, turbulences, séismes, chaos. On dirait que la nature ne se sent pas vraiment responsable d'elle-même, ni de nos efforts pour la responsabiliser. Bien sûr, nous nous payons une (mauvaise) conscience écologique, et par cette violence morale, nous tentons de conjurer la violence éventuelle de la nature. Mais si nous lui faisons le même cadeau empoisonné qu'aux peuples décolonisés en lui offrant un statut de sujet, ne nous étonnons pas si elle se conduit irrationnellement rien que pour s'affirmer en tant que tel. Il n'y a rien de plus ambigu, de plus pervers qu'un sujet, contrairement à l'idéologie rousseauiste sous-jacente, selon laquelle la nature profonde du sujet libéré ne peut être que bonne, et la nature elle-même, une fois émancipée, ne peut être que douée d'un équilibre naturel et de toutes les vertus écologiques. Or la nature, ce sont aussi les germes, les virus, le chaos, les bactéries, les scorpions, significativement éliminés de

Biosphère 2 comme s'ils ne devaient pas exister. Où sont les petits scorpions mortels si beaux, si translucides, qu'on voit dans le musée du Désert, juste à côté, et dont la piquêre magique exerce certainement, dans le cadre de notre Biosphère 1, une fonction supérieure, invisible, mais nécessaire, comme incarnation du mal, de l'innocence venimeuse du hasard, de l'innocence mortelle du désir (de mort) dans l'équilibre des êtres vivants ?

Ce qu'ils ont oublié, c'est que ce qui lie les êtres vivants entre eux, c'est autre chose qu'une solidarité écologique, biosphérique, autre chose que l'équilibre homéostatique d'un système, c'est le cycle de la métamorphose. L'homme est aussi un scorpion, comme les Bororos sont des araras, et, laissé à lui-même dans un univers expurgé, il devient lui-même un scorpion.

Bref, ce n'est pas en expurgeant le mal qu'on libère le bien. Et pire, en libérant le bien, on libère aussi le mal. Et cela est bien – c'est la règle du jeu symbolique. L'inséparabilité du bien et du mal, c'est ça notre véritable équilibre, notre véritable balance. Il ne faudrait pas entretenir l'illusion de pouvoir les séparer, de cultiver le bien et le bonheur à l'état pur, et d'expulser le mal et le malheur comme déchets. Ça, c'est le rêve terroriste de la transparence du bien, qui s'achève très vite dans son contraire, la transparence du mal.

Il ne faut pas se réconcilier avec la nature.

Il semble que plus l'espèce humaine se réconcilie avec la nature, moins elle soit réconciliée avec elle-même. Au-delà des violences qu'elle exerce, il y a une violence propre à l'espèce humaine en général, une violence de l'espèce contre elle-même, par laquelle elle se traite elle-même en résidu,

en survivante, dès maintenant, d'une catastrophe à venir. Comme si elle était prête, elle aussi, à se repentir d'une évolution qui l'a menée à un tel privilège et à une telle extrémité. C'est la même conjoncture que celle du franchissement de notre histoire selon Canetti, sinon qu'ici il ne s'agit plus seulement de l'histoire, mais du franchissement d'un point au-delà duquel *rien n'est plus humain ni inhumain*, et que l'enjeu, plus vaste encore, est le vacillement de l'espèce dans le vide.

Il se peut bien que, dans ce processus, l'espèce elle-même engage sa propre disparition, soit par désenchantement ou par ressentiment envers elle-même, soit par inclination délibérée, qui l'amène dès maintenant à gérer cette disparition comme destin.

Subrepticement, le traitement que nous assignons aux autres espèces, toutes virtuellement en voie de disparition, nous l'assumons aussi pour la nôtre, malgré notre supériorité (ou peut-être en fonction de cette supériorité). Dans un milieu animal saturé, les espèces se dissuadent spontanément de vivre. Les effets induits par la finitude de la terre, en violent contraste pour la première fois avec l'infinitude de notre développement, sont tels que l'espèce switche automatiquement sur le suicide collectif. Soit par violence externe (le nucléaire), soit par virulence interne (biologique). Nous nous soumettons en tant qu'espèce humaine à la même pression expérimentale que les espèces animales dans nos laboratoires.

L'homme est sans préjugé : il se prend lui-même comme cobaye, au même titre que le reste du monde, vivant ou inanimé. Il joue allègrement le destin de sa propre espèce au même titre que celui de toutes les autres. Dans sa volonté aveugle d'en savoir plus, il programme sa propre destruction

avec la même désinvolture et la même férocité que celle des autres. On ne peut pas l'accuser d'égoïsme supérieur. Il se sacrifie lui-même en tant qu'espèce à *un destin expérimental inconnu*, inconnu en tout cas jusque-là des autres espèces, qui ne connaissaient qu'un destin naturel. Et tandis qu'à ce destin naturel semblait lié quelque chose comme un instinct de conservation, qui fit longtemps les beaux jours d'une philosophie naturelle des individus et des groupes, ce destin expérimental auquel se voue l'espèce humaine par des moyens inouïs et artificiels, cette préfiguration scientifique de sa propre disparition, balaie tout instinct de conservation. Il n'en est d'ailleurs plus du tout question dans les sciences humaines (il y serait plutôt question de la pulsion de mort), et cette disparition du champ de la pensée signale que, derrière une frénésie écologique de préservation, qui tient beaucoup plus de la nostalgie et du remords, une tout autre tendance l'a déjà emporté, celle du sacrifice de l'espèce à une expérimentation sans limites.

— Double mouvement contradictoire : l'homme, seul de toutes les espèces, vise à construire son double immortel, une espèce artificielle sans précédent. Il met un comble à la sélection naturelle par une sursélection artificielle, prétendant au privilège absolu d'une âme ou d'une conscience, et en même temps il met fin à la sélection naturelle, qui impliquait la mort de chaque espèce selon la loi de l'évolution. Mettant fin à l'évolution (de toutes les espèces, y compris de la sienne propre), il contrevient à la règle symbolique, et mérite donc véritablement de disparaître. Et c'est sans doute finalement le destin qu'elle se prépare, par une voie détournée, dans la mesure où, dans son orgueil de mettre fin à l'évolution, il inaugure l'*involution* et le

revival de formes inhumaines biogénétiques. Là aussi se profile un effet réversif qui va à l'encontre de toute vision idéale ou « scientifique » de l'espèce.

L'idée, en filigrane chez Darwin, que la sélection naturelle mène à une espèce capable de transcender moralement la sélection naturelle, est très spécieuse. L'espèce humaine, en visant l'immortalité virtuelle (technique), en s'assurant une perpétuité exclusive par projection dans les artefacts, est justement en train de perdre son immunité propre, sa spécificité, elle s'immortalise *en tant qu'espèce inhumaine*, elle abolit en elle la mortalité du vivant au profit de l'immortalité du mort. Elle s'immortalise comme degré zéro d'une espèce vivante, comme artefact opérationnel qui n'obéit même plus à la loi des espèces, sinon à celle des espèces artificielles, dont la mortalité est peut-être plus rapide encore, si bien que par les chemins de l'artificiel, qui devaient lui assurer une survie indéfinie, elle court peut-être encore plus vite à sa fin.

L'espèce humaine est en train de se domestiquer elle-même, cette fois définitivement, grâce à ses techniques. De se plier collectivement aux mêmes rituels que les insectes. De bientôt se plier aux mêmes techniques contrôlées de reproduction que les protozoaires. De s'infliger à elle-même le même destin biogénétique (phylo- ou ontogénétique) qu'elle a fait subir aux autres. En fait, elle ne se pense plus comme différente des autres, malgré sa suprématie. Elle se traite elle-même comme une espèce exploitable à merci, vouée à son propre abrutissement et à son propre anéantissement. Là aussi, tous les progrès qu'elle a faits et qu'elle a fait subir aux autres ont eu sur elle un effet réversif. Si bien que gardienne des espèces condamnées, dans ses zoos, dans ses musées, dans ses réserves, dans ses laboratoires,

elle se vit elle-même comme espèce condamnée, veillant anxieusement sur son destin biosphérique.

Le plus bel exemple de ce que l'espèce humaine est capable de s'infliger, c'est Biosphère 2 – premier jardin zoologique de l'espèce, où elle vient se contempler en train de survivre, comme on allait voir jadis les singes en train de copuler. Au large de Tucson, dans l'Arizona, en plein désert, une structure géodésique de verre et de métal, abritant tous les climats de la planète en miniature, et où huit êtres humains (quatre hommes et quatre femmes évidemment) doivent vivre en autarcie et en circuit fermé pendant deux ans, pour, à défaut de changer la vie, explorer les conditions de survie. Représentation minimale de l'espèce en situation expérimentale, dans une sorte d'allégorie de vaisseau spatial. Maquette muséale du futur, mais d'un futur imprévisible – un siècle, mille ans, des millions d'années, qui sait ? – elle fait pendant au musée du Désert, à cent kilomètres de là, qui retrace l'histoire géologique et animale de deux cents millions d'années. La convergence entre les deux étant l'idée de conservation et de gestion optimale des restes, des vestiges du passé pour le musée du Désert, des vestiges anticipés du futur pour la Biosphère 2. En même temps que le site magique du désert, qui permet de poser le problème de la survie, celle de la nature comme celle de l'espèce, avec une égale rigueur.

Hallucination très américaine que cet océan, cette savane, ce désert, cette forêt vierge reconstitués en miniature, vitrifiés sous leur bulle expérimentale. À l'image exacte des attractions de Disneyland, la Biosphère 2 n'est pas une expérience, c'est une attraction expérimentale. Le plus étonnant est

d'avoir reconstitué en plein désert naturel un fragment de désert artificiel (un peu comme de reconstituer Hollywood à Disneyworld). Simplement dans ce désert artificiel, il n'y a ni scorpions ni Indiens à exterminer, il n'y a que des êtres extraterrestres instruits à survivre là même où ils ont détruit, sans lui laisser aucune chance, une autre race bien mieux adaptée.

Toute l'idéologie humaniste écologique, climatique, microcosmique, biogénétique, est résumée ici, mais c'est sans importance – la forme sidérale, transparente, de l'édifice, elle seule signifie quelque chose – quoi d'ailleurs ? Difficile de savoir. Comme toujours, l'espace absolu donne une inspiration aux ingénieurs, donne un sens à un projet qui n'en a pas, sinon une folie de miniaturisation de l'espèce humaine, en vue peut-être d'une race ultérieure et de son apparition, dont nous rêvons toujours...

À la promiscuité artificielle des climats correspond l'immunité artificielle de l'espace : élimination de toute génération spontanée (des germes, des virus, des microbes), purification automatique de l'eau, de l'air, de l'ambiance physique (mais aussi de l'ambiance mentale, purifiée par la science). Élimination de toute reproduction sexuée : interdit de se reproduire en Bio 2, même la contamination du vivant est dangereuse, la sexualité risque d'altérer l'expérience. La différence sexuelle ne fonctionne plus que comme variable formelle et statistique (autant de femmes que d'hommes, s'il y a une défaillance, on substitue une personne du même sexe).

Tout ici est conçu avec la même abstraction qu'un cerveau. La Biosphère 2 est à la Biosphère 1 (l'ensemble de notre planète et du cosmos) ce que le cerveau est à l'être humain en général : la synthèse en miniature de toutes ses

fonctions et opérations possibles : le lobe désert, le lobe forêt vierge, le lobe agriculture nourricière, le lobe résidentiel, tout cela soigneusement distinct et juxtaposé selon l'impératif analytique, tout cela en réalité parfaitement rétro par rapport à ce qu'on sait aujourd'hui du cerveau, de la plasticité, de l'élasticité, de l'enchaînement réversible de toutes ses opérations. Il y a donc derrière cette modélisation archaïque, sous ses apparences futuristes, une gigantesque erreur hypothétique, une idéalisation féroce vouée à l'échec.

En fait, la « vérité » de l'opération est ailleurs, et on la pressent quand on revient de la Biosphère 2 dans l'Amérique « réelle », tout comme lorsqu'on émerge de Disneyland dans la vie réelle : c'est qu'en fait le modèle imaginaire, ou expérimental, n'est en rien différent du fonctionnement réel de cette société. De même que l'Amérique entière est construite à l'image de Disneyland, ainsi toute la société américaine est en train de poursuivre, en temps réel et à ciel ouvert, la même expérience que Biosphère 2, qui n'est donc que faussement expérimentale, comme Disneyland est faussement imaginaire. Recyclage de toutes les substances, intégration des flux et des circuits, non-pollution, immunité artificielle, équilibre écologique, abstinence contrôlée, jouissance sous contrôle, mais, par ailleurs, droit à la survie et à la conservation de toutes les espèces, non seulement végétales et animales, mais sociales : c'est l'assomption formelle de toutes les catégories sous le signe du droit, celui-ci consacrant la fin de la sélection naturelle.

On considère généralement que l'obsession de la survie est une conséquence logique de la vie et du droit de vivre. Mais, la plupart du temps, ces deux choses sont contradictoires. La vie n'est pas une question de droit, et, dans le

prolongement de la vie, il y a la mort, non la survie, qui est artificielle. Ce n'est qu'au prix d'un manque à vivre, d'un manque à jouir, d'un manque à mourir que l'homme est assuré de survivre. Au moins dans les conditions actuelles, que perpétue le principe de la Biosphère.

Ce micro-univers tente d'exorciser la catastrophe en faisant la synthèse artificielle de toutes les données de la catastrophe. Dans l'optique du survival, du recycling, du feed-back, de la stabilisation et de la métastabilisation, les données de la vie y sont sacrifiées à celles de la survie (élimination des germes, du mal, du sexe). La vie réelle, qui a quand même bien le droit de disparaître (ou bien y aurait-il une limite paradoxale aux droits de l'homme?), y est sacrifiée à la survie artificielle. La planète réelle, supposée condamnée, y est sacrifiée d'avance à son clone miniaturisé, climatisé (c'est le cas de le dire : tous les climats de la terre y sont soumis à la climatisation), destiné à vaincre la mort par la simulation totale. Jadis, c'étaient les morts qu'on embaumait pour l'éternité, aujourd'hui ce sont les vivants qu'on embaume vivants dans la survie. Faut-il espérer cela ? Faut-il, ayant perdu nos utopies métaphysiques, construire cette utopie prophylactique ?

Quelle est donc cette espèce douée de la prétention folle de survivre – non pas de se dépasser en vertu de son intelligence naturelle, mais de survivre physiquement, biologiquement, en vertu de son intelligence artificielle ? Y a-t-il une espèce destinée à échapper à la sélection naturelle, à la disparition naturelle, à la mort tout simplement ? De quel esprit de contradiction cosmique viendrait ce renversement ? De quelle réaction vitale viendrait l'idée de survivre à tout prix ? De quelle anomalie métaphysique viendrait le droit de ne pas disparaître – contrepartie logique de la

chance formidable d'être apparu ? Il y a une sorte d'aberration dans la tentative d'éternaliser l'espèce – non pas de l'immortaliser dans ses actions, mais de l'éternaliser dans ce coma lifté, dans le cercueil de verre de Biosphère 2.

De toute façon, on peut penser que cette expérience, comme toute tentative de survie artificielle, de paradis artificiel, est illusoire, non par défaillance technique, mais dans son principe même. Elle est donc guettée, malgré elle, par les mêmes accidents que ceux de la vie réelle – heureusement. Espérons que l'univers aléatoire du dehors viendra briser ce cercueil de verre. N'importe quel accident sera bon pour nous arracher à l'euphorie scientifique sous perfusion.

L'immortalité

Curieusement, tous les présupposés, explicites ou implicites, de Biosphère 2 correspondent aux questions posées au Moyen Âge par l'immortalité et la résurrection des corps. Est-ce que les corps ressusciteraient avec tous leurs organes (sexuels y compris), avec leurs maladies, leurs traits distinctifs, avec tout ce qui faisait d'eux des êtres vivants spécifiques – aujourd'hui, on pourrait élargir la question en se demandant si nous ressusciterions avec nos désirs, nos manques, nos névroses, notre inconscient, notre aliénation ? Avec nos handicaps, nos virus, nos délires ? Biosphère 2 répond à tout cela dans un simulacre de résurrection idéale, par élimination de tous les traits négatifs. Pas de virus, pas de germes, pas de scorpions, pas de reproduction. Tout est expurgé, idéalisé, immunisé, immortalisé par transparence, désincarnation, désinfection, prophylaxie – exactement comme au paradis. D'ailleurs, si les théologiens du Moyen Âge n'étaient pas loin de l'hérésie en s'interrogeant sur les formes concrètes de résurrection des corps, les responsables

de Biosphère 2 vous font bien sentir que tout examen un peu minutieux des conditions de l'expérience relève du plus mauvais esprit.

Il s'agit bien en effet de la mise en place d'une immortalité de l'espèce *en temps réel*. L'immortalité de l'âme, l'immortalité en temps différé, il y a longtemps que nous n'y croyons plus. Celle qui supposait une transcendance de la fin, un investissement intense des finalités de l'au-delà et une opération symbolique de la mort, nous n'y croyons plus. Ce que nous voulons, c'est sa réalisation immédiate, par tous les moyens. En fait, en cette fin de millénaire, nous sommes redevenus millénaristes – nous voulons la perpétuité immédiate de l'existence, tout comme ceux du Moyen Âge voulaient le paradis en temps réel, le Royaume de Dieu sur terre.

Or nous voulons cette immortalité hic et nunc, cet au-delà de la fin en temps réel, *sans avoir réglé le problème de la fin*. Car il n'y a pas de fin en temps réel, pas de temps réel de la mort. Cela est une absurdité. La fin se vit toujours en différé, dans son opération symbolique. Il en résulte que l'immortalité en temps réel est elle-même une *absurdité* (alors que l'immortalité rêvée n'en était pas une : c'était une *illusion*). Biosphère 2 est une absurdité. Mais le problème est beaucoup plus général. Car au fond *rien n'a lieu en temps réel*. Pas même l'histoire. L'histoire en temps réel, c'est CNN, c'est l'information instantanée, ce qui est justement tout le contraire de l'histoire. Mais c'est cela notre fantasme de franchissement de la fin, d'affranchissement du temps. Et le speaker de CNN enfermé dans son studio au centre virtuel du monde est l'homologue de ses frères et sœurs de Bio 2 – ils sont tous passés en temps réel, l'un

dans le temps réel des événements, les autres dans la survie en temps réel. Et bien sûr dans la même irréalité.

C'est sans doute pour n'avoir pas pu résoudre le problème de la fin (tout simplement parce que le problème est insoluble) que l'homme s'est tourné vers le commencement. On est en quelque sorte passé d'une visée des conditions finales à une visée des conditions initiales, d'une vision en termes de finalité à une vision en termes de genèse. Pas au sens de la Genèse bien sûr, mais au sens d'une détermination par l'origine, d'un enchaînement et d'une manipulation génétique de toutes choses. Contre l'illusion de la fin et des déterminations finales, la vérité est devenue celle de ce qui précède. L'illusion de la fin cède la place à l'illusion de la cause. Dans cette perspective, il n'y a plus de place pour une pensée finale de l'immortalité. Nous ne pouvons pas plus concevoir l'immortalité de l'âme ou des étoiles que Kepler, lui, ne pouvait pas ne pas la concevoir. Cette finalité était pour lui l'évidence même, le contraire est pour nous l'évidence même.

Dans cet ordre génétique, ou dans ce désordre aléatoire qui est le nôtre, il n'y a plus de place pour la pensée finale de quoi que ce soit. Aucune fin n'est concevable, pas même celle de l'histoire. Nous en sommes réduits à travailler l'au-delà de la fin, l'immortalité technique, sans être passés par la mort, par l'opération symbolique de la fin.

L'immortalité ne se conçoit clairement que dans un univers stable et immuable. Dans un univers où la caution divine assure l'éternité de l'ordre cosmique, celui de Kepler, l'immortalité est comme une qualité naturelle du microcosme humain – elle n'est que le prolongement logique de la continuité d'un ordre. L'univers ne saurait s'altérer puisque

tout vient d'un décret supérieur. Par contre, dès que cet ordre se fissure, dès que cette transcendance se perd, l'ordre cosmique, tout comme l'ordre humain, émancipé de Dieu et de toute finalité, devient mouvant et instable, il tombe sous le coup de l'entropie, de la dégradation finale de l'énergie et de la mort. Finie la bonne conscience de l'éternité et de l'immortalité. Le problème de la fin devient crucial et insoluble. *Il n'y aura plus de fin.* On entre dans une sorte d'indétermination radicale. Car non seulement, la finalité transcendante, se perd, mais elle se retourne contre elle-même elle se perd en convulsion, elle détraque même les causes et le déroulement. Car si nous nous efforçons d'oublier le problème de la fin, ou de le contourner par des solutions techniques artificielles, la fin, elle, ne nous oublie pas.

Tant qu'il y a une pensée finale de la vie et de la mort, l'âme, l'au-delà, l'immortalité sont donnés, comme le monde, et il n'y a pas lieu d'y croire. Est-ce que vous croyez au réel ? Non, bien entendu : ça existe, mais on n'y croit pas. C'est comme Dieu. Est-ce que vous croyez à Dieu ? Non, bien entendu : Dieu existe, mais je n'y crois pas. Faire le pari que Dieu existe, et d'y croire, ou qu'il n'existe pas, et de ne pas y croire, est d'une telle banalité que ça ferait presque douter de la question. Tandis que les deux propositions : Dieu existe, mais je n'y crois pas – ou : Dieu n'existe pas, mais j'y crois – suggèrent toutes deux paradoxalement que, si Dieu existe, il n'est pas besoin d'y croire, alors que, s'il n'existe pas, il est de toute nécessité d'y croire. Si quelque chose n'existe pas, il faut bien y croire. La croyance n'est pas le reflet de l'existence, *elle est là pour l'existence*, tout comme le langage n'est pas le reflet du sens, il est là à la place du sens.

Croire à Dieu, c'est donc douter de son existence, de son évidence, de sa présence. C'est avoir besoin de le solliciter, de le produire, d'en témoigner subjectivement – or qu'a-t-il besoin de notre témoignage, s'il existe ? C'est penser presque que Dieu n'existe que par le mouvement de l'âme, ce qui n'est pas loin du blasphème. En fait, la foi est le mouvement de l'âme qui témoigne de la plus profonde incertitude quant à l'existence de Dieu (mais il en est ainsi de toutes les vertus théologiques : l'espérance est le mouvement de l'âme qui témoigne du plus profond désespoir quant à l'état réel des choses, et la charité est le mouvement de l'âme qui témoigne du plus profond mépris envers les autres).

La croyance est superflue, comme Canetti le dit de la vengeance, rendue inutile par la réversibilité inexorable des choses, tout comme la passion est un supplément inutile de l'attraction naturelle entre les êtres – comme on peut le dire de la vérité, qui ne fait que compliquer inutilement les apparences. Ainsi la croyance ne fait que compliquer inutilement la question de l'existence ou de l'inexistence de Dieu. Dieu, lui, s'il existe, ne croit pas à son existence, mais il laisse le sujet y croire, et croire qu'il y croit, ou ne pas y croire, mais ne pas croire qu'il n'y croit pas (Stavroguine). Insondable dédale de la croyance, aujourd'hui dissoute par la dispersion de la notion même de réalité. Aujourd'hui, il n'est plus question de croire ou de ne pas croire aux images qui passent devant nos yeux. Nous réfractons indifféremment la réalité et les signes sans y croire. Ce n'est même pas de l'incrédulité : nos images transitent simplement dans nos cervelles sans passer par la case « croyance », comme nous transitons dans l'espace politique sans passer par la case « représentation ». Nous ne faisons que réfracter

l'illusion du politique, comme l'information ne fait que réfracter l'illusion médiatique des événements (elle n'y croit pas elle-même), comme le miroir ne fait que réfracter votre image, sans y croire.

Quant à la crédibilité, qui est venue en place de la croyance, elle est celle de l'objet, et non du sujet. C'est l'objet qui est crédible. Ou plutôt : si la croyance suppose encore une relation (imaginaire) du sujet et de l'objet, la crédibilité, elle, ne suppose plus qu'une relation de l'objet au code. Cette péripétie est importante, car elle reflète celle de l'immortalité, qui n'est plus aujourd'hui pour nous celle du sujet, mais celle du processus biologique.

C'est quand l'immortalité devient objet de croyance, c'est quand Dieu, l'âme, l'au-delà et la résurrection cessent d'être une illusion radicale pour devenir objet de croyance, qu'ils deviennent du même coup l'objet de la critique philosophique. Celle-ci ne s'attaque pas à l'illusion radicale, mais à une représentation et à une croyance, c'est-à-dire à une relation déjà affaiblie par son ambiguïté. C'est parce que la croyance joue en elle-même avec l'incrédulité qu'elle devient une cible vulnérable et toute désignée pour la critique philosophique (c'est pourquoi aussi la critique de la notion de croyance est pour nous terminée en substance, comme Marx le disait de la religion : il faut s'attacher à l'illusion radicale ou à l'indifférence radicale, en éliminant les formes intermédiaires de la croyance).

C'est dans les *Pensées sur la mort et l'immortalité* que Feuerbach entreprend la déconstruction de toute cette configuration religieuse de l'au-delà, de l'immortalité de l'âme et de la résurrection. Cette émancipation de toutes les superstitions signifie la récupération par le genre humain de

son essence perdue. Mais que va faire le genre humain, dégagé de toute croyance ? Soit il s'accomplit égoïstement, selon un individualisme exclusif et souverain (Stirner), soit il s'accomplit collectivement, par une longue voie historique, comme chez Marx, soit il se déplace vers le Surhumain, par une transmutation des valeurs de l'espèce – c'est la voie tracée par Nietzsche, selon qui l'espèce humaine ne peut être laissée à elle-même, elle doit viser au-delà d'elle-même, et retrouver la grande métamorphose, celle du devenir.

Toutes ces pensées ont eu des conséquences profondes dans notre monde – aucune ne s'est réalisée. Elles visent toutes une transfiguration idéale, elles assignent toutes au genre humain émancipé une finalité souveraine, un au-delà qui n'est plus celui de la religion, mais un au-delà de l'humain dans l'humain, un dépassement de sa propre condition, une transcendance venue de ses propres forces, une illusion peut-être, mais une illusion supérieure.

Nietzsche a magnifiquement parlé de l'illusion vitale, non pas celle des arrière-mondes, mais l'illusion des apparences, celle des formes du devenir, celle du voile, de tous les voiles qui, heureusement, nous protègent de l'illusion objective, de celle de la vérité, de la transparence du monde à une vérité objective, de la transparence de l'homme à sa propre vérité. C'est là l'illusion du sens, sécrétée par l'homme lorsqu'il se prend pour le sujet du monde et de l'histoire. À quoi on ne peut opposer que l'*illusion du monde lui-même*, dont les règles, mystérieuses certes, et arbitraires, sont cependant immanentes et nécessaires. Contrairement à l'illusion transcendante des religions, le jeu des apparences est surhumain, c'est-à-dire que l'espèce humaine ne peut atteindre à la souveraineté, que par une transmutation des valeurs, sinon elle reste vouée à toutes les superstitions, y

compris celles, plus modernes, de la psychologie et de la technique, y compris la superstition d'elle-même en tant qu'espèce définitive. Non pas immortelle par la gloire, mais définitive par la maîtrise de la survie, par le fétichisme technique, par une domestication d'elle-même qui n'est que la parodie de l'acceptation de son destin, par une manipulation biologique qui n'est que la caricature de la transmutation des valeurs.

Inutile de dire que cette transmutation des valeurs selon Nietzsche n'a pas eu lieu, sinon exactement dans l'autre sens, *non pas au-delà, mais en deçà du bien et du mal*, non pas au-delà, mais en deçà du vrai et du faux, du beau et du laid, etc. Transmutation involutive vers une indifférenciation, vers une indistinction des valeurs, elle-même fétichisée dans une esthétique de la pluralité, de la différence, etc. Fétichisation non plus des divinités, des grandes idées ou des grands récits, mais des différences minimales et des particules. C'est en cela que le fétichisme est devenu radical, c'est qu'il est devenu minimal et moléculaire, c'est qu'il n'est plus celui d'une *forme*, mais d'une simple *formule* – subliminale, subhumaine. Les limites de l'humain et de l'inhumain sont bien en train de s'effacer, mais non pas vers le surhumain – vers le subhumain, vers une disparition des caractéristiques symboliques mêmes de l'espèce. *Verklärung des Untermenschen*. Transfiguration du sous-homme.

Ce qui est en train de s'accomplir en lieu et place de la transmutation, c'est une transcription de l'Idée, dont celle de l'immortalité, dans son opération technique, de transcription de l'espèce humaine elle-même en une espèce immortelle et artificielle, assurant sa survie, générique et génétique, par tous les moyens. Ce qui donne quelque raison

à Nietzsche : l'espèce humaine, livrée à elle-même, ne saurait en fait que se redoubler ou se détruire.

Non seulement par destruction de son environnement et de son support biologique, mais par destruction de son espace symbolique, et spécifiquement de toute illusion vitale, celle des apparences, des idées, des rêves, des utopies, des projections idéales, mais aussi celle des concepts et des représentations, dont celle de la mort et celle du corps, qui disparaît de plus en plus – et ceci par l'effectuation immédiate de tout cela en place de son opération symbolique. Destruction par actualisation inconditionnelle de tout ce qui jusqu'ici n'était qu'un rêve, un mythe, une idéalité, une apparence, et qui, destinée ou non à le rester, faisait partie de l'équilibre symbolique de la vie et de la mort.

Cette dédifférenciation de l'humain et de l'inhumain, cette résorption de la métaphore du vivant dans la métastase du survivant, s'opère par la réduction progressive au plus petit commun dénominateur. Au niveau des gènes, du génome et du patrimoine génétique, les signes distinctifs de l'humain s'effacent ; de toute façon, ils n'ont plus de valeur symbolique, ils n'ont qu'une destination fonctionnelle. Plus de transfiguration, plus de métaphore : l'immortalité passe du côté du code (biologique, génétique), seul indice immortel qui reste, seul trait qui s'immortalise dans la matière vivante. C'est le mouvement perpétuel du code, l'éternité métonymique des cellules. Partout la génération par la formule, algébrique, génétique, s'est substituée au jeu et au destin des formes. Le pire est que les vivants générés par la formule ne survivront pas à leur propre formule, ce sont donc d'emblée des mort-vivants.

Paradoxalement, c'est l'irruption de la biologie, c'est-à-

dire de la science du vivant, qui marque cette irruption du non-vivant, la fin de la transcendance du vivant sur le non-vivant. Tout comme l'irruption de la psychologie marque la fin de la transcendance de l'âme au profit d'une déconstruction analytique de l'univers intérieur. Tout comme l'irruption de la science anatomique marque la fin du corps et de la mort comme métaphore, et son entrée en scène comme réalité, fatalité biologiques. Je dis bien « entrée en scène », sur la scène de la vérité objective, où se joue la *confusion par défaut* de l'humain et de l'inhumain, du vivant et du non-vivant, du sexe et du non-sexué. Alors que sur l'autre scène, celle de l'illusion, celle des formes, radicalement différente de celle de la vérité objective, se joue la *transfiguration par excès* de l'humain par l'inhumain, du vivant par le non-vivant, du sexe par le non-sexué.

L'humanisme originel, celui des Lumières, se fonde sur les qualités de l'homme, sur ses vertus, sur ses dons naturels, sur son essence, assortis du droit à la liberté et à l'exercice de cette liberté. L'humanisme actuel, tel qu'il est consacré par l'extension nouvelle des Droits de l'homme, s'attache davantage à la conservation de l'individu et de l'homme en tant qu'espèce (dans un cas, l'immortalité est une vertu, dans l'autre elle n'est qu'un droit de conservation). Mais du coup, les droits de l'humain deviennent problématiques, car ils posent la question des droits éventuels des autres espèces, de la nature, etc., envers lesquels il leur faut se définir. Or y a-t-il même un droit de l'humanité sur son propre génome ? Que veut dire pour une espèce le droit à sa propre définition génétique, et donc à son éventuelle transformation génétique ? Nous partageons 98 % de nos gènes avec les singes, 90 % avec les souris. Quel droit

s'attache à ce patrimoine commun ? D'autre part, il apparaît que 90 % des gènes du génome humain ne servent à rien. Allons-nous revendiquer cette part aveugle et sans destination apparente ? Dès lors que l'humain ne se définit plus en termes de liberté et de transcendance, mais en termes de gènes, la définition de l'homme s'efface, et donc aussi celle de l'humanisme.

La ligne de démarcation de l'humain devient de plus en plus flottante au fur et à mesure qu'on s'enfonce dans le biologique, dans les arcanes moléculaires de la biosphère. Si l'humanisme occidental s'était vu menacé dès le XVI^e siècle par l'irruption des autres cultures, à présent le verrou qui saute n'est plus seulement celui d'une culture, c'est celui de l'espèce. Dérégulation anthropologique. Et dérégulation simultanée de l'éthique, de toutes les règles morales, juridiques, symboliques, qui étaient celles de l'humanisme.

La transcendance virtuelle de l'homme, distincte de son corps mortel, s'évapore au fil du génie génétique. La détermination (ou plutôt l'indétermination) devient immanente dans l'inscription du génome et sa manipulation. Peut-on encore parler d'âme et de conscience dans la perspective des automates, des chimères, des clones qui relaieront l'espèce humaine ? Peut-on même parler encore d'inconscient dans une perspective de définition génétique de l'homme ? Même l'immortalité de l'inconscient chère à Freud est sérieusement menacée. Non seulement le capital individuel, ontogénétique, mais le capital phylogénétique de l'espèce est menacé par cette évaporation des limites de l'humain, non plus dans le divin, mais dans l'inhumain, et d'ailleurs même pas dans l'inhumain, mais dans quelque chose qui est en deçà de l'humain et de l'inhumain, dans la simulation génétique du vivant.

Les dieux, l'âme, l'immortalité, tout cela, qui s'est appelé superstition ou fétichisme, était encore une extrapolation spirituelle, métaphorique, des facultés de l'homme, y compris le corps comme métaphore de la résurrection. Artefacts certes, mais immatériels, et qui gardent une force projective, en même temps que la puissance et le jeu de l'illusion. Tandis qu'avec la biologie et la génétique, nous sommes dans la matérialité pure, dans la simulation matérielle d'êtres objectivement immortels, puisque composés d'éléments nucléaires et d'un code génétique intemporel. L'artificialité n'est plus celle d'une fin différée, c'est celle d'une prothèse – fétichisme *littéral*, dans le sens où il est celui de la littéralité du même et de sa reproduction. Il ne s'agit plus d'une prothèse imaginaire, de la superstition d'une âme supratemporelle, mais d'une prothèse matérielle – simulation bien plus destructrice que l'illusion de l'âme.

Du reste, l'illusion du corps elle-même, le jeu des apparences du corps est anéanti dans la simulation des fonctions du vivant, les apparences sont volatilisées par la transcription génétique. Une autre illusion vitale disparaît : celle de la pensée, qui s'abolit dans l'instrumentalisation des facultés mentales, dans le fétichisme de l'intelligence artificielle.

Il y a plusieurs formes de mort : une forme différenciée, duelle, tragique, liée à la sexualité, dans le destin des mammifères supérieurs – forme sexuée de la mort en quelque sorte. Et il y a la forme asexuée, indifférenciée – stade récessif qui renvoie au stade moléculaire et protozoaire des êtres vivants, à leur effacement sans phrases, sans autre forme de destin.

Dans les camps de concentration, c'était la mort, plus encore que la vie, qui était exterminée. Les détenus y étaient dépossédés de leur mort – plus morts que morts, disparus.

Mais, on peut aussi exterminer la mort en créant des *processus de vie indestructibles*. Ce que nous faisons lorsque nous essayons de capter l'immortalité dans les processus anatomiques, biologiques et génétiques. Appareillés sur leurs formes indifférenciées, soit par l'autonomisation définitive des multiples fonctions, soit par la réduction aux plus petits éléments simples, les processus de vie deviennent indestructibles, et c'est par l'automatisme de ces processus que nous exterminons la mort en douceur.

C'est à cette forme de vie immortelle, à cette nostalgie d'une pure contiguïté du vivant et de son enchaînement moléculaire, que Freud rattachait l'instinct de mort. Et c'est à cette sorte d'immortalité que nous sommes voués aujourd'hui comme à une absence de destin, à l'immortalité négative de ce qui ne peut pas prendre fin, et donc se reproduit indéfiniment.

Jadis l'homme se croyait immortel, mais il ne l'était pas. Ou plutôt il doutait en secret de l'être, sinon il n'aurait pas eu besoin d'y croire. Aujourd'hui, nous ne croyons plus être immortels, mais c'est justement maintenant que nous sommes en train de le devenir, devenir doucement immortels sans le savoir, sans le vouloir, sans y croire, par le simple fait de la confusion des limites de la vie et de la mort. Immortels non plus selon l'âme, qui a disparu, ni même selon le corps, qui est en voie de disparaître, mais selon la formule, immortels selon le code – c'est-à-dire des êtres pour qui il n'y aura bientôt plus de mort ni de représentation de la mort, ni même, ce qui est le pire, d'illusion de la mort.

Dans son acception classique, glorieuse, l'immortalité est la qualité de ce qui passe au-delà de la mort, la qualité du supra-vivant. Dans sa version contemporaine, c'est une qua-

lité du survivant, c'est-à-dire de ce qui est déjà mort, et qui pour cette raison devient immortel, mais plus du tout de la même façon. Ce n'est plus une qualité fatale, c'est la qualité banale de ce qui n'est plus menacé de mourir, puisque c'est déjà mort. De ce qui n'a plus de fin, puisque c'est déjà passé au-delà de ses propres fins, au-delà de ses possibilités, en hypertélie en quelque sorte, ou en coma dépassé.

Cette immortalité-là est le pire des destins, car la mort était la plus belle des conquêtes de l'homme – la mort subjective, la mort dramatisée, la mort ritualisée et fêtée, la mort recherchée et désirée : par elle l'homme se distingue de toutes les autres espèces vivantes douées d'une immortalité naturelle, qu'elles partagent d'ailleurs avec les dieux, dont la figure immortelle est d'abord animale.

La question est de savoir si nous ne sommes pas en train de revenir, par l'extradition de la mort, à cette immortalité primaire, au-delà de toutes les péripéties religieuses et spirituelles, au-delà de toute croyance. Ne sommes-nous pas en train, par toutes nos techniques, de revenir à une éternité de fait (clonique, métastatique), qui était le destin antérieur de l'inhumain ? Simplement cette immortalité fonctionnelle, au lieu de se produire dans un arrière-monde, qui avait quand même l'avantage d'être *un autre monde*, se déroule dans ce monde-ci, le nôtre, qui est donc devenu notre arrière-monde. La disparition des limites de l'humain et de l'inhumain, des limites de la vie et de la mort a fait de notre monde lui-même un arrière-monde – définitif celui-ci, puisqu'il n'a plus d'alternative dans un monde réel, puisqu'il *est* le monde réel. C'est lui qui est devenu le lieu de la superstition totale.

Comment sauter par-dessus son ombre quand on n'en a plus ?

Cette compulsion d'immortalité, d'une immortalité définitive, tourne autour d'une folie singulière – la folie de ce qui a atteint son but. La folie identitaire, folie de saturation, de complétion, de réplétion. De perfection aussi. L'illusion meurtrière de la perfection : ainsi ces objets dont l'usure, la mort et le vieillissement ont été éradiqués par la technique. Le disque compact laser. Il ne s'use pas, même si l'on s'en sert. C'est terrifiant. C'est comme si vous ne vous en étiez jamais servi. C'est comme si vous n'existiez pas. Si les objets ne vieillissent plus à votre contact, c'est que vous êtes mort.

On ne saurait mieux illustrer cette folie qu'ironiquement par l'histoire de l'homme qui se promène sous la pluie, son parapluie sous le bras. Quand on lui demande pourquoi il ne l'ouvre pas, il répond : « Je n'aime pas me sentir au bout de mes possibilités. » Tout est là. Aller au bout de ses possibilités, c'est le contresens absolu. C'est entrer dans l'immortalité, mais celle de la totalisation, de l'addition et

de la répétition de soi. Paradoxalement, aller au bout de ses possibilités, c'est le contraire de savoir prendre fin. Investir ses propres limites, c'est ne plus disposer de la fin. C'est l'abolition de la mort comme horizon vital. C'est perdre son ombre. C'est donc l'impossibilité de sauter par-dessus – comment sauter par-dessus son ombre quand on n'en a plus ? Autrement dit, si on veut vivre, il est interdit d'aller au bout de ses possibilités.

Or, c'est l'idéal qui est partout proposé aujourd'hui, à travers les techniques de maximalisation de soi-même, de chantage à la performance, de réalisation inconditionnelle de l'être humain comme programme. Programmation de toutes les variantes génétiques, biologiques, professionnelles, existentielles, de l'individu. Aller au bout du logiciel, au bout de la bande magnétique ! On atteint par là à l'immortalité de fait, par simple oubli de la formule pour s'arrêter. Immortalité horizontale, par accélération et par inertie, par épuisement des possibilités, et où n'intervient plus la coupure verticale de la mort. Plus illusoire encore que les formes transcendantes de l'immortalité, puisqu'elle offre tous les signes de l'efficacité matérielle.

Pourtant la nature nous offre un exemple inverse, en laissant en friche par exemple les deux tiers du génome humain. On se demande à quoi peuvent bien servir ces gènes inutiles, et pourquoi les décrypter de force ? Et s'ils n'étaient là que selon la nécessité d'une marge ? Si tous les gènes étaient fonctionnels, rien ne serait gaspillé, et on toucherait à une définition totale. C'est peut-être pour prévenir une telle catastrophe que la nature a ménagé cette zone d'ombre. Même chose pour le langage : la masse de signifiant flottant est ce qui préserve le langage d'aller au

bout de ses possibilités, qui préserve l'homme de tout exprimer, et au monde de tout signifier, de signifier dans son intégralité. Or c'est bien ce qui est visé aujourd'hui à travers les techniques informatiques, l'Intelligence artificielle, etc. : mobiliser tous les neurones, tous les sens possibles, et simultanément réduire toute marge, tout vide interstitiel. La physique elle-même va dans le sens de la réduction de ce vide interstitiel. Elle rêve d'une concrétion totale de la matière et de lui arracher toute son énergie, en la poussant à des densités limites, artificielles et monstrueuses.

Or, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'aller au bout de soi-même, d'exploiter toutes ses possibilités, d'atteindre à la limite ? C'est un fantasme de mort, qui ne laisse d'alternative que la chute et l'effondrement. C'est une stratégie de pauvres, de ceux qui ont si peu de moyens qu'ils sont forcés de les exploiter à fond. Vis-à-vis de soi-même, c'est une politique d'exploiteur, qu'on ne supporterait jamais de qui que ce soit d'autre. C'est une culture de la servitude, moins la présence de l'autre, puisque chacun se substitue à l'autre dans le rôle d'opresseur. C'est le comble de la servitude volontaire. Qu'est-ce qui nous préservera de cette frénésie des limites, de cette volonté d'abolir l'horizon comme ligne de fuite perpétuelle, comme ligne virtuelle qui doit rester virtuelle, mais que nous sommes justement aujourd'hui en train de franchir – vers cet « horizon des événements » au-delà duquel rien n'arrive, rien n'a plus de sens, et dont la lumière elle-même ne s'échappe plus ?

Le champ intellectuel lui aussi fonctionne comme système d'assolement, de friche et de jachère. Il craint mortellement

le développement de toutes les facultés. La pensée est justement ce qui met un frein aux idées, qui tendent d'elles-mêmes à se déployer sans frein et à occuper tout l'espace. Les idées prolifèrent comme des polypes ou des algues, et meurent asphyxiées sous leur propre végétation luxuriante. Il y a un horizon des idées comme il y a un horizon des événements : celui de leur accomplissement mortifère, celui de leur réalisation inconditionnelle. La pensée, elle, s'échappe dans le vide.

L'histoire aussi est allée au bout de ses possibilités. C'est pour cela qu'elle ne peut que faire volte-face ou se réitérer. Elle n'a pas réussi à s'échapper dans le vide. C'est pour cela qu'elle est devenue interminable, ne laissant place qu'à une immortalité négative.

Même chose pour le social : on a voulu extraire tout le social, exprimer tout le social, extorquer tout le social – on a voulu le *réaliser* en lui ôtant toute dimension métaphorique. Ce fut sa mort par effusion, par dilution dans le réel, par extinction de son idée dans le réel.

Partout, c'est un contresens absolu que d'atteindre au réel, à l'immortalité *réelle*, à la réalité du social. Partout, la fin de la métaphore, la réalisation inconditionnelle de toutes les métaphores signalent le crépuscule de l'idée et le refus de la mort dans l'accomplissement mortifère.

De cette mise à mort de la métaphore, du rêve, de l'illusion, de l'utopie par sa réalisation inconditionnelle, de toute idée, de toute transcendance par son opération matérielle, Canetti donne un exemple saisissant avec la bombe atomique. Il dit qu'avec Hiroshima et l'explosion nucléaire les hommes ont mis fin au soleil en en captant l'énergie et en la matérialisant sur terre. Ils ont mis fin à l'illusion du soleil et à son mythe en mimant la violence

de sa lumière et en le matérialisant sur terre dans son expression radicale.

Le réel est en effet l'ultime possibilité de la métaphore, mais elle ne doit pas l'accomplir, sous peine de mort, sous peine de perdre sa puissance métaphorique, sa puissance d'illusion. Comme dans l'histoire, il faut garder son parapluie sous le bras – métaphore de la dernière chance – et ne l'ouvrir sous aucun prétexte. « Toute extase préfère finalement la voie de la renonciation plutôt que de pécher contre son propre concept en se réalisant » (Adorno).

Un des aspects de ce délire d'accomplissement, c'est le passage à l'universel, qu'on prend communément pour un progrès – en quelque sorte l'équivalent en extension de l'immortalité dans le temps. Or cette extension équivaut à une dilution et à une exténuation des valeurs dans l'universel. Cela est vrai aussi des événements, dont la diffusion mondiale correspond à leur plus faible intensité et à leur obsolescence la plus rapide. L'universalisation des faits, des données, des savoirs, de l'information, est un préalable à leur disparition. Toute idée, toute culture, s'universalise avant de disparaître. C'est comme pour les étoiles : leur dilatation maximale correspond à leur agonie, à leur transformation en géante rouge, puis en naine noire. Agonie des solutions concentrées dans la haute dilution, agonie des formes et des images dans la haute définition. Cette fin des cultures n'est pas sensible de l'intérieur. De l'intérieur, une culture est immortelle, elle ne semble se rapprocher de sa fin que selon une courbe asymptotique. En fait, elle a déjà disparu. Le passage d'une valeur à l'universel prélude à sa transparence, qui prélude elle-même à son évanouissement.

Inutile, dès lors, de viser l'universel, inutile de viser les sommets puisqu'il n'y a plus de sommets. L'érosion a fait son œuvre. S'il n'y a plus de philosophie de la transcendance possible, vu l'exil de la pensée de l'autre côté du miroir, il n'y a plus non plus de conquête du pouvoir possible, vu l'exil du politique de l'autre côté de la représentation. Ni dans le domaine politique ni ailleurs, il n'y a plus de sommet à conquérir, et notre équivalent moderne de l'Annapurna, les traversées à la voile en solitaire, sont des fantaisies posthumes.

C'est la même impossibilité que de sauter par-dessus son ombre quand on n'en a plus. Ce saut métaphysique est hors de notre portée. Encore Peter Schlemihl avait-il vendu la sienne au Diable – nous l'avons tout simplement perdue. C'est que nous sommes devenus entre-temps parfaitement transparents. Ou bien c'est qu'il n'y a même plus de source de lumière, de foyer assez lumineux pour nous donner une ombre. Notre seule ombre est celle projetée sur le mur d'en face par l'irradiation atomique. Ces silhouettes au pochoir dessinées par l'explosion d'Hiroshima. L'ombre atomique, la seule qui nous reste : ni l'ombre solaire, ni même les ombres de la caverne platonicienne, mais l'ombre du corps absent, irradié, le graphe de l'anéantissement du sujet, de la disparition de l'original.

Une autre forme de ce délire identitaire, c'est celle de notre individualisme contemporain.

Le néo-individualisme, en mal de performance et d'héroïsme entrepreneurial, l'individualisme sportif (Alain Ehrenberg), éventuellement néo-hédoniste, syncrétique et tribal, n'a rien à voir avec le héros de l'individualisme bourgeois. Héros de la subjectivité, de la rupture, du libre

arbitre ou de la singularité radicale selon Stirner, celui-ci est bien mort. Même l'individualité *self-directed* selon Riesman a disparu de l'horizon du social comme de celui des sciences humaines. Le néo-individu est, au contraire, le produit le plus pur de l'*otherdirectedness* : une particule interactive, communicationnelle, en feed-back perpétuel, branché sur le réseau et visualisant le podium. Chacun est prêt à se constituer, selon son privilège ou son handicap, en micro-particule autonome. Pourquoi pas ? L'heure est à l'invention quotidienne de nouvelles particules. Pourquoi les innombrables particules de nos sociétés ne revendiqueraient-elles pas chacune leur identité et leur « charme » personnel ? Évidemment, ça donne des ensembles chaotiques et des mouvements browniens, où la liberté n'est plus que la résultante statistique du choc des singularités – donc plus du tout un problème philosophique.

Cet individu n'en est pas un du tout. C'est un repenté de la subjectivité et de l'aliénation, de l'appropriation héroïque de soi. Il ne songe qu'à l'appropriation technique du moi. C'est un converti à la religion sacrificielle de la performance, de l'efficacité, du stress et du timing – liturgie bien plus féroce que celle de la production – mortification totale et sacrifice sans appel aux divinités de l'information, exploitation totale de lui par lui-même – stade ultime de l'aliénation.

Nulle religion n'a jamais exigé autant de l'individu en tant que tel, et on peut dire que l'individualisme radical est la forme même de l'intégrisme religieux. Religion moderne de l'abnégation, de l'opérationnalité à outrance – la pire de toutes, puisqu'elle récupère toute l'énergie de l'irrégion, toute l'énergie libérée par l'effacement des religions traditionnelles. C'est la plus grande conversion irrégieuse de

l'histoire. Par rapport à cet holocauste volontaire, à cet escalade du sacrifice, le soi-disant « retour du religieux », dont on fait semblant de s'effrayer, ces quelques résurgences de religiosité ou d'intégrisme traditionnel, sont négligeables. Elles ne font que cacher l'intégrisme fondamental de cette société consensuelle, elles cachent le fondamentalisme terroriste de cette nouvelle religion sacrificielle de la performance. Elles masquent que c'est la société entière qui est en voie de métastase religieuse. Les effets de religieux, on les prend trop au sérieux en tant que religieux, et pas assez en tant qu'effets, c'est-à-dire masquant le véritable processus. Tumeur-écran, abcès de fixation, qui permet, en le focalisant, d'exorciser le mal à bon compte, et de faire l'économie d'une analyse de la société entière, la société « démocratique », virtuellement convertie à l'intégrisme et au révisionnisme, à la sécurité et au protectionnisme, en même temps qu'aux techniques de promotion vulgaire et d'intimidation.

Cet individualisme « post-moderne » n'est pas né d'une problématique de la *liberté* et de la *libération*. Il est né d'une *libéralisation* des réseaux et des circuits asservis, c'est-à-dire une diffraction individuelle des ensembles programmés, d'une métamorphose des macro-structures en des particules innombrables qui portent en elles tous les stigmates des réseaux et des circuits – chacune son propre micro-réseau et micro-circuit, chacune ressuscitant pour elle-même, dans son micro-univers, le totalitarisme de l'ensemble, désormais inutile.

De toute façon, dans tous les registres, sexe, culture, économie, media, politique, les concepts de liberté et de libération sont diamétralement opposés – la libération incon-

ditionnelle étant la plus sûre voie de dissuasion de la liberté. La liberté se joue dans un champ limité et transcendant, l'espace symbolique du sujet, où il est confronté à sa propre finalité, à son propre destin, tandis que la libération se joue dans un espace potentiellement illimité. C'est un processus quasi physique (son prototype est la libération de l'énergie) qui porte chaque fonction, chaque force, chaque individu à la limite de ses possibilités, et même au-delà, où il ne répond plus de lui-même. C'est pourquoi la liberté est une forme critique, la libération par contre une forme potentiellement catastrophique. La première confronte le sujet à sa propre aliénation et à son dépassement. L'autre mène aux métastases, aux réactions en chaîne, à la déconnexion de tous les éléments et finalement à l'expropriation radicale du sujet. La libération est la réalisation effective de la métaphore de la liberté, et dans ce sens elle en est aussi la fin. Entre les deux, le dilemme est insoluble. Mais le système actuel a trouvé la solution finale à l'une comme à l'autre – dans la libéralisation. Non plus le sujet libre, mais l'individu libéral. Non plus la libération, mais la libéralisation des échanges. De la liberté à la libération, de la libération à la libéralisation. Point extrême de la plus haute dilution, et de l'intensité minimale, où le problème de la liberté ne peut même plus être posé.

Disparaît du même coup le concept d'aliénation. Ce nouvel individu cloné, métastatique, interactif, n'est plus aliéné, il est identique à lui-même – *il ne diffère plus de lui-même*, donc il est indifférent à lui-même. Cette indifférence à lui-même est au cœur du problème plus général de l'indifférence à elles-mêmes des institutions, du politique, etc.

L'indifférence du temps : la non-distance des points du

temps entre eux, la promiscuité des points du temps, l'instantanéité du temps réel. L'ennui.

L'indifférence de l'espace : la contiguïté, la contamination télévisuelle, télécommandée, de tous les points de l'espace, qui fait que vous n'êtes nulle part.

L'indifférence politique : surimpression, prolifération de toutes les opinions en un seul continuum médiatique.

L'indifférence sexuelle : indistinction et substitution des sexes comme conséquence nécessaire de la théorie moderne du sexe comme différence.

L'indifférence de l'individu à lui-même et aux autres est à l'image de toutes celles-ci : elle résulte de l'indivision du sujet, de l'effacement du pôle de l'altérité, de son inscription dans l'identique, qui résulte paradoxalement de l'exigence pour lui d'être différent de soi-même et des autres.

Car cet individu identitaire vit de la chanson et de l'hallucination de la différence, utilisant pour cela tous les dispositifs de simulation de l'autre. Il est la première victime de cette théorie psychologique et philosophique de la différence, qui dans tous les domaines débouche sur l'indifférence à soi-même et aux autres.

La différence est la maladie infantile du sujet (de notre culture en général), et la folie identitaire (la dédifférenciation de soi, l'indifférence à soi) en est la maladie sénile. Nous avons vaincu l'altérité par la différence, et à son tour la différence a succombé à la logique du même et de l'indifférence. Nous avons vaincu l'altérité par l'aliénation (le sujet devient l'autre de lui-même), mais à son tour l'aliénation a succombé à la logique identitaire (le sujet devient le même que lui-même). Et nous sommes entrés dans l'ère interactive et sidérale de l'ennui.

À ce syndrome identitaire correspond une folie spécifique. À l'individu « libre », au sujet divisé correspond la folie verticale de jadis, la folie psychique, la folie transcendante du schizophrène, celle de l'aliénation, de la transparence inexorable de l'altérité. À l'individu identitaire, à ce clone virtuel, correspond une folie *horizontale*, notre délire spécifique et celui de toute notre culture, celui de la confusion génétique, du brouillage des codes et des réseaux, des anomalies biologiques et moléculaires, de l'autisme. Plus de délires d'altération, d'expropriation de soi, mais un délire d'appropriation de soi – toutes les variantes monstrueuses de l'identité – celle non du schizophrène, mais de l'isophrène sans ombre, sans autre, sans transcendance, sans image – celle de l'isomorphe mental, de l'autiste qui a comme dévoré son double et absorbé son frère jumeau (la gemellité est, inversement, une forme autistique à deux). Folie identitaire, ipsomaniacque, isophrénique. Nos monstres sont tous des autistes maniaques. Sortis d'une combinaison chimérique (fût-elle génétique), privés d'altérité héréditaire, frappés de stérilité héréditaire, ils n'ont d'autre destin que de rechercher désespérément une altérité en éliminant un à un tous les Autres (alors que la folie « verticale » souffrait, au contraire, d'un excès et d'un vertige d'altérité). Le problème de Frankenstein, par exemple, est qu'il n'a pas d'Autre, et qu'il a soif d'altérité. C'est le problème du racisme. Mais nos computers aussi ont soif d'altérité – ce sont des machines autistes et célibataires : ce dont ils souffrent et se vengent, c'est d'une tautologie féroce de leur propre langage.

Instabilité et stabilité exponentielles

C'est tout le problème du discours sur la fin (celle de l'histoire en particulier) que d'avoir à parler en même temps de l'au-delà de la fin et de l'impossibilité d'en finir. Ce paradoxe résulte du fait que dans un espace non linéaire, dans un espace non euclidien de l'histoire, la fin est irréparable. La fin n'est en effet concevable que dans un ordre logique de la causalité et de la continuité. Or ce sont les événements eux-mêmes qui, par leur production artificielle, leur échéance programmée ou l'anticipation de leurs effets, sans compter leur transfiguration médiatique, annulent la relation de cause à effet et donc toute continuité historique.

Cette distorsion des effets et des causes, cette mystérieuse autonomie des effets, cette réversibilité de l'effet sur la cause engendrant un désordre, ou un ordre chaotique (c'est exactement notre situation actuelle : celle d'une réversibilité de l'information sur le réel engendrant un désordre événementiel et une extravagance des effets médiatiques) n'est pas sans évoquer la théorie du Chaos et la disproportion entre

le battement d'ailes du papillon et l'ouragan qu'il déchaîne à l'autre bout du monde. Elle n'est pas sans évoquer non plus l'hypothèse paradoxale de Jacques Benveniste sur la mémoire de l'eau. Celle-ci est passionnante de par l'analogie avec notre univers actuel : nous vivons nous aussi, de par l'extension des media et de la communication, dans un univers social et culturel hautement dilué, où les molécules originelles se font de plus en plus rares. Il est intéressant de savoir si, dans l'ordre humain aussi, les effets persistent en l'absence des causes, si une substance nominale reste active en l'absence de ses éléments, ou même si quelque chose peut exister en dehors de toute origine et de toute référence. C'est le problème d'une logique des effets différente de celle des causes, ou peut-être simplement d'une autre causalité que celle des substances et des forces – d'une efficience des formes (quelque attracteur étrange ?), sans commune mesure avec l'efficacité causale, et homologue de l'efficace virtuel des molécules absentes. Dans ce sens, les nouvelles énergies ne seraient plus à chercher dans le déchaînement matériel des substances, mais dans l'enchaînement inconditionnel des formes.

Il faut peut-être considérer l'histoire elle-même comme une formation chaotique où l'accélération met fin à la linéarité, et où les turbulences créées par l'accélération éloignent définitivement l'histoire de sa fin, comme elles éloignent les effets de leurs causes. La destination, même si c'est le Jugement dernier, nous ne l'atteindrons pas, nous en sommes désormais séparés par un hyperespace à réfraction variable. La rétroversion de l'histoire pourrait fort bien s'interpréter comme une turbulence de ce genre, due à la précipitation des événements qui en inverse le cours et en

ravale la trajectoire. Cela est une des versions de la théorie du Chaos, celle de l'*instabilité exponentielle* et de ses effets incontrôlables. Elle rend fort bien compte de la « fin » de l'histoire, interrompue dans son mouvement linéaire ou dialectique par cette singularité catastrophique, qui se traduit par la forme exceptionnelle des événements contemporains – à la fois dramatiques et insignifiants, pressés de se produire et indifférents à eux-mêmes (et à nous tous) – et en même temps de l'impossibilité d'en finir avec elle.

Mais la version de l'instabilité exponentielle n'est pas la seule – l'autre est celle de la *stabilité exponentielle*. Celle-ci définit un état où, de quelque point qu'on parte, on finit toujours par se retrouver au même point. Peu importe les conditions initiales, les singularités originelles, tout tend vers le point Zéro – attracteur étrange lui aussi. Aucune des potentialités ne se développe, alors que dans l'instabilité exponentielle elles s'extrapolent diaboliquement. Dans la stabilité exponentielle, il n'y a donc pas de fin, non pas par outrepassement et imprévisibilité des effets, mais au contraire parce que tout est déjà là, tout a déjà eu lieu.

Du coup, nous sommes d'immortels survivants, puisque l'existence seconde est sans fin. Elle est sans fin, puisque la fin est déjà au début. C'est donc une immortalité paradoxale. « La bombe a explosé depuis longtemps, à Hiroshima. Le processus de déshumanisation s'est accompli, et le propre de ce phénomène, évidemment, c'est que nous ne possédons plus les éléments psychiques, éthiques et spirituels qui nous permettraient d'en prendre conscience » (Romain Gary).

En fait, les deux hypothèses – instabilité et stabilité exponentielles – quoique incompatibles, sont simultanément valables. Notre système d'ailleurs, dans son cours *normal*, normalement catastrophique, les conjugue fort bien. Il

conjugue en effet une inflation, une accélération galopante, un vertige de mobilité, une excentricité des effets, un excès de sens et d'information, avec une tendance exponentielle vers l'entropie totale. Nos systèmes sont ainsi doublement chaotiques : ils fonctionnent à la fois à l'instabilité et à la stabilité exponentielle.

Ainsi n'y aurait-il pas de fin parce que nous sommes dans un excès de fin : transfini – dans un outrepassement des finalités : transfinalité. C'est cet excès qui crée des turbulences sans fin, voire une involution et une désagrégation en spirale des systèmes, du temps et de l'histoire.

Cependant un dérèglement n'est pas forcément énigmatique. Il ne faut pas confondre la dépendance sensitive aux données initiales (le battement d'ailes de papillon ou le nez de Cléopâtre) avec le destin ou la prédestination, sous prétexte qu'ils sont tous les deux incalculables. Ce serait même exactement le contraire, dans la mesure où la prédestination est bien plutôt une *hypersensitivité aux conditions finales*, et non pas initiales, d'un processus. C'est ce qui en fait une configuration fatale, et non pas seulement chaotique et imprévisible. Dans la prédestination, la fin est là avant le commencement, et tout ce qui est fait pour s'en éloigner vous en rapproche – de là son caractère tragique et ironique, et non seulement excentrique ou catastrophique comme dans les figures du chaos. La météorologie est chaotique, elle n'est pas une figure du destin. Tous les phénomènes extrêmes, les effets exorbitants, les formes vertigineuses de désordre, tout ce qui témoigne d'une précession des effets sur les causes (et, à ce titre, il faudrait inclure dans le même ordre de figures la précession des modèles sur le réel, où se résume notre « destin » moderne, celui de la simulation, où on peut

lire en effet une forme de catastrophe de la réalité, ce vertige du modèle, du virtuel et de la simulation nous entraînant de plus en plus loin des conditions initiales du monde réel), tout cela est fascinant, mais ce n'est pas spirituellement passionnant. C'est une logique des effets pervers (dont certains sont d'ailleurs bénéfiques), mais ça n'a rien à voir avec une stratégie fatale, qui suppose une volonté secrète, mais contradictoire, et le pressentiment d'une réversibilité totale.

Le Chaos est une parodie de toute métaphysique du destin. Ce n'en est même pas l'avatar. La poésie des conditions initiales nous fascine aujourd'hui que nous avons perdu la vision des conditions finales, et le Chaos nous tient lieu de destin négatif. L'étrangeté de l'attracteur étrange n'est qu'une métaphore, l'étrangeté radicale est dans la dualité énigmatique d'un monde, et dans la contradiction inexorable (celle de notre volonté et de sa perte), qui maintient l'illusion indestructible. *Le destin est la figure extatique de la nécessité. Le Chaos n'est que la figure métastatique du Hasard.* Les processus chaotiques sont d'ordre aléatoire et statistique, et même s'ils culminent dans l'ordre caché des attracteurs étranges, cela n'a encore rien à voir avec la notion fulgurante de destin dont l'absence en effet se fait cruellement sentir. C'est même sans doute en l'absence de destin que les choses se mettent à proliférer dans tous les sens, c'est en l'absence de résolution fatale que prolifèrent les équations aléatoires du Chaos.

Nos systèmes complexes, métastatiques, viraux, voués à la seule dimension exponentielle (que ce soit celle de l'instabilité ou de la stabilité exponentielle), à l'excentricité et à la scissiparité fractale indéfinie ne peuvent plus prendre fin. Voués à un intense métabolisme, à une intense métastase interne, ils s'épuisent en eux-mêmes et n'ont plus de des-

mination, plus de fin, plus d'altérité, plus de fatalité. Ils sont justement voués à l'épidémie, aux excroissances sans fin du fractal, et non à la réversibilité et à la résolution parfaite du fatal. Nous ne connaissons plus que les signes de la catastrophe, nous ne connaissons plus les signes du destin. (Et d'ailleurs, dans la théorie du Chaos, s'est-on préoccupé du phénomène inverse, tout aussi extraordinaire, de l'*hyposensibilité* aux conditions initiales, de l'exponentialité inverse des effets par rapport aux causes – des ouragans potentiels qui finissent dans un battement d'ailes de papillon ?)

Hystérésie du Millenium

Que nous entrions dans une forme rétroactive de l'histoire, que toutes nos idées, nos philosophies, nos techniques mentales s'adaptent progressivement à ce modèle, ceci est éclatant. C'est peut-être même une aventure, car la disparition de la fin est en soi une situation originale. Il semble qu'elle soit caractéristique de notre culture et de notre histoire, qui n'arrivent même pas à prendre fin, et s'assurent ainsi d'une récurrence indéfinie, d'une immortalité à rebours. Jusqu'ici l'immortalité était plutôt celle de l'au-delà, une immortalité à venir, mais nous inventons aujourd'hui une autre sorte d'immortalité, celle de l'en-deçà, celle de la récession des fins à l'infini.

La situation est peut-être originale, mais pour ce qui est du résultat final, évidemment, c'est perdu d'avance. Le chaos originel, le Big Bang, nous ne le connaissons jamais, c'est une affaire classée, et nous n'y étions pas. Mais le moment final, le Big Crumb, nous pouvions garder l'espoir de le voir. De jouir de la fin, à défaut d'avoir pu jouir de l'origine.

Ce sont les deux seuls moments intéressants, et puisque nous avons été frustrés du premier, autant mettre toute notre énergie dans l'accélération de la fin, dans la précipitation des choses vers leur perte définitive, dont il nous serait donné au moins de consommer le spectacle. Songez à la chance inouïe de la génération qui disposerait de la fin du monde. C'est tout aussi merveilleux que d'assister au début. Mais nous sommes arrivés trop tard pour le commencement, seule la fin semblait être dans nos moyens.

Nous nous étions rapprochés de cette éventualité avec l'ère atomique. Hélas ! l'équilibre de la terreur a suspendu, puis sursis définitivement (?) à l'événement final, et maintenant que la dissuasion a réussi, il faut bien se faire à l'idée *qu'il n'y a plus de fin, qu'il n'y aura plus de fin*, que l'histoire elle-même est devenue interminable. Ainsi quand on parle de la « fin de l'histoire », de la « fin du politique », de la « fin du social », de la « fin des idéologies », rien de tout cela n'est vrai. Le pire est justement qu'il n'y aura de fin à rien, et que tout cela continuera de se dérouler de façon lente, fastidieuse, récurrente, dans l'hystérie de tout ce qui, comme les ongles et les cheveux, continue de pousser après la mort. Parce qu'au fond, tout cela est déjà mort, et qu'au lieu d'avoir une résolution heureuse ou tragique, un destin, nous n'aurons qu'une fin contrariée, une fin homéopathique, qui se distille dans toutes les métastases du refus de la mort. De tout ce qui refait surface au fur et à mesure que l'histoire revient sur ses propres traces, dans une compulsion de réhabilitation, comme envers je ne sais quel crime – crime commis par nous et malgré nous, crime de l'espèce envers elle-même, dont le processus s'accélère avec l'histoire contemporaine, et dont le déchet universel, le repentir universel, le ressentiment universel sont aujourd-

d'hui les signes sûrs – crime dont il faut réinstruire le procès et, pour cela, revenir inexorablement en arrière, jusqu'aux origines s'il le faut, en quête d'absolution rétrospective, faute d'une résolution de notre destin dans le futur. Il faut absolument savoir ce qui, à un moment donné, a mal tourné, et donc explorer tous les vestiges de notre parcours, fouiller les poubelles de l'histoire, ressusciter le meilleur et le pire, dans la vaine tentative de séparer le bien du mal. Pour reprendre l'hypothèse de Canetti : revenir en deçà d'une ligne fatale de démarcation, qui, dans l'histoire aussi, séparerait l'humain de l'inhumain, et que, dans le vertige d'une quelconque libération de l'espèce, nous aurions inconsidérément franchie. On peut penser que, pris collectivement de panique devant le point aveugle d'outrepassement de l'histoire et de ses fins (mais quelles étaient-elles ? tout ce que nous en savons, c'est que nous les avons franchies sans nous en apercevoir) nous tentions de faire précipitamment marche arrière pour échapper à cette simulation dans le vide. Retrouver la zone de référence, la scène antérieure, l'espace euclidien de l'histoire. Ainsi les événements de l'Est ont prétendu relancer le mouvement des peuples et le processus démocratique. Ainsi la guerre du Golfe a voulu rouvrir l'espace de la guerre, d'une violence fondatrice d'un nouvel ordre mondial.

Dans tous les cas, c'est un échec. Ce revival de formes disparues ou en voie de disparition, cette tentative d'échapper à l'apocalypse du virtuel, est une utopie, la dernière de nos utopies – plus nous essayons de retrouver du réel et du référentiel, plus nous nous enfonçons dans la simulation, honteuse cette fois, et de toute façon sans espoir.

Par analogie avec les maladies, qui ne sont peut-être que la réactivation d'états antérieurs (le cancer par exemple

reproduisant la prolifération indifférenciée des premières cellules vivantes, ou la pathologie virale, qui fait resurgir les stades antérieurs de la substance bio-génétique dans les moments de défaillance et de perte d'immunité des corps), ne peut-on imaginer que, dans l'histoire elle-même, les états antérieurs n'aient jamais disparu, mais se représentent en quelque sorte successivement, profitant de la défaillance ou de l'excès de complexité des structures actuelles ?

Cependant ces formes antérieures ne resurgissent jamais telles quelles, elles n'échappent pas au destin de l'extrême modernité. Leur résurrection est elle-même hyperréelle. Les valeurs ressuscitées sont elles-mêmes fluides, instables, soumises aux mêmes fluctuations que la mode ou les capitaux boursiers. Ainsi la réhabilitation des anciennes frontières, des anciennes structures, des anciennes élites, n'aura plus jamais le même sens. Si l'aristocratie ou la royauté retrouvent un jour un statut, elles seront quand même « post-modernes ». Tous les scénarios rétro qui se préparent sont sans signification historique, ils ont lieu tout entiers à la surface de *notre* temps, comme une superposition de toutes les images, mais qui ne changera rien au déroulement du film. Événements relapses : la démocratie décongelée, les libertés en trompe-l'œil, le Nouvel Ordre Mondial sous cellophane et l'écologie sous naphtaline, avec ses droits de l'homme immuno-déficients, cela ne changera rien à la mélancolie *actuelle* du siècle, que nous ne traverserons jamais, parce qu'entre-temps il se sera recourbé sur lui-même et sera reparti dans l'autre sens.

Tout cela est au fond le triomphe de Walt Disney, génial précurseur d'un univers de promiscuité ludique de toutes les formes passées ou actuelles, de récurrence mosaïque de

toutes les cultures (y compris celles du futur, déjà récurrentes elles aussi). On a longtemps cru que tout cela était imaginaire, c'est-à-dire dérivatif et décoratif, puéril et marginal. Mais on va s'apercevoir qu'il y avait là comme une préfiguration de la courbure réelle des choses – Disneyworld nous ouvrant la perspective effarante de repasser comme dans un film par tous les stades antérieurs, hypostasiés dans une juvénilité définitive, congelés comme Disney lui-même dans l'azote liquide : Magic Country, Future World, Gothic, Hollywood lui-même reconstitué cinquante ans après en Floride, tout le passé et le futur revisités comme simulation vivante. Walt Disney est le véritable héros de la congélation, avec l'utopie de se réveiller un jour dans le futur, et dans un monde meilleur. Mais là est l'ironie des choses : il n'avait pas prévu que le réel et l'histoire feraient volte-face. Et lui qui croyait se réveiller en l'An 2100 pourrait bien, selon son propre scénario féérique, se réveiller en 1730, ou chez les Pharaons, ou dans une quelconque de ses multiples scènes primitives.

On se demandait à quoi cette fin de siècle pouvait bien servir. Eh bien voilà : au solde du siècle. On solde l'histoire et la fin de l'histoire. On solde le communisme et la fin du communisme. Le communisme n'aura pas eu de fin historique, il aura été soldé, liquidé comme un stock inutile. Tout comme l'armée russe, soldée aux quatre coins du globe – événement inouï tombé au rang d'une banale opération de marché. Toutes les idéologies occidentales aussi sont en solde, on peut se les procurer à bas prix sous toutes les latitudes.

Jadis, les soldes suivaient les fêtes, aujourd'hui ils les précèdent. Ainsi de notre siècle : on anticipe sur sa fin –

tout doit partir, il faut tout liquider. On apprend ainsi, en même temps que la grande liquidation de l'Armée rouge, que les laboratoires industriels sont en train de « solder » le génome humain qu'ils mettent sous brevet et commercialisent séquence par séquence. Là aussi, tout doit partir, même si on ne sait pas à quoi ces gènes-là peuvent servir. Il ne faut pas laisser les choses aller à leur fin naturelle, il faut les cryogéniser avant, afin de leur assurer une immortalité virtuelle et dérisoire.

L'espérance messianique était fondée sur la *réalité* de l'Apocalypse. Or celle-ci n'a pas plus de réalité que le Big Bang originel. Nous n'aurons jamais droit à cette illumination dramatique. Même l'idée de mettre fin à notre planète par un clash atomique est futile et superflue – si ça n'a de sens pour personne, ni pour Dieu, à quoi bon ? Notre Apocalypse n'est pas réelle, elle est *virtuelle*. Et elle n'est pas future, elle a lieu *ici et maintenant*. Nos bombes orbitales, même si ce n'était pas une fin naturelle, c'était quand même nous qui l'avions fabriquée, et c'était, semble-t-il, pour mieux en finir. En fait, non : c'était *pour mieux se débarrasser de la fin*. Cette fin, nous l'avons désormais satellisée, à l'image de toutes les finalités qui, jadis transcendantes, sont devenues purement et simplement orbitales.

Désormais elle tourne et continuera de tourner autour de nous inlassablement. Nous sommes encerclés par notre propre fin, et dans l'impossibilité de la faire atterrir, de la faire redescendre sur terre. C'est la parabole du cosmonaute russe oublié dans l'espace, sans personne pour l'accueillir, sans personne pour le récupérer – seule particule du territoire soviétique survoltant ironiquement une Russie déterritorialisée. Alors que sur terre tout a changé, lui devient prati-

quement immortel, et continue de tourner comme les Dieux, comme les astres, comme les déchets nucléaires. Comme tant d'événements, dont il est l'illustration parfaite, qui continuent de tourner dans l'espace vide de l'information, sans que personne ne puisse, ou ne veuille, les récupérer dans l'espace historique. À l'image de tout ce qui continue sa performance absolue sur orbite, et dont l'identité s'est perdue en cours de route. Ainsi notre histoire s'est elle aussi perdue en cours de route, et tourne autour de nous comme un satellite artificiel.

Nostalgie de l'objet perdu ? Même pas. La nostalgie était belle parce qu'elle gardait le pressentiment de ce qui a eu lieu, et qui pourrait avoir lieu de nouveau. Elle était belle comme l'utopie, dont elle est le miroir inverse. Elle était belle de n'être jamais assouvie, comme l'utopie de n'être jamais réalisée. La référence sublime de l'origine dans la nostalgie est aussi belle que celle de la fin dans l'utopie. Autre chose est d'être confronté à *l'évidence littérale de la fin* (à laquelle on ne peut plus rêver comme fin), et à l'évidence littérale de l'origine (à laquelle on ne peut plus rêver comme origine). Or, nous avons les moyens de mettre aujourd'hui en œuvre aussi bien notre origine que notre fin. Par l'archéologie, nous exhumons notre origine, par la génétique nous remanions notre capital originel, par les sciences et les techniques nous opérationnalisons dès maintenant les rêves ou les utopies les plus folles. Nous assouvissons notre nostalgie et nos utopies in situ et in vitro.

Nous sommes donc dans l'impossibilité de rêver à un état passé ou futur des choses. Littéralement, l'état des choses est définitif – ni fini, ni infini, ni défini, mais dé-finitif, c'est-à-dire privé de sa fin. Or le sentiment du

définitif, fût-il celui d'un état paradisiaque, est mélancolique. Alors que dans le travail de deuil les choses trouvent leur fin, et donc la chance d'un éventuel retour, dans la mélancolie nous ne gardons même plus le pressentiment de la fin ni du retour, nous ne gardons que le ressentiment de la disparition. C'est un peu le profil crépusculaire de cette fin de siècle, selon le double cas de figure d'un ordre linéaire du progrès et d'une régression elle-même linéaire des fins et des valeurs.

Contre ce mouvement d'ensemble, il reste l'hypothèse complètement improbable, et sans doute invérifiable, d'une *réversibilité poétique des événements*, dont nous n'avons quasiment pour preuve que l'existence de cette même possibilité dans le langage.

La forme poétique n'est pas loin de la forme chaotique. Elles désobéissent toutes deux à la loi des effets et des causes. Si nous substituons, dans la théorie du Chaos, à la dépendance sensitive aux conditions initiales la dépendance sensitive aux conditions finales, nous entrons dans la forme de la prédestination, qui est celle du destin. Le langage poétique lui aussi vit dans la prédestination, dans l'imminence de sa propre fin, et de la réversibilité de la fin dans le commencement. Dans ce sens, il est prédestiné – c'est un événement inconditionnel, sans signification et sans conséquence, qui vit du seul vertige de la résolution finale.

Ce n'est certainement pas la forme de notre histoire actuelle, mais il y a néanmoins une affinité entre l'immanence du déroulement poétique et l'immanence du déroulement chaotique qui est le nôtre, celui d'événements eux aussi sans signification et sans conséquence, et où, l'effet se substituant à la cause, il n'y a plus de causes, *il n'y a plus que des*

effets. Le monde est là, *effectivement*. Il n'y aucune raison à cela, et Dieu est mort.

S'il n'y a plus que des effets, nous sommes dans l'illusion totale (qui est celle aussi du langage poétique). Si l'effet est dans la cause, ou le commencement dans la fin, alors la catastrophe est derrière nous. C'est le privilège exceptionnel de notre époque que ce renversement du signe de la catastrophe. Ceci nous libère de toute catastrophe future, et de toute responsabilité à cet égard. Fin de toute psychose préventive, plus de panique, plus de remords ! L'objet perdu est derrière nous. Nous sommes libres du Jugement Dernier.

Ce qui ressort de là, c'est en quelque sorte une analyse poétique et ironique des événements. Contre la simulation d'une histoire linéaire « in progress », il faut privilégier ces retours de flamme, ces courbures malignes, ces catastrophes légères qui désespèrent un empire bien mieux que de grands bouleversements. Privilégier tout ce qui relève de la non-linéarité, de la réversibilité, tout ce qui relève, non d'un déroulement ou d'une évolution, mais d'un jeu d'enroulement, de réversion dans le temps. Anastrophe versus catastrophe. Peut-être n'y a-t-il jamais eu au fond de déroulement linéaire de l'histoire, peut-être n'y a-t-il jamais eu de déroulement linéaire du langage ? Tout se passe en boucles, en tropes, en inversion de sens, sauf dans les langages numériques et artificiels, qui, pour cette raison, n'en sont plus. Tout se passe en effets qui court-circuitent les causes (méta-leptiques), en *Witz* événementiel, en événements pervers, en retournements ironiques, sauf dans une histoire rectifiée, qui justement n'en est plus une.

Ne pourrait-on transposer sur les phénomènes sociaux et historiques les jeux de langage : anagramme, acrostiche, contrepét, rime, strophe et catastrophe ? Pas seulement les

grandes figures de la métaphore et de la métonymie, mais les jeux instantanés, puérils et formels, les tropes hétéroclites qui font les délices d'une imagination vulgaire ? Y a-t-il des contrepèteries sociales, une histoire anagrammatique (où le sens est démembré et dispersé aux quatre vents, comme le nom du dieu dans l'anagramme), des formes rimées de l'action politique, des événements qui se lisent dans l'un ou l'autre sens ? Le palindrome, cette figure poétique et rigoureuse de la palinodie, pourrait servir, en ces temps de rétroversion de l'histoire, de grille de lecture (à la dromologie de Paul Virilio il faudrait éventuellement substituer la palindromologie ?). Et l'anagramme, ce processus minutieux de remontée du fil du langage, cette sorte de convulsion poétique et non linéaire, — y a-t-il une chance que l'histoire se prête à une telle convulsion poétique, à une telle forme subtile de retour et d'anaphore qui, de même que l'anagramme laisserait, au-delà du sens, transparâître la matérialité pure du langage, et ferait transparâître, au-delà du sens historique, la matérialité pure du temps ?

Telle serait l'alternative enchantée à la linéarité de l'histoire, l'alternative poétique à la confusion désenchantée, à la profusion chaotique des événements actuels.

Par là même, nous entrons, au-delà de l'histoire, dans la fiction pure, dans l'illusion du monde. L'illusion de notre histoire ouvre sur *l'illusion beaucoup plus radicale du monde*. Maintenant qu'on a fermé les yeux de la Révolution, fermé les yeux sur la Révolution, maintenant qu'on a brisé le Mur de la Honte, maintenant que les lèvres de la contestation se sont closes (avec le sucre de l'histoire qui fond sur la langue), maintenant que le spectre du communisme, ni même celui du pouvoir, ne hantent plus l'Europe ni les

mémoires, maintenant que l'illusion aristocratique de l'origine et l'illusion démocratique de la fin s'éloignent de plus en plus – nous n'avons plus le choix d'avancer, de persévérer dans la destruction actuelle, ni de reculer, mais seulement d'affronter cette illusion radicale.

Table des matières

<i>Pataphysique de l'An 2000</i>	11
<i>La réversion de l'histoire</i>	23
<i>L'ascension du vide vers la périphérie</i>	29
<i>La grève des événements</i>	39
<i>La décongélation de l'Est</i>	49
<i>La stratégie de la dissolution</i>	57
<i>Les charniers de Timisoara</i>	83
<i>L'illusion de la guerre</i>	93
<i>La gestion de la catastrophe</i>	99
<i>La danse des fossiles</i>	107
<i>L'écologie maléfique</i>	115
<i>L'immortalité</i>	129
<i>Comment sauter par-dessus son ombre quand on n'en a plus ?</i>	143
<i>Instabilité et stabilité exponentielles</i>	155
<i>Hystérésie du Millenium</i>	161

DANS LA MÊME COLLECTION

Georges Perec
Espèces d'espaces

Jean-Michel Palmier
Berliner Requiem

Paul Virilio
Vitesse et Politique

Jacques Dreyfus
La ville disciplinaire

Jean Baudrillard
Oublier Foucault

Jean Duvignaud
Lieux et non-lieux

Alain Médam
New York Terminal

Paul Virilio
Défense populaire et luttes écologiques

Jean Baudrillard
De la séduction

Alain Joxe
Le rempart social

Alain Médam
New York Parade

Marc Guillaume
La politique du patrimoine

René Lourau
Autodissolution des avant-gardes

Alain Médam
La cité des noms

Paul Virilio
L'horizon négatif

Paul Virilio
La machine de vision

Félix Guattari
Cartographies schizoanalytiques

Paul Virilio
Esthétique de la disparition

Félix Guattari
Les trois écologies

Jean Baudrillard
La transparence du mal

Jean Baudrillard
La guerre du Golfe n'a pas eu lieu

Paul Virilio
L'écran du désert

Félix Guattari
Chaosmose

218064

CET OUVRAGE
A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN SEPTEMBRE 1992

N° d'édition : 423.
N° d'impression : 32895.
Dépôt légal : septembre 1992.
(Imprimé en France)

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0416261 6

Nous sommes en train d'effacer tout le XX^e siècle. Nous sommes en train d'effacer un à un tous les signes de la guerre froide, peut-être même tous les signes de la Seconde Guerre mondiale, et ceux de toutes les révolutions politiques ou idéologiques du XX^e siècle. Non pas dans le sens d'un sursaut en avant de l'histoire, mais dans le sens d'une réécriture à l'envers de tout le XX^e siècle, qui va occuper largement les dix dernières années de la fin du siècle.

Au train où nous allons, nous serons bientôt revenus au Saint Empire romain germanique. Et c'est cela peut-être l'illumination de cette fin de siècle, et le véritable sens de cette formule controversée de la fin de l'histoire. C'est que nous sommes en train, dans une sorte de travail de deuil enthousiaste, de ravalier tous les événements marquants de ce siècle, de le *blanchir*, comme si tout ce qui s'était passé là (les révolutions, la partition du monde, l'extermination, la transnationalité violente des États, le suspense nucléaire) – bref l'histoire dans sa phase moderne – n'était qu'un imbroglio sans issue, et que tout le monde s'était mis à la défaire cette histoire avec le même enthousiasme qu'on avait mis à la faire.



9 782718 604114



10 92
S20 485 6
98F